

Début d'une série de documents
en couleur

SANG NOIR

SCÈNES DE LA VIE ESCLAVAGISTE
DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

PAR

L'Abbé L. VIGNERON

OUVRAGE COURONNÉ AU CONCOURS INTERNATIONAL ANTIESCLAVAGISTE

Avec une préface de M. H. BORNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

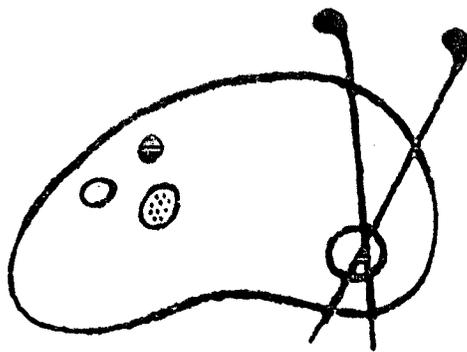
LIBRAIRIE BLÉRIOT

HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR

55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS PARUES

- Aiguonnes** (Mathilde). — Les Combats de la Vie. 1 volume in-12. 2 fr. "
- Auvray** (Michel). — La Promesse de Marcello. 1 volume in-12. 2 "
- Balleguier** (Noëmi). — Tanto Hélène. 1 vol. in-12. 3 "
- Baranoy** (Jean). — La folle de Virmont. 1 vol. in-12. 2 "
- Claude Maurienne. 1 volume in-12. 2 "
- Béal** (Gabriel). — Trop poète. 1 vol. in-12. 3 "
- Le Médecin de Lachrist. 1 vol. in-12. 3 "
- Beaumont** (C^{te} de). — Une Bachelière. 1 vol. in-12. 3 "
- Blanchot** (H. de la). — Le Père Branchu. 1 v. in-12. 3 "
- Boden** (Dorothea). — Le Fillet et l'Hamogon 1 vol. in-12. 2 "
- Scènes de la Vie Sociale. 1 vol. in-12. 2 "
- Bohard** (Henri de). — Les Fiertés de Rosenn. 1 v. in-12. 3 "
- Bourdon** (Mathilde). — Le Divorce. 1 vol. in-12. 2 "
- Le Droit Chemin. 1 volume in-12. 2 "
- Brot** (Jacques). — La Dernière bataille du Général Berger. 1 vol. in-12. 2 "
- Breton** (Emilie). — Le Mariage d'Elisabeth. 1 vol. in-12. 3 "
- Bazy** (B. de). — Honneur et bonheur. 1 vol. in-12. 3 "
- Oat**. — Aïcha. 1 vol. in-12. 3 "
- Champol**. — Noelle (illustré) 1 vol. in-12. 3 "
- Madame Melchior. 1 volume in-12. 2 "
- Un Coup de Patte. 1 vol. in-12. 2 "
- Les Points Noirs. 1 volume in-12. 3 "
- Chandeneux** (Claire de). — La Tache Originelle. 1 volume in-12. 2 "
- Chateau** (Pierre du). — Père Prodigue. 1 vol. in-12. 2 "
- L'Écueil. 1 vol. in-12. 2 "
- Chauvelot** (B.). — Scènes de la Vie de Campagne. 1 v. in-12. 1 50
- O. M. O.** — Vénitiques Aventures d'un Jésuite soldat. 1 vol. in-12. 3 "
- Des Ages** (Lucie). — La Destinée. 1 vol. in-12. 2 "
- Dombra** (Roger). — Frondeuse. 1 vol. in-12. 2 "
- La Troisième Opale. 1 vol. in-12. 3 "
- Drault** (Jean). — Chapuzot est de la Classe (illustré). 1 vol. in-12. 3 "
- Du Campfranc** (M.). — Cruelle Veangance. 1 vol. in-12. 2 "
- Un Vieil homme de lettres. 1 vol. in-12. 3 "
- Sœur Louise. 1 v. in-12. 3 "
- Amour de Mère. (illustré) 1 vol. in-12. 3 "
- Esarta** (Alfred des). — Les deux Veuves 1 vol. in-12. 2 "
- La Force des Faibles. 1 vol. in-12. 2 "
- Ethampes** (Gabrielle d'). — Le Sorcier de Kervistel. 1 volume in-12. 2 "
- Fleuriot** (Zénaïde). — Évo. 1 vol. in-12. 2 "
- La Clef d'Or. 1 v. in-12. 2 "
- L'Oncle Trésor. 1 v. in-12. 2 "
- Yvonne de Coatanorvan. 1 vol. in-12. 2 "
- Gervais** (Marie). — Sans Dieu. 1 vol. in-12. 2 "
- Grimblot** (E.). — Le Congé du Capitaine. 1 vol. in-12. 2 "
- Guerrier de Haup** (M^{lle}). — Handzia la Gitane. 1 vol. in-12. 3 "
- Harcost** (Marie de). — Une Femme Forte. 1 v. in-12. 3 "
- L'Héritier de l'Oncle Pierre. 1 vol. in-12. 3 "
- Hoffmann**. — Les Emigrants. (illustré). 1 vol. in-12. 2 "
- Josépha** (Marie-Thérèse). — Mariage mixte. 1 vol. in-12. 3 "
- Kerlois** (L. de). — L'Hermine de Coatanor. 1 vol. in-12. 2 "
- Langlois** (M^{me} Henri). — Oiseaux et Fleurs. 1 v. in-12. 2 "



Fin d'une série de documents
en couleur

SANG NOIR

8° Y²

48023

IMP. GEORGES JACOB, — ORLÉANS.

L'Abbé Lucien VIGNERON

SANG NOIR



SCÈNES DE LA VIE ESCLAVAGISTE
DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

Ouvrage couronné au concours international antiesclavagiste
Présidé par M. JULES SIMON, de l'Académie française.

Avec une préface de M. H. DE BORNIER
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

LIBRAIRIE BLÉRIOT

HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR

55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55

1893

Tous droits réservés.

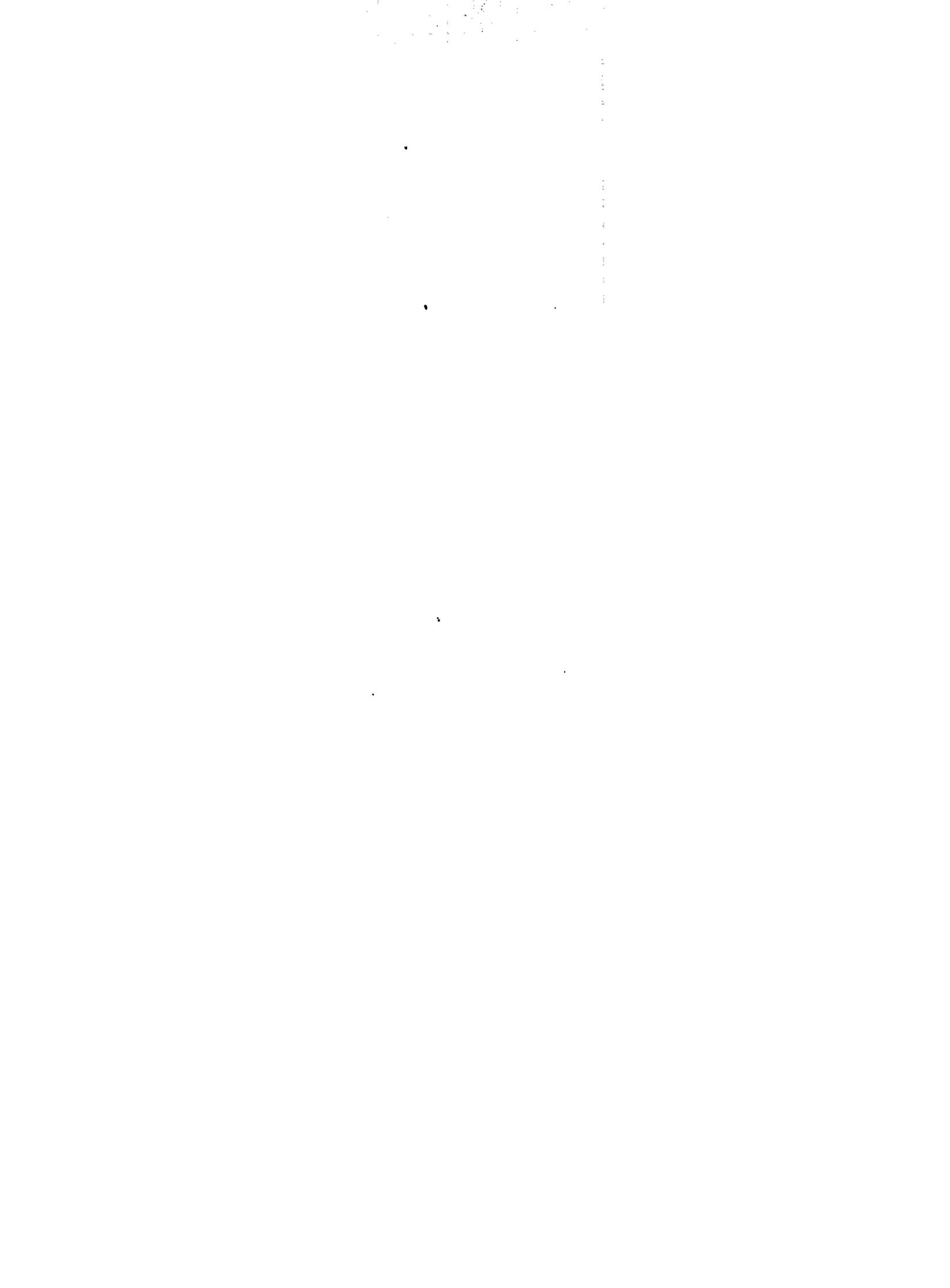


A M. ALFRED MÉZIÈRES
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



Dans notre chère province, une femme illustre a porté le nom de la « bonne Lorraine » ; je cherche parmi mes compatriotes, je n'en vois pas de plus grand que vous, et, quant à votre bonté, elle est inépuisable. Souffrez donc, Monsieur, que je vous dédie ce volume qui a un but humanitaire, en vous offrant l'expression de ma respectueuse gratitude.

UN LORRAIN.



LETTRE-PRÉFACE

A M. l'Abbé Lucien Vigneron.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer en épreuves votre roman *Sang noir*, et me demander mon opinion.

Mon opinion ne vous était point nécessaire ; elle est tout entière dans le beau rapport présenté, par M. Antonin Lefèvre-Pontalis, à ses collègues du Concours international, pour la cause de l'abolition de l'esclavage africain. Vous n'auriez eu qu'à reproduire ces pages qui sont d'un maître écrivain et d'un juge excellent. Je tiens à y ajouter seulement le témoignage de l'émotion que votre récit m'a fait éprouver ; comme auteur

dramatique, j'ai tressailli au spectacle de la mort de Liououa, le héros chrétien ; à bien d'autres scènes encore.

Voilà donc une œuvre digne d'un prêtre et d'un lettré, une œuvre où l'imagination s'accorde avec la raison ; je n'en sais guère d'aussi utile et d'aussi intéressante. C'est pour cela que je suis heureux de saluer en vous un des plus vaillants défenseurs de la foi et de la liberté.

Veillez bien recevoir, Monsieur l'Abbé, l'expression de mes respectueuses sympathies.

Paris, 13 juin 1893.

HENRI DE BORNIER.

EXTRAIT DU RAPPORT

DE M. LEFÈVRE-PONTALIS

MEMBRE DE L'INSTITUT

SUR LES MÉMOIRES ENVOYÉS AU CONCOURS INTERNATIONAL
INSTITUÉ PAR S. ÉM. LE CARDINAL LAVIGÉRIE

En faveur du meilleur ouvrage populaire propre à
favoriser la cause de l'abolition de l'esclavage africain.

~~~~~

*D'un accord commun, le jury a été composé  
d'un délégué par comité national et des membres  
de l'Institut faisant partie des deux comités de la  
Société antiesclavagiste de France, chargés de  
rédiger le programme du concours.*

.....

La récompense de 3,000 francs a été attribuée  
à un mémoire français ayant pour titre *Sang  
noir*, et dont l'auteur est M. l'abbé Vignerou,  
vicaire de Saint-Honoré d'Eylau.

Ce n'est plus d'une œuvre apologétique qu'il  
s'agit : c'est un roman qui s'y déroule et dont la

pensée dominante est la réhabilitation de la race noire. L'auteur, qui s'est fait déjà avantageusement connaître par le récit de nombreuses excursions tant en Europe qu'au Canada et dans la Chine, a pris pour cadre de son mémoire la province de Manyéma, entre le lac Tanganika et le haut Congo. Anticipant sur les événements, il a fait de cette province un vicariat apostolique déjà administré par un évêque français, M<sup>r</sup> de la Vigne, l'un des Pères Blancs d'Alger.

Le Manyéma est un beau et riche pays, habité d'après Livingstone par une race de noirs superbes, dont les qualités morales sont remarquables, et qui a excité de tout temps les convoitises des Arabes esclavagistes. Dans ce pays évangélisé par les missionnaires, il y a des chrétiens déjà nombreux. On y rencontre aussi beaucoup de païens. Pour nous initier à la vie des noirs, l'auteur nous transporte dans deux villages : le premier, Kissimbika, peuplé presque exclusivement de convertis ou de néophytes et qui est la résidence de l'évêque ; le second, situé à quelque distance, et qui est un village de païens. Le contraste des deux villages et de la vie si différente qu'on y mène est pris sur le vif. A Kissimbika commande le chef Liohoua, un

noir intègre et austère, dont la mort sera celle d'un martyr. Il a auprès de lui son frère Alcala, à l'âme tendre et généreuse, et son fils Batara, l'enfant de prédilection de l'évêque et qui l'accompagne habituellement dans ses courses apostoliques. Celui-ci s'est fiancé à l'une des jeunes filles du village, Capéo, qui n'est encore que néophyte, et que l'auteur du mémoire se plaît à embellir de tous les charmes. Mais il est aimé dans le village païen par la fille du chef, l'altière et ardente Opoudo, et c'est la jalousie d'Opoudo qui, du roman commencé comme une idylle, fait tout à coup un drame.

Opoudo, livrée à son désespoir et à son désir effréné de vengeance, se rend auprès du chasseur d'esclaves, l'Arabe Suliman, et lui donne les moyens de surprendre, en l'absence de l'évêque, le village chrétien. Suliman s'y précipite avec sa bande pour y porter le fer et le feu; il en ramène de nombreux captifs, avec le chef du village, Liohoua, son frère, son fils et Capéo, qu'il compte bien se réserver, mais sans vouloir lui faire violence. Malgré la complicité d'Opoudo, le village païen n'est pas plus épargné que le village chrétien, et Opoudo devient elle-même l'une des captives, mais sans que sa

haine soit assouvie contre Capéo, sur laquelle elle est chargée de veiller, en comptant bien la séparer à tout jamais de Batara.

Mais c'est sur elle-même que va s'appesantir l'atroce vengeance de Suliman. Irrité par l'intervention de l'évêque, qui est venu le supplier de relâcher ses prisonniers, et dont il n'ose faire sa victime, Suliman s'est donné, dans l'un de ses accès de fureur, la barbare satisfaction de faire périr dans les plus cruels supplices le chef qu'il a capturé, et qui avait tué son frère quand le village chrétien avait été assailli par la bande de ses sicaires. Pendant qu'elle s'éloigne, Capéo, délivrée, va faire tomber les chaînes de Batara, pour s'échapper avec lui, après avoir mis sa destinée sous la protection divine en recevant de son fiancé, le baptême qui n'avait pu encore lui être donné. La rage de Suliman ne peut plus s'exercer que sur la négresse Opoudo, qu'il fait conduire dans un passage d'éléphants, afin qu'elle y soit broyée sous leurs pieds.

Les épreuves et les terreurs des deux fugitifs prolongent, en le mouvementant, l'intéressant récit, jusqu'à ce qu'ils soient recueillis par la troupe des volontaires d'une expédition belge que l'évêque a pu envoyer au secours tardif de

ses chers captifs. Ceux-ci, sous sa conduite, arrivent trop tard pour sauver le frère de Liohoua, Alcalá, qui, tombé à demi mort sur la route et impitoyablement mutilé, va être dévoré par un léopard, quand l'évêque vient recueillir son dernier soupir. La bande de Suliman est bientôt rejointe ; les volontaires blancs en font prompte et bonne justice. Une fois les captifs délivrés, Batara et Capéo sont solennellement ramenés à leur village, dont il reste à réparer les ruines, et l'évêque bénit leurs noces, en faisant lever sur la communauté chrétienne l'aurore de meilleurs jours.

Telle est la trame du récit auquel l'auteur a ajouté des conclusions qui ont encore leur mérite.

Il n'a pas ménagé l'horrible dans certains épisodes, tels que l'attaque du village, la marche sanglante du convoi d'esclaves et surtout les supplices, qui font vibrer toutes les cordes de l'épouvante. D'autre part, il a su opposer à l'horrible ce qu'il y a de plus touchant dans les plaintes de la négresse païenne Opoudo, quand elle ne peut se faire aimer de Batara, dans la scène des fiançailles de Capéo et de Batara, dans celle du baptême de Capéo, dans les péripéties

XIV EXTRAIT DU RAPPORT DE M. LEFÈVRE PONTALIS .

de leur fuite et dans l'hymne funèbre de l'évêque en l'honneur des victimes. L'auteur a su, fût-ce à distance, rapprocher ainsi son œuvre de *la Case de l'oncle Tom*, et l'évocation de ce souvenir est assurément le meilleur éloge qu'on puisse donner à M. l'abbé Vigneron.

---

# SANG NOIR

(SCÈNES DE LA VIE ESCLAVAGISTE DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE)

---

## CHAPITRE PREMIER

Sur le Tanganika.

---

Le chant des bateliers. — Les pirogues. — Le jeune chef Batara.  
— M<sup>re</sup> de la Vigne, vicaire apostolique de Manyema. —  
Beauté des rives du Tanganika. — On rencontre une caravane de compatriotes. — La messe dans la jungle. — L'Afrique catholique. — Un négro de grand caractère. — Traversée de Bambaré dans la montagne.

*Hé! hé!*

*Kwanza m'ombé mounza Kwanza*

*Vouté kassia kasema*

*Kwanza m'ombé mounza!*

« Il faut prier Dieu d'abord,  
« Ensuite nous ramerons avec force ;  
« Prions donc Dieu d'abord!

« O Seigneur Dieu, je t'invoque; tu es grand, tu es puissant, tu es le maître de la nature et tu commandes aux vents et aux flots !

*Kwanza m'ombé mounza !*

« O mer, sois-nous propice; porte-nous en nous berçant comme on berce un enfant !

*Kwanza m'ombé mounza !*

« O vent, viens, viens doucement nous aider et nous décharger du travail de l'aviron !

*Kwanza m'ombé mounza !*

« Joli bateau, conduis-nous au port après une traversée heureuse !

*Kwanza m'ombé mounza !*

« Seigneur, protège le *Bwana mkouba* (le grand maître du bateau), et que la mer lui soit favorable et qu'elle n'engloutisse pas ses biens !

*Kwanza m'ombé mounza !*

« Et si nous arrivons en bon port, que le *Bwana mkouba* nous donne pour festoyer la chair d'une petite chèvre !

*Kwanza m'ombé mounza ! »*

Ceux qui chantaient ainsi étaient des nègres, des bateliers du Tanganika. Leur chant s'élevait dans les airs, emporté par la brise d'une belle matinée; il allait sans doute réjouir les

anges qui, eux aussi, sont musiciens, si nous en croyons l'Écriture et la Tradition. Oui ! des nègres d'Afrique, des noirs du Tanganika ; et n'en déplaise à mes lecteurs d'Europe, aux artistes qui m'écoutent, c'était une mélodie exquise, un chant magnifique, divin. Ces hommes étaient loin de rappeler le type du nègre dégénéré que nous connaissons ; ils étaient d'une belle et noble race, d'une robuste stature, ils portaient la tête droite, ils avaient l'instinct de l'art, et, pardonnez-le-leur, car le nègre est toujours un peu enfant, ils en avaient la naïve vanité.

Depuis une heure, le corps presque nu, penchés sur le bord de la barque, suant, soufflant, faisant mille mouvements des bras et de la tête, ils avaient répété le refrain :

*Kwanza m'ombé moumza !*

sans perdre un seul instant la cadence de la rame et du chant ; mais, lorsqu'avec la brise la voile fut levée, ils abandonnèrent un moment le soin de ramer, et se tournant tous d'un commun accord vers le soliste, lui dirent

en guise de compliment : « Comme tu chantes bien ! nous te félicitons de tout cœur ! »

Et le soliste répondit avec simplicité : « Vous avez raison, je chante à ravir ! »

Autrefois, les barques du Tanganika n'étaient qu'un énorme tronc d'arbre creusé en forme d'auge ; mais les gens du Sud ont pris les habitudes du Nyanza, et ils construisent maintenant des pirogues plus élégantes. Celle des rameurs a une quille de onze mètres, taillée aussi dans un tronc d'arbre arrondi à l'extérieur : ses deux extrémités se relèvent légèrement pour se terminer en pointe, les flancs de l'embarcation sont formés de deux larges planches qui en supportent deux autres ; les bancs des rameurs, au nombre de huit, sont larges de deux mètres, disposés transversalement. On n'a employé ni clous ni chevilles, mais seulement des cordes d'écorces passées dans des trous faits au moyen d'un fer rouge. A l'avant, une longue pièce de bois en forme de cou de cygne ornée de deux cornes d'antilope ; l'extérieur est peint en rouge. On se sert non pas de rames, mais de pagaies, sorte

de pelles pointues ; le pilote lui-même n'a d'autre gouvernail qu'une pagaie.

Sur la barque, ils étaient treize noirs. Assis à l'arrière près du pilote, se détachant bien au milieu de ces corps sombres, on voyait un autre homme, vêtu d'une longue robe blanche et coiffé d'un tarbouch violet. Il portait une grande barbe noire, avait une croix d'or sur la poitrine et son visage était blanc.

— *Hé! Hé!* c'est le signal du repos comme celui du travail ; quand les rameurs tirent leurs pagaies hors de l'eau et que la pirogue, sous l'action de la brise, fila plus doucement, le personnage à la croix d'or, dans lequel on a reconnu déjà un évêque catholique, se pencha près d'un jeune noir assis près de lui en lui disant à mi-voix :

— Batara, nous arrivons bientôt chez ton père, qu'as-tu décidé de lui dire, mon enfant ?

— Père..., tu sais..., je l'aime !

— Mais Capéo n'est encore que catéchumène ! l'épreuve dure quatre ans, et elle n'est venue adorer qu'il y a deux ans... J'abrègerai le temps le plus que je pourrai ; mais ton

père n'y consentira jamais ; Liohoua est un chrétien ardent, un homme austère.

— Père, oui ; mais je l'aime ! tu es bon, tu es le chef, tu peux tout...

L'évêque ne répondit rien, mais sa main droite se posa sur la tête crépue du jeune chef, fils de Liohoua, fils de Moussavia qui commandait en roi, là-bas derrière ces montagnes bleues. Batara, saisissant avidement la main, déposa un long baiser sur le doigt où brillait l'améthyste, qui est le signe de l'alliance, et il semblait dire au pontife : « N'as-tu pas donné ton cœur à ton épouse, la jeune et belle église du Manyéma ? Comment pourrais-tu m'empêcher de donner mon cœur à celle que j'aime ? »

M<sup>sr</sup> de la Vigne, évêque de Siraca, vicaire apostolique du Manyéma, était un homme jeune encore, il avait quarante ans ; il était né à Paris, et sa famille comptait plus d'une illustration. Sans parler des vieux ancêtres, presque tous gens de robe et d'épée, son père avait occupé une haute situation dans la magistrature, son frère commandait un régiment de cavalerie ; sa mère l'avait élevé pieuse-

ment, tous ses parents vivaient encore. Ce n'avait pas été sans surprise pourtant qu'ils l'avaient vu un jour quitter le lycée pour le séminaire. Il n'était pas resté longtemps à Saint-Sulpice; la mystérieuse Afrique l'attirait invinciblement. Il est vrai qu'on ne parlait que de l'Afrique il y a quelques années; l'intérêt commençait à s'attacher à ce pays; le grand cardinal africain avait remué le monde par le récit des horreurs de l'esclavage. Donc, le jeune abbé était venu le trouver et l'avait supplié de l'admettre au nombre des novices de la Maison-Carrée; il s'était fait Père Blanc, et, à vingt-six ans, il partait pour Zanzibar et le Tanganika. Deux ans plus tard, il était évêque et vicaire apostolique de la nouvelle mission du Manyéma, entre celle du Tanganika et celle du Haut-Congo. Attaché d'abord à la première, c'était lui qui, avant tout autre, avait pénétré dans les pays situés à l'ouest du lac; nul missionnaire n'y était venu jusqu'alors; seuls trois ou quatre grands explorateurs avaient passé là; on connaît les noms de Caméron, Stanley, Livingstone. Le Père de la

Vigne avait évangélisé ce pays, qui était à moitié converti; il était tout naturellement désigné pour l'épiscopat; il avait été sacré évêque à Mpala par son collègue du lac, et depuis lors il résidait habituellement au grand village de Kissimbika; dont le chef était le père de ce jeune homme qui l'accompagnait aujourd'hui. Tous deux, ils revenaient d'une visite faite à Karema au vicaire apostolique du Tanganika oriental. Le jeune noir aimait l'évêque comme un père.

Ce lac fameux, dont le nom revient si souvent, découvert en 1858 par Burton et Speke, est situé entre le 27° et le 29° degré de longitude Est, et le 2° 18' et 8° 47' de latitude Sud; il a une longueur de 609 kilomètres, sur une largeur de 18 à 83 kilomètres. Stanley constata, le 15 juillet 1876, qu'il a un déversoir dans le Congo par la rivière Loukouga.

Les côtes du lac se développent sur une étendue de 1,400 kilomètres. C'est une mer, mais une mer dont la vue est splendide. Placés comme nous sommes, nous avons à l'Ouest les montagnes de l'Ougoma et du Ma-

roungou. « Sur la rive orientale, une végétation épaisse et d'un vert éclatant, avec çà et là des clairières où apparaissent des grèves au sable jaune et de petites falaises d'un rouge vif. Des bouquets de palmiers et des villages arrivent au bord de l'eau. Tout cela, mêlé au vert éclatant et varié du feuillage, au bleu des eaux, forme un ensemble de couleurs qui, à la description, paraît criard, mais qui, dans la réalité, est d'une harmonie suprême. Des oiseaux d'espèces diverses rasant la surface du lac : mouettes blanches et grises à bec rouge, *anhingas* au long cou, au plumage noir, alyons gris et blancs, balbusards à tête blanche, des plongeurs, des martins-pêcheurs. Et de temps à autre le renâclement d'un hippopotame, ou une longue échine de crocodile ressemblant à la crête d'un roc à demi découvert par la marée, ou le saut d'un poisson, annoncent que les eaux et les airs sont abondamment peuplés (1). »

Ah ! quel ravissant pays ignoré du monde

(1) Caméron, *A travers l'Afrique*.

entier ! une barque croise la pirogue des chrétiens ; mais celle-là est montée par des hommes qui, hélas ! ne connaissent point la vérité, eux ! Voyez-les, écoutez-les ! Les pilotes, debout à l'avant, font leur offrande ; l'un d'eux a à la main une pagaie tendue sur laquelle sont quelques grains de verre, et ils font ensemble cette invocation :

« O toi, qui es puissant, toi, noble diable, toi, grand roi, qui prends tous les hommes, toi qui les tues tous, donne-nous un bon lac, peu de vent, peu de pluie. Laisse passer nos canots, fais qu'ils passent vite et sans danger (1). »

Une autre barque vient à l'arrière ; nos hommes se mettent à chanter de nouveau en faisant force de rames, et en s'efforçant de passer devant ; les autres redoublent de vitesse et l'emportent sur leurs concurrents arrêtés par un flot flottant composé d'herbes, de plantes, de terre et de racines entrelacées, habitée même par une multitude d'oiseaux. Mais

(1) Caméron, *A travers l'Afrique*.

voici quatre ou cinq gros bateaux qui passent rapides comme le vent, à une portée de fusil. C'est l'ombre dans ce charmant tableau; ils sont chargés d'une soixantaine d'esclaves pris à l'extrémité du lac par les traitants arabes, et se dirigent vers Oudjiji.

La route suivie par nos chrétiens coupe le lac en diagonale. Pour prendre le chemin du Manyéma, il faut aller dans la direction du Nord-Ouest, vers le cap Kahanngoua, aux environs de la ville de Rouanda. Allons! courage à l'aviron! à l'aviron! Mais il se fait tard déjà et la nuit va venir: on la passera à terre. On aborde à la pointe Maromba, à l'embouchure de la petite rivière Kasemga; il y a là un village ami et l'on trouvera abri sous le *tembé* (1) des voyageurs.

C'est la région des entassements rocheux, des roches tubulaires, des falaises de granit, qui prennent l'aspect fantastique de fortifications élevées par des Titans. Les montagnes semblent fondre en larmes, les cascades bon-

(1) Sorte de caravansérail.

uissent en rugissant d'une hauteur de 800 mètres. Et quand une trouée se fait dans ce chaos diluvien, alors apparaissent d'immenses fouillis de roseaux de papyrus et d'acacias, grouillant de vie animale. Et par-delà ces mers de végétation aquatique, l'on voit encore des chaînes ininterrompues de montagnes et de collines, des pentes escarpées, des profils d'énormes éperons, des épaulements, des gorges profondes remplies d'arbres gigantesques qui dominent les forêts de matétés d'en bas, où des milliers d'oiseaux à poitrine jaune ont suspendu leurs nids, et les sycomores où les aigles du lac à collier blanc jettent par intervalles leur appel mélancolique et éploré, tandis que, des cimes lointaines, d'autres animaux inconnus répondent par des cris stridents qui font rêver d'une planète que nous n'avons jamais vue.

C'est la tribu de l'Ougouha, dont les habitants sont remarquables par leur chevelure très ornée. De crainte que l'édifice savant et pompeux ne vienne à se déranger, on le recouvre d'un fin réseau pendant le jour ; la nuit,

on a un petit banc, qui se porte à la ceinture, et sur lequel on appuie la nuque.

Au matin, nos voyageurs étaient en route de nouveau ; l'étape devait être moins longue.

Mtohoua, dans l'Ougoma, est l'endroit où commence la route du Manyéma. A peine l'évêque avait-il mis pied à terre avec ses compagnons qu'ils rencontrèrent une caravane venant de l'Ouest. C'étaient des voisins, des hommes du village de Karoungou, presque exclusivement composé de païens.

— Batara, cria un des *pagazis* (porteurs), tu nous caches tes affaires, mais tout le monde sait que la belle Opoudo sera bientôt l'épouse du jeune chef !

— *Mayo!* (ma mère !) répondit le jeune homme, vous voulez rire ; je ne me suis jamais occupé de chercher une femme chez vous, mais je sais bien que les gens de Karoungou ont l'humeur joyeuse, même quand ils portent soixante livres d'ivoire sur le dos...

— menteur ! nous n'aurions pas cru cela de toi. Est-ce que les blancs t'ont appris à déguiser la vérité ? Nous avons pourtant entendu,

dire que ceux qui croyaient au Grand *Mzimou* (esprit-dieu) avaient peur de l'offenser en disant des faussetés?

— Il n'y a pas de fausseté ni de mensonge qui tienne, interrompit Batara avec quelque impatience. L'Opoudo dont vous parlez ne peut être que la fille de votre mattre, n'est-ce pas? Eh bien! je n'ai jamais pensé à elle, ni à aucune de vos femmes. Vous devriez savoir que nous autres de Kissimbika, nous ne nous allions qu'entre nous et qu'un chrétien n'épouse pas une païenne...

— Bien! mattre, bien! ne te fâche pas! nous répétons seulement un bruit. Opoudo, dit-on, a juré qu'elle serait ta femme ou mangerait les tiens; or, Opoudo n'est pas une femme comme les autres; elle a le sang d'un homme, elle est brave et manierait presque comme nous la lance et le javelot, et, au besoin, elle ferait parler la poudre. Prends donc garde à Opoudo!

— Qu'on me laisse en paix avec ces sottises! vous autres hommes de Karoungou! J'ai dit...

Pendant ce temps, M<sup>gr</sup> de la Vigne s'était approché des interlocuteurs, et il s'était enquis du sujet de la conversation. Il hocha la tête d'un air chagrin et dit :

— *Enfant, viens, nous partons ; mais je ne sais pourquoi j'ai peur que de douloureux événements ne nous attendent là-bas.*

Il achevait ces mots quand un homme de Karoungou le salua à son tour.

— *Bouana (mattre), le bonjour soit avec toi ; tu fais bien de retourner au Manyéma, on aura besoin de toi sous peu. J'arrive de Nyangoué et j'ai appris que les Arabes étaient aux abois ; ils n'ont plus ni femmes ni enfants depuis longtemps ; il leur en faut ; sans cela ils mourront : ce sont des lions sans viande à manger ; mais au Manyéma, il y a beaucoup de viande, tu le sais : le temps est venu pour eux de faire un bon repas. Mattre, tu auras à défendre les pauvres noirs. C'est moi, le vieux Taka, qui te le dis !*

— *Grand merci, Taka, répondit l'évêque ; je t'aime, toi aussi, et je t'ai déjà prié de venir me voir ; n'oublie pas de le faire à ton retour*

d'Oudjiji; je profiterai de ton renseignement. Que Dieu te protège sur les sentiers et dans le désert! — Batara, ajouta-t-il en se tournant vers le jeune chef, partons, il est grand temps; tu as, je pense, réuni tous nos hommes. Tu as entendu le vieux Taka! J'avais raison.

— Père, allons! nous nous arrêterons près de Rouannda.

Et la caravane, composée de vingt porteurs, s'ébranla, l'évêque en tête, le bâton à la main.

On compte environ trois cents milles ou une centaine de lieues de France du Tanganika à Nyangoué, le grand entrepôt arabe situé sur le Loualaba, affluent du Congo, la route de l'Atlantique et des stations belges et françaises. Pour arriver à la résidence de M<sup>gr</sup> de la Vigne, il fallait bien quinze jours si on ne voulait point fatiguer les porteurs. Mais ceux-ci étaient chrétiens presque tous, à part trois ou quatre, engagés séance tenante, sur les bords du lac en débarquant; on pouvait être assuré qu'il n'y aurait aucune désertion et qu'ils ne marcheraient jamais ni leur temps ni leurs

peines : au reste, chaque homme était bien armé d'un bon fusil.

Le premier jour on coucha, comme il avait été dit, aux environs de la capitale de l'Ougouha; puis on passa par plusieurs marais et on traversa la rivière Lougoumba. La route peut se résumer ainsi dans ces parages : après les pentes des montagnes de l'Ougoma, nombreuses collines, nombreux cours d'eau, nombreux champs de sorgho et de manioc, nombreux petits hameaux aux huttes au toit de chaume, groupées à l'ombre de beaux bouquets d'arbres. La flore de ces contrées est charmante, les mousses et les fougères plus jolies que jamais, et c'est là qu'on rencontre le *mpafou*, l'arbre à l'huile, l'arbre dont le bois, tendre et serré à la fois, sert à la confection d'écuelles et de plats de toute sorte et des lianes de caoutchouc en si grande quantité qu'elles pourraient répondre, d'après Caméron, à toutes les exigences du monde civilisé.

On marchait par une chaleur de 62 degrés au soleil, 38 à l'ombre; le huitième jour, on voyait les élais qui entourent Ouhambo, pre-

mière bourgade du Manyema ; deux jours après on gravissait les montagnes de Bamarré en s'accrochant aux lianes des arbres de la forêt où gambadent des milliers de singes. C'est la descente qui est périlleuse à cet endroit, déchiré par d'énormes ravins, rempli de précipices effroyables de cent cinquante pieds de profondeur ! Il y a des arbres qui montent vers vous du fond de l'abîme et viennent encore vous empêcher de voir le ciel. La température est fraîche au milieu de ces forêts ; mais l'air immobile. Enfin, on respire en voyant le soleil et en atteignant Bamarré, qui est bien le vrai Manyéma.

Pourtant notre caravane n'alla pas jusque-là : on établit le campement sur la lisière de la forêt. C'était un samedi soir ; le vicaire apostolique avait résolu de célébrer la messe sous la tente, le lendemain dimanche ; il n'était pas nécessaire de venir coucher à Bamarré, qui était encore tout païen.

Le missionnaire qui veut offrir le saint sacrifice au désert africain doit se lever de bon matin, car le départ a lieu à la pointe de l'aube,

avant la grande chaleur; les pagazis, vers quatre heures, plient les tentes et les abris, rassemblent les caisses et les ballots, font un léger repas et en route.

Donc, vers deux heures et demie ou trois heures, pendant que les bêtes féroces rugissent aux alentours, à la lueur de la lune qui plane dans les espaces étoilés, éclairés seulement par une torche, les nègres ont dressé l'autel portatif et l'ont orné de verdure; c'est sous un grand baobab, près d'un torrent écumeux qui bondit; voilà l'illumination et la musique aux puissants accords fournies par la nature. Les fidèles, avec leur cœur d'enfant, leur intelligence primitive, leur ferveur naïve, sont prosternés devant ce tabernacle d'un jour, d'une heure, nouveau Bethléem et nouveau Thabor de cette nouvelle Terre Promise, et les prières continuent, et les cérémonies liturgiques se déroulent sous l'œil de Dieu, qui se penche amoureusement vers ce coin de terre ouvert à la Rédemption.

*Judica me, Deus, et discerne causam meam de gente non sancta : ab homine iniquo et doloso erue me!*

*Emitte lucem tuam et veritatem tuam: ipsa me deduxerunt et adduxerunt in montem sanctum tuum, et in tabernacula tua!*

« O Dieu! juge-nous, nous n'avons point peur! Nous sommes tes enfants et les païens ne sont point la nation sainte, mais envoie-leur la lumière et la foi et amène-les à ton Église.

« Délivre-nous, Seigneur, de l'esclavagiste plein de ruse et de méchanceté. »

*Dominus vobiscum.* « Oh! sois avec nous! »

*Gloria in excelsis Deo et pax hominibus bonæ voluntatis!*

« Gloire à toi dans les cieux! mais accorde la paix et la tranquillité à ces enfants qui montrent leur bon vouloir. »

*Sanctus, Sanctus, Sanctus!* « Tu es trois fois saint. » *Dominus Deus Sabaoth!* « Tu es le Dieu des armées vaillantes contre l'erreur et l'ennemi des pauvres noirs. »

*Pleni sunt cæli et terra gloria tua!* « Et les constellations et les splendeurs de la grande terre africaine redisent à jamais ta puissance et ta gloire! »

*Credo in unum Deum, in Jesum Christum!*

« Nous croyons en toi seul, en ton Fils bien-aimé, le Christ qui est né, a vécu et est mort pour les noirs comme pour les blancs. Nous croyons à son Église et au salut du monde. »

*Pater noster, qui es in caelis, adveniat regnum tuum!* « O bon Père qui résides là-haut, que ton règne soit proclamé dans toute l'étendue de ce beau continent! »

Ah! quel bonheur que de dire la messe au désert! quelle joie! C'est tout un monde de pensées sublimes qui passe par l'esprit de l'apôtre qui étend les bras là entre le ciel et la terre. C'est la consécration de ces contrées deshéritées jusque-là, c'est la bénédiction d'une terre et d'une race qui paraissaient être maudites, livrées au démon, aux serpents, aux fauves, monstrueuses créatures qui paraissent comme vomies par l'enfer. Lions, léopards, crocodiles aux griffes meurtrières et aux dents acérées, fuyez, fuyez, vous êtes vaincus par le lion de Juda! *Fugite, partes adversæ, vicit Leo de tribu Juda.*

« Qui dira les destinées futures de ce point

de l'immense désert ? s'écrie un autre évêque d'Afrique. Les anges l'ont sans doute relevé avec soin. Cette terre, plus que le lieu où s'endormit Jacob, est bénie et peut-être les générations à venir y verront-elles se réaliser ce dont la mystérieuse échelle du patriarche de Bethel n'était que la symbolique figure. Une chapelle, une église s'y dressera un jour. Jésus se fera une demeure là où, sous la tente du missionnaire, il reçut une hospitalité de quelques instants, et ce ne seront plus les anges qui seront médiateurs, ce sera lui, toujours vivant pour interpeller son père en notre faveur.

« Une profonde émotion saisit le cœur pendant cette messe à laquelle la nature entière, recueillie et muette, mais brillante de toute la splendeur du firmament des régions tropicales, semble assister dans le silence de l'adoration et de la prière. Ce qu'alors on croit entendre, ce ne sont plus les gémissements de toute créature, ainsi que s'exprime saint Paul, c'est plutôt une sorte de tressaillement universel qui trahit la joie et la reconnaissance, un frémissement d'amour et d'espérance comme à la

clarté naissante du jour nouveau de l'éternité (1). »

Telles étaient les pensées qui s'agitaient dans le cœur de l'évêque du Manyéma : à la même heure, sans doute, plus d'un missionnaire africain offrait à Dieu le sacrifice du matin dans des conditions identiques. C'est que la religion catholique maintenant a déjà pris possession de cette partie de la terre presque inexplorée. Allez à Rome, entrez dans les bureaux de la *Propagande* et demandez une carte du monde, posez le doigt sur l'Afrique et regardez bien. Pas une partie qui ne soit prise.

Dans l'Afrique septentrionale, ce sont :

L'évêché de Ceuta (clergé espagnol);

La préfecture du Maroc (Franciscains);

L'archevêché d'Alger (clergé français);

L'évêché d'Oran (clergé français);

L'évêché de Constantine et d'Hippône (clergé français);

(1) M<sup>r</sup> de Courmont, *Une tournée dans le vicariat apostolique du Zanguebar*.

La préfecture du Sahara (Pères d'Alger);  
L'archevêché de Carthage (clergé français et Capucins);

La préfecture de Tripoli (Franciscains).

En Égypte, les vicariats apostoliques pour les Latins et les Coptes, la préfecture du Delta, les missions de la Haute-Égypte, les évêchés arméniens et syriens d'Alexandrie (divers).

Dans l'Afrique éthiopienne :

Le vicariat apostolique d'Abyssinie (Lazaristes);

Le vicariat apostolique du Choa et des Gallas (Capucins).

Dans les îles africaines de l'Océan indien :

L'évêché de Port-Louis (clergé anglais);

Le vicariat apostolique des Seychelles (Capucins);

L'évêché de Saint-Denis de la Réunion (clergé français);

Le vicariat apostolique de Madagascar (Jésuites);

La préfecture des Comores (Pères du Saint-Esprit).

Dans l'Afrique orientale :

Le vicariat apostolique du Soudan (clergé italien);

Le vicariat apostolique du Nyanza (Nord Ouganda) (Pères d'Alger);

Le vicariat apostolique du Nyanza (Sud Ouganda) (Pères d'Alger);

Le vicariat apostolique d'Ounyanimbé (Pères d'Alger);

Le vicariat apostolique du Tanganika oriental (Pères d'Alger);

La mission du Nyassa (Pères d'Alger).

Dans l'Afrique australe :

Le vicariat apostolique du Cap occidental (Captown) (clergé anglais);

La préfecture du Cap central (Captown) (clergé anglais);

La préfecture du fleuve Orange (Oblats de Saint-François-de-Sales);

Le vicariat apostolique du Cap oriental (clergé anglais);

Le vicariat apostolique de Natal (Oblats de Marie);

La mission des Bassuto (Oblats de Marie);

Le vicariat apostolique de l'État d'Orange  
(Oblats de Marie);

La préfecture du Transvaal (Oblats de  
Marie);

La préfecture du Haut-Zambèze (Jésuites);

La préfecture du Bréhuarraland (Pères du  
Saint-Esprit);

La préfecture de Cimbabésie (Pères du Saint-  
Esprit).

Dans l'Afrique occidentale :

L'évêché d'Angola (clergé portugais);

La préfecture du Bas-Congo portugais (Pères  
du Saint-Esprit);

Le vicariat apostolique du Congo français  
(Pères du Saint-Esprit);

Le vicariat apostolique du Gabon (Pères du  
Saint-Esprit);

Le vicariat apostolique de l'Oubanghi (Pères  
du Saint-Esprit);

La préfecture de Fernando Po (congréga-  
tion espagnole);

L'évêché de San Thomé (clergé portugais);

La préfecture du Bas-Niger (Pères du Saint-  
Esprit);

La préfecture du Niger (missions africaines de Lyon);

Le vicariat apostolique de la côte de Bénin (missions africaines de Lyon);

La préfecture du Dahomey (missions africaines de Lyon);

La préfecture de la Côte-d'Or (missions africaines de Lyon);

La mission de Libéria (Pères du Saint-Esprit);

Le vicariat apostolique de Sierra Leone (Pères du Saint-Esprit);

L'évêché de San Iago (clergé portugais);

Le vicariat apostolique de Sénégal (Pères du Saint-Esprit);

La mission du Haut-Niger (Pères du Saint-Esprit);

L'évêché d'Angra (clergé portugais);

L'évêché de Funchal (clergé portugais);

L'évêché de San Christophe (clergé espagnol);

L'évêché de Palmas (clergé espagnol).

Dans l'état indépendant du Congo :

Le vicariat apostolique du Congo indépendant (Pères de Scheut);

Le vicariat apostolique du Tanganika occidental (Pères d'Alger).

En voyant ces immenses diocèses et circonscriptions ecclésiastiques, ne pourrait-on pas s'écrier encore avec le prophète : « Que les tabernacles sont beaux, ô Jacob ! Que les tentes sont belles, ô Israël ! Elles sont comme les vallées couvertes de grands arbres, comme les jardins le long des fleuves ; l'eau coulera toujours du seau du Seigneur, et sa postérité se renouvellera comme l'onde des grandes rivières. »

A peine l'évêque avait-il fini sa messe qu'on entendit du côté du village, au milieu des herbes, le bruit d'une troupe qui marchait. Bientôt parut un homme de haute taille, au beau visage régulier. Il était vêtu d'un tablier de cuir d'antilope, qui lui descendait jusqu'aux genoux, et il avait sur le dos un manteau de cotonnade jaune et bleu, drapé à la façon antique ; ses cheveux, empâtés d'argile, lui faisaient comme un casque sur la tête ; de longues écailles pendaient de chaque côté ; elles étaient perforées et on y avait passé des

anneaux de cuivre. Cet homme, évidemment un chef, portait à la main une lourde lance, et, à la ceinture, un sabre court et large dans un fourreau de bois orné de clochettes de fer. L'ensemble et les détails étaient séduisants; même on se sentait impressionné par un certain air de grandeur et de majesté; ce noir ressemblait à un citoyen de la vieille Rome.

— Voici mon ami Alcalá, dit simplement l'évêque, cela ne m'étonne pas de sa part.

Alcalá, qui n'était autre que l'oncle du jeune Batará et le frère de Liououa, s'avança, et, abaissant sa lance d'un noble geste, se mit à genoux devant le prélat, qui lui tendit sa main à baiser.

— Bonjour, Monseigneur, dit-il; as-tu fait bonne route? Ta santé est-elle bonne? Ne te sens-tu pas trop fatigué?

— Non, mon ami, grâce à Dieu, je vais bien, et je vais toujours mieux quand je puis contempler ta loyale figure. Le temps n'est plus où je parcourais bien les sentiers de montagne, sans trop savoir où j'allais et fai-

sant peur à tout le monde. Il n'y a guère que toi, mon bon Alcalá, qui ne t'es pas sauvé devant le blanc, lequel a dû pourtant te sembler bien laid dans le principe.

— Maître, peux-tu parler ainsi? Quand je t'ai vu pour la première fois, j'ai regardé tes yeux et j'y ai vu la bonté; j'ai regardé tes pieds, ils étaient déchirés par les épines; j'ai regardé tes mains, elles ne tenaient qu'un bâton; de lance et de fusil, point! J'ai regardé ta poitrine surtout et tu sais que mes yeux ne cessaient de fixer ta croix d'or; tu m'as appelé..... Oh! laisse-moi redire ces souvenirs! Tu m'as posé ta croix d'or sur ma poitrine, à moi, et depuis ce moment j'ai été ton esclave, moi, fils et frère de chef. Ah! oui, j'ai tremblé, ce n'était pas de crainte, mais de joie.

— C'est bien, mon fils, c'est bien! mais donne-moi des nouvelles de tous. Comment se porte Liouhoua et les tiens? Que fait-on au village?

— Seigneur, tous vont bien, si ce n'est la femme de Lusinga, qui, je crois, n'attend que ta venue pour se réconcilier avec Dieu et aller

rejoindre ses pères. Nous avons pensé qu'elle pourrait t'attendre, sans cela on aurait été prévenir le Père qui est sur le Louighi à évangéliser nos frères païens ; il l'avait vue, du reste, avant son départ. L'orphelinat s'est augmenté pendant ton absence ; nous avons trois enfants de plus ; plusieurs de nos voisins sont aussi venus demander à adorer. Le catéchiste Kasalaba les a admis provisoirement ; mais j'ai des nouvelles graves à t'apprendre : on dit que les Arabes se remuent du côté de Nyangoué ; nous ne savons encore s'ils se sont mis en marche ; mais je ne serais pas étonné qu'ils méditent un mauvais coup. Que Dieu nous protège ! te voici revenu, bon mattre, c'est le soleil qui dissipe les nuages sombres.

— Je savais déjà cela ; nous en reparlerons ; je suis, en effet, content d'être avec vous. En arrivant, tu te concerteras avec le chef et il y aura *palabre* ; je dirai ma pensée aux hommes. Tu m'as compris ?

— Oui, mattre, encore un mot : l'évêque du Lac s'est-il souvenu d'Alcala ? Comment va-t-il depuis qu'il a daigné me parler ?

— L'évêque Paul te salue et te bénit.

— Maître, tu as reçu des nouvelles du pays des blancs. Ton cœur est-il content ? tous les êtres que tu as laissés et que tu aimes sont-ils en bonne santé et vie ? et puis Alcalá n'est qu'un noir ; mais il connaît sa dignité de chrétien, et sa pensée et son cœur franchissent les montagnes et les mers comme l'aigle rapide ; il ose encore te demander une dernière chose : notre grande religion est-elle toujours prospère ? l'Église de Dieu a-t-elle vu la fin de ses souffrances ? Le *Bouana Mkouba* (haut supérieur) (1) est-il heureux ?

— Cher fils, oui, oui ! il l'est et le serait bien davantage encore s'il pouvait entendre la voix qui parle au fond de la forêt d'Afrique, et qui est si vibrante de foi et d'amour. Reste à côté de moi, Alcalá, nous causerons. Je vois que tous nos hommes ont chargé leur fardeau ; nous allons traverser Bamarré.

Un jeune enfant, qui était venu avec Alcalá, prit la tête de la caravane, en jouant de la

(1) *Le Pape.*

*marimba*. Cet instrument de musique est un tympanon formé de calabasses d'inégales grandeurs ; sur ces calabasses, il y a des touches de bois de toutes les tailles. On frappe sur les touches avec deux baguettes dont l'extrémité est une boule de caoutchouc. Cela donne une espèce de gamme assez originale et on s'accompagne tant bien que mal avec la *marimba* : un autre garçon jouait de la crécelle et les noirs chantaient : « *Ohé ! ohé ! Bouana ! ohé ! ohé !* » Il n'y a guère de chants sans danses ; aussi les deux garçons dansaient d'une façon tout à fait réjouissante. Sur le passage de la caravane, les gens de Bambarré accouraient de tous les côtés, les uns sortant de leurs huttes, les autres quittant la vérandah où ils fumaient la pipe du matin, les autres arrivant de la bananeraie voisine. Et tant l'autorité de l'évêque blanc était reconnue, tant son nom était respecté, que ces païens ne l'accueillaient que par un mot qu'on distinguait clairement au milieu de leurs bruyantes acclamations : « *Boloungo ! boloungo ! Amitié ! amitié !* »

Ainsi le Christ Jésus passait autrefois dans les rues de Jérusalem la Sainte, au milieu d'un peuple en délire qui lui prodiguait les témoignages d'affection. Le Calvaire était au bout de ce chemin triomphal : le Christ le savait. L'évêque du Manyema savait aussi que les jours de deuil suivent les jours de joie...

---

## CHAPITRE II

### Chez les noirs chrétiens.

---

Le matin au village. — L'art de la coiffure. — Partie de pêche. — Kanndara le chasseur. — Où et comment Batara fit la connaissance de Capéo. — Fiançailles. — Entrée de l'évêque à Kissimbika. — Le chef Liohoua. — Intérieur africain. — Orphelinats. — Portrait de jeune fille. — Le grand *patabre*. — Apparition.

A partir de Bambarré, le pays change totalement d'aspect : c'est le vrai Manyema. Les choses et les gens ne sont plus ce qu'on a vu jusque-là ; la région est d'une grande beauté. Des montagnes et des villages sur les pentes, ce qui permet aux eaux de s'écouler facilement. Ce ne sont plus ces bourgades construites au plus profond du fourré, aux avenues et aux sentiers dissimulés dans les hautes herbes, aux

palissades composées de pieux et de lianes entrelacés, à la herse farouche fermée impitoyablement à la chute du jour, défendant la case contre l'attaque des fauves et les incursions de l'homme ennemi, plus cruel que l'hyène et le léopard.

Ce peuple, confiant dans sa force et sa bravoure, actif, industriel, hospitalier, semble ne pas s'entourer des mille précautions dont s'entourent les voisins. Advienne que pourra ! il fait preuve d'une jolie insouciance. Il est presque imprudent ; on dirait qu'il joue avec le danger. Du reste, depuis longtemps, les routes des grandes caravanes qui sillonnent la contrée ne sont parcourues que par de paisibles porteurs d'ivoire et d'étoffes. Peut-être peut-on répondre du lendemain...

Kissimbika, situé sur les bords de la rapide Louama, affluent de la Loualaba, est un grand village où les maisons, rectangulaires, forment trois longues rues parallèles se dirigeant de l'est à l'ouest, afin que le soleil les sèche promptement dans la saison des pluies. Les cases sont bien alignées, et à

chaque bout de la chaussée, faisant face à la voie, il y a une maison plus grande ; l'une est le siège des assemblées, où se discutent les affaires publiques, l'autre est surmontée d'une croix : c'est l'église. Des palmiers sont proprement alignés au milieu des rues, et ne contribuent pas peu à donner à l'ensemble un aspect agréable et riant.

Les toitures sont basses, couvertes des feuilles larges et résistantes de l'euphorbe ; les intervalles qui séparent les piquets de soutien sont remplis en pisé ; deux grandes pièces de bois, placées de chaque côté de la porte, et le chaume qui déborde du toit, forment comme une espèce de porche ou vérandah. C'est là, au point du jour, que toute la famille se rassemble autour d'un feu allumé. Tout en se chauffant les mains, on fume la pipe matinale, on respire un air pur et on cause de la besogne à faire. Le feuillage des arbres de la forêt, qui entoure les cases, est couvert de mille gouttes de rosée qui resplendissent au soleil comme des diamants, les coqs jettent aux échos leur fanfare éclatante, en se pava-

nant devant la basse-cour, et les chevreaux se livrent à mille gambades. « La douce beauté de pareilles scènes est inexprimable, » dit Livingstone, qui les avait admirées souvent, et le Manyouema (1) qui voyage au loin, l'esclave arraché à son foyer dans un jour de deuil et de larmes, se rappellent toujours avec émotion le coin de terre qui fut leur patrie.

Nous savons déjà quel costume portent les habitants de ce pays central et si éloigné du monde civilisé, car Alcalá était un fort beau type parmi tous ses compatriotes. Ce qui fait reconnaître un Manyouema, c'est sa chevelure ; elle est toujours empâtée d'argile et travaillée de manière à former des cônes, des plaques ou des aiguillettes. Entre les plaques de terre, les cheveux sont complètement rasés. Les vieux ont les poils du menton enfermés dans dans une boule de terre noire.

On sait que les nègres ont toujours été très vaniteux. Promenez-vous le dimanche dans un des parcs de Philadelphie, aux États-Unis,

(1) Habitant de Manyema.

vous serez saisi par la multiplicité et la variété des toilettes déployées par les gens de couleur. Ils sont parfois mieux vêtus que les blancs, et du reste portent souvent toute leur fortune sur leur dos. Les plus mirifiques chapeaux ornent des têtes de négresses ou de quarteronnes ! Ainsi en était-il dans les montagnes du Manyéma, et quoique les modistes en renom fussent complètement inconnues dans ces parages, la plus belle moitié de la population portait les plus beaux chapeaux qu'on pût voir. Les femmes ayant les cheveux très abondants en arrangeaient une partie en forme de passe soutenue par une légère armature de canne, et laissaient flotter le reste en longues boucles sur les épaules. Ajoutez à cela que le type éthiopien, qu'on trouve déjà au nord du Victoria Nyanza, dans l'Ouganda, réapparaît ici dans toute sa régularité, et après avoir vu les figures fort laides du pays voisin d'Ouhambo, vous seriez ici séduits et charmés.

Le costume des femmes était autrefois assez restreint ; mais les missionnaires avaient

changé un peu les habitudes, et la décence n'avait fait qu'y gagner.

La dernière bouffée de tabac lancée en l'air, tous, à l'exception des enfants et des vieilles femmes, du chef et de deux ou trois anciens, s'en vont à leurs affaires, ceux-ci dans les champs de maïs ou d'arachides, ceux-là dans la bananeraie voisine, les autres à leur forge un peu primitive, mais toujours en activité, car au Manyéma on est habile dans l'art de travailler le fer. Les femmes font cuire leur poterie ou broient leur manioc ; quelques-unes s'en vont à la rivière pour pêcher.

C'est dans une partie de pêche que Batara, le fils du chef, avait rencontré la jeune Capéo.

On prend beaucoup de poissons dans cette rivière, très sinueuse et très remplie, de la Louama. On place dans les ruisseaux affluents des claies allant d'une rive à l'autre, et dans lesquelles on a pratiqué des ouvertures en forme de cône. Quand l'eau baisse, le poisson file du côté de la grande rivière, s'engage étourdiment dans la partie évasée du cône et reste pris comme dans une souricière. Mais il

faut le prendre frais et vivant pour pouvoir le vendre au marché ; les femmes alors partent en grandes bandes joyeuses du côté de la rivière ; presque toute la population féminine est groupée là.

Capéo donc accompagnait souvent sa mère, la bonne Halimah, dans ces expéditions fréquentes. Elle était fille unique, et son père Kanndara avait été un vaillant chasseur. Il accompagnait souvent les gens de Karoungou dans leurs grandes chasses, et son habileté à lancer le javelot contre un buffle et un éléphant était devenue proverbiale ; il avait même amassé une fortune assez belle en vendant le produit de ses chasses. Malheureusement son contact habituel avec les habitants du village voisin, qui étaient restés jusqu'ici tout à fait rebelles aux instances des missionnaires, l'avait rendu lui-même un peu indifférent aux choses de la religion. C'était un homme naturellement bon, bon comme tous les hommes forts ; il avait une taille de géant et les traits d'une rare beauté. Mais il passait son temps occupé à des exercices corporels et violents ;

quand ses parents et ses amis couraient au *tembé* des Pères Blancs pour entendre le sermon, on était sûr de ne jamais l'y trouver ; Kanndara courait la brousse et préparait des pièges pour le gros gibier. Sa femme et sa fille l'aimaient tendrement, — car c'est encore une qualité du Manyéma que la sensibilité du cœur, — et suivant son exemple, tant qu'il avait vécu, elles n'avaient point sollicité le baptême.

Un jour, il y avait deux ans, on avait rapporté Kanndara, blessé au flanc d'un coup de corne de buffle et dans un état désespéré. Halimah avait volé chez les missionnaires, et était revenue avec M<sup>gr</sup> de la Vigne. Grande était la désolation dans la case du chasseur ; il gisait sur sa couche, attendant le *dawa*, le remède que sûrement les hommes blancs allaient lui apporter pour guérir son affreuse blessure. Mais, hélas ! la science n'y pouvait rien ; après un premier pansement, l'évêque dut le déclarer aux pauvres femmes éplorées !

— Kanndara, mon frère, j'ai un autre remède, dit-il au malade, et celui-là vaut mieux

que tous ; tu es un vaillant et tu ne crains pas la mort. Tu as entendu parler plus d'une fois de la religion. Nous enseignons que l'homme créé à l'image de Dieu pour le connaître, l'aimer et le servir, est destiné à le voir et à le posséder éternellement dans le bonheur du ciel. Kanndara, ce Dieu est venu sur la terre pour te racheter du péché et de la mort de l'âme. A ce moment suprême, je te demande si tu crois à Jésus qui a souffert et a été crucifié pour ton salut. Réponds-moi !

Et le géant répondit :

— Oui, Père, donne-moi vite l'eau qui lave toutes les souillures ; je crois, je crois tout ce que tu crois ; je crois au Dieu des blancs, qui sont bons et charitables. Moi aussi, j'ai essayé d'être bon pour tous, et tu sais que jamais je n'ai participé aux horribles festins des païens, mangeurs d'hommes. Donne-moi l'eau vite, vite, et donne-la aussi à Halimah et à Capéo, quand je ne serai plus là avec mes chères femmes.

L'évêque l'avait baptisé, et, ce grand acte accompli, quand il avait reporté ses yeux sur

l'épouse et sur la fille, quand il avait vu celle-ci, vivant portrait de son père, si jeune et si belle, — elle avait quatorze ans, — il s'était juré d'en faire des chrétiennes, car elles le méritaient. Halimah et Capéo étaient catéchumènes depuis la mort du père...

Vêtues de légers pagnes d'étoffes d'herbe, les pêcheuses vont à la rivière, avec de grandes corbeilles de sept pieds de long sur deux de large et deux et demi de profondeur ; elles les mettent sous les ouvertures des digues restées closes. Quelques femmes les débouchent ; les autres chassent le poisson, qui passe à travers les orifices et saute dans les paniers. C'est une véritable partie de plaisir, où l'on n'entend que des cris de joie enfantine et des éclats de rire.

La jolie Capéo riait comme ses compagnes ; il y avait un an qu'elle avait perdu son père, et elle avait tant pleuré !

Assis sur la berge voisine, un jeune homme la dévorait des yeux. Lui aussi, il avait bien travaillé pendant la journée. On lui avait apporté dans sa forge le minerai de fer, très

abondant dans le pays, celui qu'on trouve à la surface du sol à l'état de cailloux de toute grosseur. Et, dans la hutte couverte de paille, servant d'atelier, le robuste garçon avait manié, depuis le lever du soleil, la pierre enlacée d'une courroie d'écorce et formant poignée ; maintes fois, il l'avait laissé retomber sur le bloc de pierre enfoncé dans le sol, et qui lui servait d'enclume. Le soufflet, composé de deux sacs en peau de chèvre, ayant au bout fermé un tuyau d'argile, était manœuvré par un serviteur au moyen de deux bâtons fixés à l'ouverture.

*Tinn ! tinn ! tinn !...* Le joyeux forgeron, avec cet outillage imparfait, avait pourtant su convertir ce minerai en pioches, en hachettes, en fers de lances et en pointes de flèches ! Maintenant, il se reposait délicieusement en regardant la pêcheuse, et il disait :

— Si Dieu le veut, et aussi mon père Liohoua, qui est maître après Dieu, Capéo sera la femme de Batara un jour !

Mais il ne s'était pas tenu à ce vœu platonique ; il s'était approché de la jeune fille, et,

avec la simplicité des mœurs patriarcales, il lui avait adressé une prière :

— Capéo, donne-moi ta corbeille ; je suis fort, et je porterai les poissons jusqu'à la case.

La fille d'Halimah avait souri, et ce sourire était un consentement. Mais pour être négresse, on n'en est pas moins femme ; qui sait ? ce sourire signifiait peut-être quelque chose de plus ? Batara était heureux ; il portait allègrement ses poissons, et, arrivé devant la case, il les déposa sous la vérandah en disant :

— Ce soir, quand on battra le tambour pour la danse, je reviendrai, et je t'apporterai quelque chose.

Le soir, dans les villages manyéoumas, comme dans toute l'Afrique, on danse. Les hommes tournent pendant des heures en frappant les mains l'une contre l'autre et en poussant des hurlements interrompus par de grands cris. Les femmes regardent les hommes danser, et, quelquefois, organisent une ronde entre elles. Capéo venait précisément de se livrer à

ce jeu, quand, en se retournant, elle aperçut dans l'ombre le fils du chef, qui tenait par la main une petite et mignonne créature tout effarée, toute tremblante.

— Oh ! dit-elle, un *soko* !

Ce n'est pas que ce singe, qui est un chimpanzé, soit très beau d'aspect ; il a une figure jaune clair, des favoris et quelques autres poils de barbe ; son front est bas ; les oreilles sont attachées très haut ; les canines sont énormes. Mais il est si intelligent, si affectueux ! Nous aimons les chiens, nous, gens d'Europe ; les naturels de l'Afrique centrale ont les singes. Batara savait qu'il ferait plaisir à son amie en lui amenant celui-ci. C'était une femelle ; il l'avait prise en mettant le feu aux herbes sèches de la forêt et en la faisant descendre du haut de la montagne, sa résidence habituelle.

Le chimpanzé était grand comme un enfant de six ans ; il avait des mains et des doigts d'homme ; il marchait debout ; il se nourrissait de bananes et n'aimait pas le maïs.

Batara lui montra la jeune fille en disant :

— Djoum, va !

Et Djoum alla vers elle en lui tendant la main. Capéo était ravie ; elle se mit à lisser les longs poils noirs de la bête en lui prodiguant des noms affectueux.

— Bon petit enfant ! douce créature ! mon gentil serviteur ! Batara, comme tu es bon d'avoir pensé à moi ! Ma mère va être contente de voir Djoum.

Et elle appela Halimah, qui vint sur le seuil de sa case et s'extasia devant les manières gracieuses du petit singe. Celui-ci voulait toujours qu'on lui tâtât la main ; si on le négligeait un instant, sa figure se contractait comme s'il allait pleurer. Il sortit un moment, revint avec des herbes, les arrangea en forme de lit et s'essuya le visage avec une feuille ; puis, se couvrant d'une natte qui était là, il s'endormit en pleine sécurité.

— Eh bien ! conclut le jeune homme, ce serait un crime de le ramener chez moi ; maintenant, il a trouvé le logis qui lui convient. Capéo, ne le chasse pas ; garde-le, dis ?

— Le chasser ! tu n'y penses pas ! Je te

remercie de tout mon cœur, mon ami ; tu ne pouvais m'être plus agréable.

A ces mots, le visage de Batara s'éclaira d'une joie indicible.

— Ah ! fit-il, puisque tu veux bien accepter mes cadeaux, je t'apporterai un perroquet, et même j'ai grande envie de te donner autre chose encore. Devine quoi ? Capéo, devine quoi?...

— Est-ce que je puis le savoir ? Et vous, mère, l'avez-vous deviné ?

Halimah haussa les épaules, et Batara cria en frappant des mains :

— Un anneau, Capéo, un anneau de cuivre que j'ai façonné à l'intention de celle qui sera ma femme !

Une rougeur intense envahit les joues de la jeune fille ; elle regarda sa mère, qui, cette fois, laissa échapper quelques mots seulement :

— Dieu vous bénisse, enfants !

Capéo tendit les mains à Batara. Et c'est ainsi qu'au fond des forêts d'Afrique s'accomplissent les fiançailles, et que des cœurs hu-

main, là comme ailleurs, palpitent doucement d'amour et d'espérance...

Les sentinelles postées aux environs du village étaient aux aguets. On en voyait qui avaient grimpé au sommet des hauts élaïs, les princes de la végétation africaine. On attendait l'évêque.

Tout à coup, on entendit distinctement, du côté de la montagne, le son de la trompe. C'était lui ! Les hommes coururent aux armes posées contre les parois des cases communales, y prirent leurs fusils et leurs lances et sortirent.

Au milieu d'eux, on voyait Liohoua, le chef ; il dépassait les autres de toute la tête, comme Saül, le chef d'Israël. Il était poli, obligeant, discret, désintéressé ; il sacrifiait aux coutumes de sa race et s'entourait d'une certaine pompe, mais il prisait beaucoup plus les qualités morales que tout le reste ; il administrait parfaitement son village. Dans les assemblées, il paraissait s'effacer, prenait les avis des autres, donnait le sien le dernier, d'une façon pratique, judicieuse, sage ; quand il parlait, il ne le fai-

sait qu'après avoir profondément réfléchi ; son discours était calme, mûri, raisonné ; mais ensuite, il fallait obéir, car il avait la main ferme et sûre. Aussi tout s'accomplissait régulièrement, et ses subordonnés ignoraient presque ce que c'était qu'un délit : la prison était vide.

Dans son intérieur, Liohoua était peut-être un peu austère. Il avait déjà perdu sa femme quand les missionnaires étaient venus pour la première fois à Kissimbika ; mais, dans ses pérégrinations du côté du lac, il avait souvent entendu parler d'eux à Kibanga et à Mpala ; il les avait vus et avait écouté leurs instructions. Quand le Père de la Vigne était arrivé chez lui, et quand tous se sauvaient devant les blancs, il l'avait accueilli d'un mot :

— Père, je t'attendais ; je savais que tu devais venir ; je suis chrétien de cœur, et tu es ici chez toi.

Jamais il ne s'était consolé d'avoir perdu sa femme sans que celle-ci fût baptisée ; il avait donc reporté tous ses soins sur Batara, son fils unique, et l'avait élevé chrétiennement,

mais sévèrement. Quand celui-ci était venu lui raconter qu'il avait choisi la compagne de sa vie, le chef avait froncé les sourcils. Capéo n'était pas encore baptisée ; c'était la fille d'un homme dont le caractère différait essentiellement du sien, un chasseur, tout préoccupé d'intérêts matériels, vivant, comme un sauvage, de la vie des forêts et des jungles ! Mais il avait bien fallu se rendre aux raisons de l'évêque et convenir que Capéo était un modèle irréprochable dans toutes ses paroles et toutes ses actions. Seulement, le mariage avait été impitoyablement ajourné après la cérémonie du baptême ; et Batara se désespérait de toutes ces lenteurs, maudissant tout bas la sévérité paternelle.

En dehors des missionnaires, il n'y avait guère qu'un homme avec qui le chef prit quelque plaisir à causer : c'était son frère Alcala, qui était aussi son héritier présomptif. En effet, dans toutes les régions du Haut-Congo, le successeur du chef est toujours le fils aîné de la sœur ; à son défaut, le fils du frère, et, si celui-ci manque, le frère,

ce qui était le cas ici. Alcalá n'avait qu'une fille.

Alcalá était digne à tous points de vue de remplacer son frère si cela devenait nécessaire. Il était même, nous dirons, plus Européen que lui, plus civilisé et plus lettré ; au contact des Pères Blancs, il avait beaucoup appris ; son intelligence s'était singulièrement développée ; il avait aussi un grand cœur. C'était l'ami de l'évêque, un ami très cher. On sait qu'il avait été baptisé le premier de tous les habitants de Kissimbika. Un type qui avait séduit les deux frères quand ils avaient été au Lac à plusieurs reprises, c'était le fameux capitaine Joubert, dont la réputation s'étend au loin au Tanganika. L'ancien zouave pontifical, qui a pris pour femme une négresse, et qui est devenu par là même complètement Africain, a sa résidence à Mpala, à quelque distance de la Mission. Il est à la fois général d'armée, juge, maire, gouverneur, ministre des travaux publics et ministre de la marine. On sait que, sous son autorité, on vit tranquille, mais qu'il est défendu de faire la traite

et de tuer ou de piller les voisins. Les deux frères avaient été reçus plusieurs fois par le capitaine, et, dans leur village, ils s'appliquaient à l'imiter en tout de leur mieux.

Il pouvait être trois heures de l'après-midi. Un maître de cérémonies, qui avait à la main une grande canne sculptée comme insigne de sa charge, s'avança le premier, repoussant les curieux, accourus de partout en entendant les sons de la trompe. Tout le village était là, hommes, femmes et enfants : en tout trois mille personnes. Puis venait le chef, portant aussi une canne de même taille ; derrière lui se tenaient ses porte-boucliers et servants d'armes ; venaient ensuite deux compagnies très bien alignées : l'une armée de fusils à pistons achetés à la côte par les missionnaires, l'autre armée de la lance et du sabre court, les armes nationales. Une douzaine de tambours et de *marimbas* se tenaient près de l'entrée de la rue principale.

A un détour du sentier, l'évêque parut, appuyé sur le bras d'Alcala. Ce fut une explosion de cris, entremêlés de roulements de caisse.

— *Bouana, Monseigneur! Oliano, Monseigneur! Sevo! Kilangué! Maître, Monseigneur, comment vas-tu? O mon Père!*

Et les larmes coulaient sur toutes ces joues bronzées; les bras se tendaient vers le bur-nous blanc; on voulait se précipiter, le saisir, le porter en triomphe. Cela était facile: on prenait un des boucliers du chef, long et large comme une porte; on hissait l'évêque sur le pavoi, et des centaines d'épaules s'offraient. Mais Liohoua fit un geste de la main, et le tumulte du premier moment s'apaisa.

Il fit quelques pas au-devant du prélat en inclinant la tête et en frappant la paume des deux mains contre celles que lui présentait l'évêque; puis ils se serrèrent les phalanges et firent chacun claquer le pouce contre le médium en disant:

— Bien!

Ceci, c'était le salut du chef au chef, et tout le monde s'accroupit aussitôt. Mais le chrétien réapparut, et Liohoua tomba à genoux devant M<sup>gr</sup> de la Vigne; tout le peuple l'avait imité.

On se dirigea alors processionnellement, l'évêque en tête, vers la case surmontée d'une croix, au milieu des cris de joie des hommes et des enfants et des *you-you* des femmes, entremêlés de nombreuses salves de mousqueterie. C'était une cathédrale pauvre, mais convenable, divisée en deux parties égales par une cloison à hauteur d'homme : un côté pour les guerriers, l'autre pour les femmes. L'autel se dressait dans le fond ; il était modestement orné ; de grandes images coloriées pendaient derrière, le long de la muraille. Le tabernacle était vide pour le moment, par suite de l'absence des Pères ; des lanternes multicolores avaient été suspendues aux poutres transversales ; on apercevait le toit de chaume en levant la tête.

Monseigneur fit une courte prière au bas des marches ; puis il aspergea d'eau bénite l'assistance, qui se signa dévotement, et, en quelques paroles, il leur manifesta la joie qu'il ressentait d'être de retour au milieu d'eux.

— Mes enfants, mes petits enfants, je vous aime comme ma famille ; je ne suis jamais ab-

sent quand je vous quitte; mon cœur reste ici; mais quand je vous vois, mon bonheur est sans mélange. Que le Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, vous bénisse par mes mains, et que cette bénédiction demeure sur vous toujours, toujours!

Et il élevait les bras sur la foule prosternée; puis chacun s'approcha pour baiser son anneau. La plupart s'acquittaient fort bien de cette cérémonie; mais les catéchumènes amenaient souvent un sourire affectueux sur les lèvres du prélat; il y en avait qui ouvraient la bouche comme pour avaler la bague; d'autres la touchaient avec la langue; d'autres la portaient au front et au nez.

Cependant, Monseigneur avait quitté l'église, et il était entré dans la case du chef, située au centre du village, tout près de là.

On connaît peu l'Afrique intérieure. Habitué à entendre parler de l'Algérie, des déserts du Sahara et des pays brûlés de l'Égypte, on saisit difficilement ce que peut être l'ombre fraîche des bananeraies, la teinte merveilleuse de la feuillée gigantesque, l'abondance d'une terre

féconde, la végétation constamment printanière sous un ciel de feu, ces grappes massives, ces fruits gonflés de sève qui pendent sur la tête. Tout cela, cependant, a été vu par quelques explorateurs et les a ravis au-dessus de toute expression. De plus, Stanley, l'un d'eux, nous dit que les habitants s'harmonisent avec le paysage, que tous leurs traits semblent proclamer qu'ils vivent au milieu de grasses prairies, de vallées fertiles, dans un pays de laitage, de miel et de vin.

« La vigueur de ce sol, qui ne connaît point de repos, ajoute-t-il, parait s'être infusée dans leurs veines ; leurs yeux brillants, au regard rapide, semblent refléter les rayons du soleil ; leur corps, d'une belle nuance de bronze, leur peau fine, lustrée, humide, onctueuse, leurs bras et leurs flancs, aux muscles fortement accusés, tout leur être annonce une vie exubérante (1). »

Connaissant ce grand décor de la nature, nous comprendrons mieux ce qu'était la case

(1) *A travers le continent mystérieux.*

de Liohoua, un de ces hommes si bien dépeints dans les lignes précédentes. On l'avait bâtie entre cour et jardin et entourée de hautes palissades. Dans la cour, où un grand bananier projetait son ombre, on remarquait, en arrivant, un petit hangar où il n'y avait qu'un banc rustique, construit à la place où autrefois s'élevait l'autel du *Mzimou*, du dieu lare, alors que le chef était encore païen.

Si nous entrons dans l'habitation, nous ne voyons rien d'abord, car il n'y a ici d'autre ouverture que la porte ; mais les yeux s'accoutument vite à l'obscurité, et nous apercevons quatre piliers qui valent à eux seuls une fortune : ce sont huit énormes défenses d'éléphant adaptées les unes au-dessus des autres. Au centre, le tabouret sculpté du maître ; le long de la muraille du fond, quatre pièces de bois qui supportent une claie d'osier, recouverte d'une natte et d'une peau de léopard : c'est le lit. Contre une des parois de côté, un coffre de bois pour serrer les étoffes ; contre l'autre paroi, une hotte, des cannes, des hoes, des hachettes, des pipes, une ceinture de

lianes pour monter aux arbres. Suspendus aux poutrelles de la toiture, une vingtaine de pots de terre ou de paniers pour les provisions. A la colonne d'honneur, à droite de l'entrée, Liououa a attaché son fusil de fabrication moderne, sa lourde lance et son énorme bouclier en bois dur ; à celle qui est en face, à gauche, la trompe de guerre et le tambour de danse.

Le foyer est au milieu, près du tabouret : trois cônes d'argile qui portent la marmite en terre. La fumée ne peut sortir que par la porte, et tout l'intérieur de la case est revêtu d'une couche de noir brillant.

Derrière le jardin, nous remarquons une large pierre plate pour écraser les arachides et le maïs, un pilon pour détacher l'huile de la noix de palme, un autre pilon pour le bois rouge à teindre ; enfin, à côté de l'étable aux chèvres, un poulailler surélevé pour protéger la volaille contre la visite des serpents.

Ce jardin est joli à voir avec ses plates-bandes couvertes de patates, d'ignames, de petits pois, de fèves, de tomates, entouré

d'une ceinture de caféiers, de ricin, de manioc et de tabac.

Il y avait aussi, tout près de la palissade, deux huttes : la première était la demeure de Batara, la seconde, celle des serviteurs.

— Chef, dit l'évêque en entrant, les événements sont graves ; j'ai appris, sur les bords du lac, que les Arabes se remuaient. As-tu des nouvelles ?

— Je ne puis rien dire de plus que ce que tu sais, Monseigneur. Les Arabes viennent souvent au marché de Karoungou ; ils y achètent beaucoup d'ivoire ; — je l'ai appris par les nôtres ; — depuis trois ans, ils n'achètent point d'esclaves ; ceux qu'ils ont ne suffisent pas ; cela ne peut durer ainsi ; avec l'ivoire, il leur faut des hommes, très certainement. Pour les femmes et les enfants, tu m'as dit que la traite est impossible du côté de la grande mer ; les blancs font trop bonne garde. Les Arabes ne pourraient prendre que des hommes... et ils veulent aussi des femmes.....

— Oui, chef ! écoute : j'ai résolu de faire une grande démarche, si tu y consens. Je

m'offre à aller à Nyangoué avec une petite escorte de guerriers armés de fusils. J'irai trouver les lions dans leur repaire et je leur parlerai. Cette incertitude m'est trop pénible. J'en ai parlé à Alcalá ; il approuve. Veux-tu ?

— Si je veux ! certes ! Monseigneur ! La sagesse a toujours parlé par ta bouche. Mais il faudra réunir notre conseil et faire le *palabre*.

— Naturellement ; quand le réuniras-tu ?

— Demain, à la première heure ! Je puis prévenir les anciens ce soir avant le couvre-feu.

— Bien, fais cela ! Pendant ce temps, je cours voir la vieille Kenné, la femme de Lusinga. Alcalá m'a dit qu'elle se mourait. A-t-on des nouvelles du Père Charles ?

— Le Père Charles est sur le Louighi ; il a été prévenu par un envoyé de ton prochain retour ; nul doute qu'il ne soit ici ces jours-ci.

— Encore un mot, chef ! Ne sois pas trop sévère pour Batara. C'est un noble jeune

homme, digne de toi. Je lui ai promis de te parler au sujet de Capéo. Ce mariage ne peut guère être retardé...

— Père, les circonstances ne sont guère favorables à une fête de ce genre ; mais tu es si bon pour Liohoua et son fils que je laisserai faire ; comment pourrais-je rien te refuser ?

— Merci, chef, compte que je ferai pour le mieux ; nous baptiserons la jeune fille le plus tôt possible. Au revoir, à demain !

Ils se saluèrent, et l'évêque sortit pour aller à l'extrémité de village dans la case de Kenné. La pauvre vieille, brisée par la fièvre, étendue au fond de son grabat, essaya de se soulever quand le prélat parut. Elle voulut se mettre à genoux ; on la soutenait à droite et à gauche ; c'est en cet état qu'elle reçut une dernière absolution.

— Père, Père, merci, je suis heureuse. heureuse ! Ah ! je vais voir les anges de Dieu, moi, la pauvre négresse, et je serai blanche, blanche, éclatante de lumière comme eux. Jésus, Marie, sauvez-moi, prenez-moi !

— Pars, âme chrétienne, répondit l'évêque,

sors de ce monde, au nom de Dieu !... O Dieu ! regarde favorablement ta servante, aie pitié de ses gémissements. Ma sœur, je te recommande à ton Créateur, je te confie à Lui, qui t'a fait sortir du limon de la terre. Que l'armée des anges vienne à ta rencontre ; que le doux visage de Jésus t'apparaisse ! Délivre-la, Seigneur, comme tu as délivré Noé, Job, Moïse, Daniel, comme tu as délivré Suzanne et Thécia ! Ah ! donne à cette âme la joie de te voir ; elle a cru en toi et elle t'a adoré et servi fidèlement.

La pauvre vieille s'affaissa sur elle-même, échappant aux bras qui la soutenaient ; on l'étendit sur sa couche, où elle exhala son dernier soupir, pleine de foi et d'espoir, sous une dernière bénédiction du saint évêque.

En sortant de la case de la vieille Kenné, M<sup>re</sup> de la Vigne se rendit à l'orphelinat, que, depuis quelque temps, ses nombreux travaux l'avaient empêché de visiter.

C'était un grand *boma* ou enclos de cinquante mètres de long sur trente de large. Au milieu se dressaient deux grandes cases en-

tourées chacune d'une galerie circulaire supportée par des colonnes en bois. Les deux cases étaient séparées par un mur mitoyen : d'un côté du mur, c'était le quartier des garçons ; de l'autre, celui des jeunes filles.

Les missionnaires, arrivant dans le centre africain, se sont immédiatement occupés de racheter les petits nègres du double esclavage du démon et des hommes, pour les élever dans la connaissance et le service de Dieu, les instruire, les former au travail des champs ou à un métier utile, et, enfin, plus tard, les marier et fonder facilement de jeunes chrétiens. Ainsi on faisait sur les bords du Tanganika, ainsi avait-on opéré dans les villages manyéoumas. L'évêque avait mis tout son cœur dans cette belle œuvre ; il était là chez lui plus que partout ailleurs.

Qu'il était loin, le temps où les pauvres petits négillons se croyaient emmenés à l'orphelinat pour y être mis à l'engrais comme des volailles et servis sur la table des blancs dans une grande solennité ! Oui, il était loin, ce temps ; et, maintenant, plus d'un enfant

qui avait ses parents et vivait chez soi jetait des yeux d'envie sur la case des orphelins. On y était si bien ; on y entendait de si joyeux éclats de rire ; on y chantait toujours, et petits bonshommes et petites femmes avaient des figures si resplendissantes de santé et de contentement ! Quant aux médailles et aux chapelets, suprême ambition des jeunes nègres, tout le monde ici en portait suspendus au cou.

— Et voilà, se disaient entre eux les négroillons, voilà ce que c'est que de vivre chez les bons pères.

En effet, soins, fatigues, dépenses, rien n'avait été épargné pour les orphelins ; l'évêque, le père de famille les avait logés, il les nourrissait, il leur donnait des vêtements. Un petit pagne de cotonnade blanche ou une écharpe d'étoffe d'écorce, c'était le costume. Le crâne épais n'a pas besoin de chapeau ; la plante des pieds durcie n'a pas besoin de chaussures.

Quant à la nourriture, la bouillie de sorgho et les bananes cuites formaient l'ordinaire ;

aux jours de fête, on mangeait un peu de viande de chèvre, de buffle — ou d'hippopotame, ce qui est presque aussi bon.

Les nègres, même les porteurs de caravanes, ne mangent pas avant midi. Le premier repas avait donc lieu, à l'orphelinat, au milieu du jour ; point d'assiette, ni de fourchette, naturellement ; avec une feuille de bananier et ses cinq doigts, cela allait tout seul.

Et qu'apprenait-on aux orphelins de Kissimbika ? On leur apprenait à travailler. Les uns cultivaient la terre, les autres maçonnaient, charpentaient, forgeaient. Après le travail, tous les jours, une classe de lecture et d'écriture. Burton a avancé, sans aucune preuve, d'ailleurs, que les nègres de l'Afrique centrale perdraient plutôt la tête que d'apprendre à lire et à écrire, Burton s'est absolument trompé.

Négresses, négrellons, suivaient les leçons avec des succès divers, tout comme dans une classe d'Europe, et assistaient quotidiennement au catéchisme, où les missionnaires

s'appliquaient à en faire de bons et solides chrétiens.

Le samedi soir, les cours et la maison étaient balayées avec soin, puis on allait chanter les litanies de la Vierge dans la chapelle. Le dimanche matin, vêtus de leur pagne blanc, très propre, les orphelins assistaient à la messe à la grande église, où ils faisaient l'édification de tous.

Du quartier des orphelins, Monseigneur passa dans celui des jeunes filles.

Au milieu de la cour, elles étaient toutes réunies, formant un groupe charmant et timide, sous la surveillance d'une jeune femme, dont la beauté et la tenue frappaient agréablement le regard. C'était une négresse d'une quinzaine d'années, à la taille élevée, aux traits parfaitement réguliers, aux yeux grands et brillants, dont l'éclat était adouci par un air de modestie et de bonté touchantes. Elle était l'exemple, l'amour et la gloire de l'orphelinat. Aux qualités naturelles elle joignait une activité et une adresse extraordinaires pour tous les travaux de la vie active, une charité

compatissante, une douceur inlassable, et tous ces dons charmants étaient rehaussés par une piété vraiment angélique. Tous les matins, dès l'aurore, on la voyait à la porte de l'église, attendant que l'on vint ouvrir. Agenouillée sur le seuil du temple rustique, le front incliné, elle s'abîmait dans une ardente prière, jusqu'au moment où le prêtre venait célébrer le saint sacrifice, auquel elle assistait avec une fervente dévotion.

Et, cependant, cette jeune femme si pieuse, si parfaite, n'était pas encore chrétienne; mais combien elle était digne de l'être!

Les épreuves qui précèdent le baptême des adultes sont longues dans les villages africains, et ce grand jour est acheté par des jours d'attente qui ne finissent pas au gré de l'ardent désir des néophytes.

Mais celle-ci était si bonne, si douce, qu'elle ne manifestait aucune impatience, aucun désir même; soumise à l'autorité spirituelle des Pères, elle écoutait, elle obéissait, elle aimait!

Monseigneur alla à elle, et traçant sur son front le signe béni de la rédemption:

— Capéo, ma bonne fille, lui dit-il, ta piété et ton courage seront bientôt récompensés.

Un sourire ineffable fut toute la réponse de la jeune fille.

Elle savait ce que cela voulait dire, elle était prête à tout : à attendre encore ou bien à s'approcher du sacrement ! Ce qui faisait tant aimer Capéo de tous ceux qui la connaissaient, c'étaient cette soumission, cette abnégation, ce complet effacement d'elle-même, résultat de son charmant caractère, sans doute, mais résultat surtout de sa haute vertu chrétienne.

A mesure que l'Afrique s'ouvrira devant nos missionnaires catholiques, nous pouvons leur prédire qu'ils rencontreront plus d'un exemple de cette vertu. Pauvres noirs ! Pauvres noirs si méprisés jusqu'ici, vous êtes dès hommes cependant, et votre cœur en vaut bien d'autres ! Vous êtes sortis des mains de Dieu, vous aussi, vous avez une âme créée à sa ressemblance, une âme susceptible de sainteté. Pauvres noirs ! Pauvres enfants ! Le temps viendra où vous étonnerez le reste du monde par

les exemples de christianisme héroïque que vous lui prodiguerez, et ne fût-ce que parce que vous êtes des enfants, vous serez heureux. Le royaume des cieux vous appartiendra.

L'œuvre des orphelinats est l'œuvre de la résurrection dans les chrétientés de l'intérieur de l'Afrique; on aura contracté là des habitudes excellentes qui se continueront dans les familles; on ne manquera jamais à la prière en commun; on ne manquera jamais à assister à la messe tous les jours; l'union et la charité régneront dans les cases et les villages; on n'y entendra parler ni de vol, ni de violence, ni d'adultère, ni d'intempérance.

Ces villages d'orphelins font l'envie des païens voisins qui viennent les visiter; plusieurs d'entre eux, et même des hommes appartenant aux familles des chefs, — les nobles du pays, — demandent des épouses aux missionnaires, chose inouïe jusque-là.

Tels sont les résultats des travaux apostoliques, et il n'a pas fallu un long temps pour que ces résultats apparussent, car tout pousse

vite sur le sol africain. Les hommes, pas plus que les plantes, n'échappent à la loi générale de ce climat fécond.

.....  
Batara se trouvait devant l'orphelinat. L'évêque lui fit signe d'approcher, et ne lui dit qu'un mot à l'oreille :

— Courage, tout va bien !

... Il est huit heures du matin, le village regorge de monde ; personne n'a été aux champs. Les hommes se dirigent tous vers la grande case communale du centre ; ils ont pris, ce jour-là, les armes manycoumas : la grande lance et le lourd bouclier.

— Grand palabre ! Grand palabre ! crient-ils en s'abordant.

Ils ont pris place au-dedans de la case, selon leur rang de dignité ou d'ancienneté ; les plus jeunes sont tout autour. La case n'a pas de cloisons : c'est plutôt un vaste hall avec une estrade au centre. L'évêque et le chef sont assis sur des tabourets ; devant eux, debout, se tient Alcalá. Il parle :

— Hommes de Kissimbika, Alcalá va parler !

Les guerriers crient :

— Écoutez ! écoutez !

— Hommes ! nous avons des sujets de crainte.

Tous disent :

— Des sujets de crainte.

— Les Arabes se remuent dans Nyangoué !

— Écoutez ! dans Nyangoué !

— Qui sait leurs noirs desseins ?

— Leurs noirs desseins !

— Ils n'ont rien à manger.

— Rien à manger !

— Ils tournent les yeux vers les hommes de Kissimbika.

— De Kissimbika !

— Il leur faut des esclaves.

— Des esclaves !

— Attention ! hommes ! nous sommes libres !

— Libres ! hommes !

— Comme hommes et comme chrétiens.

— Comme chrétiens !

— Nous sommes forts et nous ne nous laisserons pas manger. Jamais !

— Jamais!

La scène était certainement grandiose ; le frère du chef, le vaillant que nous connaissons, parlait la main appuyée sur la lance de guerre. Aux moments pathétiques, il élevait sa lance, qui retombait avec fracas sur le sol. Et tous les guerriers frappaient ainsi la terre de leurs armes en répétant le dernier mot, suivant l'invariable usage. La terre tremblait...

— Hommes! conclut Alcala, nous avons confiance en Dieu!

— C'est bien! dirent-ils tous ensemble.

— Et dans l'évêque blanc.

— C'est bien!

— Et dans le chef Liouhou.

— C'est bien!

... L'évêque ira à Nyangoué.

— C'est bien!

Le palabre était terminé. L'assemblée se dispersa ; ils allèrent remettre les lances au râtelier et prendre le repas de midi.

Le soleil était au zénith ; à ce moment, quand toutes les familles étaient réunies autour des foyers dans l'intérieur des cases,

celui qui eût franchi les palissades du côté du nord aurait pu voir un spectacle étrange : une femme, belle, grande, élancée, au visage régulier, mais aux traits durs, aux yeux ardents, était montée sur une éminence qui dominait la porte regardant Karoungou. Avec son pagne flottant, ses cheveux dénoués, son air superbe, elle ressemblait à une déesse antique. C'était la Diane noire.

Les deux poings levés vers le village, par trois fois elle cria :

— Je vous mangerai ! je vous mangerai ! je vous mangerai !

Et elle s'enfuit vers Karoungou...

---



## CHAPITRE III

### Chez les noirs patens.

---

Au marché à Karoungou. — Le Père Charles. — L'évangélisation des noirs. — L'idée de Dieu. — Un sermon sous le sycamore. — Bataca chez Opoudo. — Opoudo va trouver l'Arabe Sulinan. — La trahison. — Danse des adieux. — La nuit dans la forêt. — Le grand *nyanga*. — Incantation magique. — Le chant de l'abandonné.

C'est aujourd'hui un grand jour à Karoungou ; c'est *tchiloku*, ou jour de marché ! Le marché se tient aux abords du village sur une grande place disposée à cet effet et ombragée d'un immense sycamore qui peut abriter cinq cents personnes (1). Karoungou ressemble absolument à Kissimbika ; même disposition

(1) Caméron, *A travers l'Afrique*.

de rucs, mêmes maisons rectangulaires; mais ici on ne voit pas la rivière et nous sommes dans la montagne. Les deux localités n'étant séparées que par une distance de cinq kilomètres, à l'occasion de ce grand jour, leurs habitants fusionnent. Défense aux hommes, sous peine de mort, de venir en armes au marché, qui dure invariablement de dix heures du matin à quatre heures du soir.

Quel bruit! quelle animation! il y en a dans tous les marchés; mais ici! Quatre mille personnes s'écrasent sur la place, où on trouve de tout: du grain, des légumes, des bananes, du sel, du poivre, de l'huile de palme, de l'étoffe de la côte, de l'étoffe d'herbes, des poteries, des nattes, du fer, du cuivre, de l'ivoire, du poisson, de la volaille et même des esclaves. Oui, lecteur, des esclaves! Ce n'est pas que ceux-ci soient bien à plaindre, maltraités, mal nourris par leurs mattres noirs, non! les gens de Karoungou et leurs voisins, — excepté les chrétiens, bien entendu, — vendaient, achetaient quelques hommes et quelques femmes tombés entre leurs mains à

la suite de dettes ou de délits. Ceux-ci, en entrant au service de leurs maîtres, étaient considérés comme appartenant à leur famille, à leur maison. Domestiques plutôt qu'esclaves, si vous voulez ; mais ils n'étaient pas libres pourtant ! Et s'ils s'en souciaient peu, leur servitude, toute bénigne qu'elle fût, était entachée de la dégradation qui ne s'en sépare jamais. Esclave ! esclave ! ne pas s'appartenir ! ne point pouvoir faire usage de cette noble prérogative accordée à l'homme par Dieu : la volonté propre et personnelle ! L'homme n'a-t-il pas été créé à l'image de son Créateur ? Et s'il n'a pas la liberté de Dieu, est-il encore un homme ? ....

... Et l'on criait, et l'on vendait, et l'on achetait. Les femmes arrivaient, portant de lourdes charges dans d'énormes hottes maintenues sur leur dos à l'aide de courroies passant sur le front ; elles choisissaient bien l'endroit de l'étalage et y réparaient tout le contenu des grandes hottes dans lesquelles, après, elles s'accroupissaient à un mètre ou deux, l'une de l'autre. L'abri ou la tente était

tout trouvé, mais l'effet était drôlatique, et c'était comme une rangée de gigantesques mollusques baillant au soleil. Les hommes, eux, pleins de leur dignité, s'en allaient, çà et là, les mains et le dos libre, comme de vrais seigneurs.

— Qui veut acheter cette brochette de petits poissons ?

— Voyez comme ces anguilles sont grasses !

— Combien ces escargots ?

— Combien ces fourmis grillées ?

— Ton coq s'étrangle à crier la tête en bas !

— Ton cochon n'est pas muet !

— Voyez, voyez, les belles écuelles, sans défaut, sans fêlure !

— Oh ! ma mère ! les écuelles se cassent toutes au bout de quinze jours ! je l'ai acheté des écuelles ; mais on ne m'y prendra plus !

— Quoi ! demande à Bahita, demande à Capoco, demande à Suema ! Et puis, tu sais, tu peux aller ailleurs !...

— Allons ! mère, tu as chaud, crie une petite fille qui a déjà l'instinct du commerce,

bois une gorgée de cette eau et donne-moi deux poissons.....

Et les marchandises, la monnaie, les mouchoirs, le fil de coton, le laiton, les perles bleues, passent de main en main; on voit aussi s'échanger les *hannidas* ou lingots de cuivre du Manyema. Ils pèsent deux ou trois livres et ont la forme d'une croix de Saint-André dont les bras ont cinquante centimètres de long.

Karoungou n'a plus du tout l'aspect moral de Kissimbika; on sent ici le paganisme qui pèse sur la contrée, les gens. Plus rien de modeste dans les allures, les gestes, les paroles, les vêtements. Si vous voyez quelqu'un qui est vêtu et qui parle avec calme et correctement, vous êtes sûr qu'il vient du village chrétien.

Regardez ce groupe de jeunes gens au torse nu; ils entourent une planche dans laquelle sont pratiqués une trentaine de trous de la dimension d'un œuf et placés sur quatre lignes parallèles. Ces trous servent à recevoir des noyaux de fruits ou des cailloux qu'on lance d'après certaines règles. C'est le jeu du *mbao*.

Regardez cet autre groupe qui entoure cet homme bien découpé, portant une peau de chat musqué sur les épaules. Il jette à terre une plume écarlate de perroquet et porte un défi à ceux qui sont là :

— La ramassez-vous, oui ou non ? la mettez-vous dans vos cheveux ? Si oui, vous savez ce que vous devez faire !

Celui qui relèvera le gant avec la plume devra... tuer un homme. Notre matamore l'a fait, lui, sans cela il ne porterait pas la peau de chat. Il est difficile d'être plus sanguinaire et plus sauvage. Pauvres païens ! Et je n'affirmerais pas que nos gens ne tuent pas pour se... procurer de la viande. Cela, par exemple, ne se passe pas au grand jour et tous les jours ; on se cache un peu pour de pareils festins ; mais il court certains bruits... Passons.....

Pour la première fois aussi, nous voyons apparaître les fameux Arabes dont nous avons entendu parler. Ceux-ci viennent d'un village voisin, en quête d'ivoire. Coiffés du turban, vêtus d'une longue robe, ces hommes au

teint hasané, presque noir, s'en vont de groupe en groupe au nombre de trois ou quatre, fumant paisiblement leurs longues pipes; ils paraissent les gens les plus pacifiques du monde.

Près du village, sous de petits hangars, entourés de pots de bière et d'épis mûrs, on aperçoit de grandes idoles d'argile debout ou couchées. Ce sont les dieux protecteurs de Karoungou. Enfin, nous allons faire connaissance avec un personnage dont nous avons déjà entendu prononcer le nom : le Père Charles.

Le Père Charles, des Missionnaires d'Alger, était Lorrain, Lorrain des pays annexés. Et pourtant rien d'allemand en lui! rien à annexer! Son village natal se trouvait dans l'arrondissement de Sarrebourg à la vérité, mais dans la partie française; personne là ne parlait la langue du Rhin; les coutumes et les usages étaient essentiellement français. Quelle paix, quelle sécurité autrefois dans cette région! Une église à la tour carrée couverte de tuiles rouges; autour de l'église, deux cents

maisons groupées, des champs, des forêts, un grand étang, un pays de plaine, les larges routes bordées de peupliers qui filent vers la chaîne des Vosges qu'on aperçoit à l'horizon, voilà le cadre où se mouvaient les huit cents habitants d'Erlange. Leur vie était toujours la même, simple, honnête, patriarcale; on naissait, on vivait, on mourait chrétiennement sous l'œil de Dieu, et au Séminaire de Nancy, il y avait toujours un enfant d'Erlange.

Le Père Charles avait dix-huit ans quand la foudre éclata. Ce fut la guerre, l'invasion avec toutes ses horreurs. Il s'enfuit, vint à Paris, s'enrôla, tint bon avec les autres; ce Lorrain était dur à la fatigue, énergique, tenace. Un jour, dans une sortie, à l'entrée d'une ruelle, avec quelques hommes, il arrêta un bataillon allemand et sauva sa compagnie; il était sergent, il fut décoré de la médaille militaire. Après la guerre, il entra au Séminaire, il fut nommé vicaire dans une paroisse de Nancy; il y resta quatre ans, puis il partit pour Alger et vint demander à l'archevêque la faveur d'entrer dans sa congré-

gation de missionnaires. Il lui présenta en même temps ses papiers; le prélat y jeta un coup d'œil, puis, prenant la plume, il écrivit au bas : *Visum pro martyrio* : « Vu pour le martyr ! »

— Vous voulez bien, dit-il ?

— Oui, Monseigneur.

Il avait fait son noviciat, était parti pour la mission du Tanganika, et avait pénétré dans le Manyéma en même temps que M<sup>re</sup> de la Vigne. Le Père Charles avait environ quarante-huit ans et près de quinze années d'apostolat chez les noirs.

Pour le moment, il est adossé au tronc du sycamore et accroupi sur une natte. Batara est assis près de lui pour appuyer ses paroles et expliquer son enseignement, si cela est nécessaire. Devant eux, rangés en cercle, il y a bien deux cents personnes, hommes, femmes et enfants : tous se sont versés préalablement des pots de beurre sur la tête et les membres. Ils ruissellent, ils exhalent une odeur *sui generis* qu'on supporterait difficilement dans notre pays ; mais les mœurs changent avec les

contrées. Affaire d'habitude! le missionnaire s'y fait vite!... et puis cela est d'un suprême bon ton!

— Habitants de Karoungou, dit le Père, je viens vous parler du *Mongou* (Dieu); le connaissez-vous?

— Nous ne le connaissons pas, disent les hommes.

— Bien! je vais vous le faire connaître. Vous avez son nom dans votre langue; vous dites : *Mongou mnyezi! Mongou mououmba!* Dieu créateur, Dieu tout-puissant; Dieu, entendez-vous? L'esprit qui a tout fait et qui peut tout faire; c'est le Dieu inconnu et il n'a pas d'autel parmi vous. Vous dites quelquefois : *Mongou!* quand on vous a volé, ce *Mongou* est le gardien de la justice et le grand esprit rémunérateur; hommes! c'est Lui qui récompense les bons après la mort et qui punit les méchants.

— *Mongou mbaïa!* répond la foule, Dieu est méchant!

— Mais non! Loin d'être méchant, il est bon, puisque c'est Lui qui donne aux hommes tout ce dont ils ont besoin, et

qu'il les comble de biens après la mort s'ils ont été bons !

— Dieu est bon ! disent les hommes.

— Oui, il est bon ; mais vous savez ce que fait une femme qui a fabriqué des pots en les retirant du feu ; si elle en voit un fêlé ou troué, elle le jette devant la porte et elle met les bons dans sa maison pour les vendre au prochain marché. Dieu, qui nous a faits, jette les mauvais dehors et il prend les bons dans sa maison.

— C'est bien ! disent les hommes.

— Maintenant, pour être bon, qu'avez-vous à faire ?

Ce que vous faites pour le chef du village : vous le saluez quand vous le rencontrez tous les jours. Saluez Dieu tous les matins, en lui disant : Père, qui es dans le ciel, que ton nom soit béni, que ta puissance s'établisse, que tout le monde écoute tes volontés ! Donne-nous à manger du manioc et du sorgho tous les jours, et éloigne de nous tous les malheurs ; pardonne-nous nos péchés et ne nous laisse pas écouter l'esprit du mal !

— Tout cela est bon ! disait-on dans l'assistance, cela est bon !

— Hommes, écoutez encore ! Vous ne faites tous qu'une seule et même famille ! aimez-vous les uns les autres comme des frères, sinon Dieu vous frappera comme un père frappe ses enfants qui se disputent ! Et si vous avez une querelle entre vous, venez la porter devant le chef ou devant le blanc, qui vous donnera un bon conseil.

Ne prenez rien à votre frère : ne lui prenez pas sa femme ; si vous le faites, vous lui paierez l'amende de l'étoffe, de l'ivoire ou de la poudre. Mais Dieu n'accepte pas ce paiement. Il a uni l'homme et la femme pour la vie, et ce qu'il a uni, l'homme ne peut le séparer, et vous savez ce que les blancs pensent du mariage : un homme pour une femme et réciproquement ; jamais plus !

Vous, gens de Karoungou, vous dites que la fortune d'un homme consiste à se procurer beaucoup de femmes, parce qu'il n'est pas facile de trouver un meilleur placement de vos biens. Le mari, dites-vous, va à la chasse, à

la pêche, fait le commerce, se repose pendant que les femmes piochent pour planter le champ de patates, de maïs et le reste. Elles sarclent, elles récoltent, elles écrasent le grain pour le réduire en farine et font cuire la bouillie, ceci en temps de paix. S'il y a guerre, les femmes peuvent fuir vers la forêt et s'y cacher, on les retrouve bien après.

Écoutez, hommes! faites toujours comme nous vous disons: ne prenez et ne gardez qu'une femme! nous vous apprendrons à cultiver vos terres et à les défricher comme à Kissimbika, pour gagner sur la forêt et étendre vos possessions; nous vous protégerons contre la rapacité des villages voisins et vous vivrez en paix avec l'aide de Dieu.

Ne prenez jamais rien à votre frère; ce qu'il a, c'est Dieu qui le lui a donné et il donne comme il veut, aux uns plus, aux autres moins. Donc, que celui qui a pris une poule rende une poule; une chèvre, rende une chèvre. Et si vous volez la nuit ou quand le voisin n'est pas dans sa case, Dieu vous a vu et il vous jugera.

— Chacun son champ, chacun sa femme !  
hurle un gros nègre qui avait ses raisons pour  
parler ainsi.

— Ne mentez jamais non plus, car Dieu sait  
lire dans vos pensées et dans vos âmes, et il  
vous jugera.

Eh bien ! hommes, il n'y a pas seulement  
les mensonges qu'on dit en paroles, il y a aussi  
les mensonges des *mzimou*, des *ngourou*, des  
*pepo mbaya*.

Au-dessous du *Mongou*, vous placez les  
*Pepo* et les *Mzimou*.

Les *Pepo mbaya*, les mauvais esprits, les  
mauvais anges, n'est-il pas vrai ? Les Arabes  
venus de Zanzibar ont appris autrefois à vos  
pères le nom de *Shatani* (Satan). Oh ! celui-là,  
il existe, il faut le redouter ; c'est l'ennemi de  
l'homme, et avec la permission de Dieu pour  
l'éprouver et voir s'il est fort, il cherche à le  
faire tomber dans le mal. Vous avez aussi  
d'autres *molaïka* (anges), des *dyini* (génies) ;  
tous mauvais, mais il y en a de bons aussi  
qui vous gardent et vous protègent. Vous,  
vous prenez tous les esprits mauvais pour des

divinités ; vous voyez un rocher, un arbre très grand, vous dites : Là est une force (*ngourou*) et il y a un esprit ; vous voyez un buffle méchant, un crocodile qui a pris un homme, une rivière où se trouve un courant dangereux, vous dites : Là est un esprit mauvais, il faut lui offrir un sacrifice. Erreur ! erreur ! mes amis ! il n'y a là rien du tout que la Providence du grand Esprit qui ordonne tout et veille aussi à tout...

Mais vous avez aussi les *Mzimou*. C'est l'esprit des ancêtres, c'est le bon. Il est dans les grands arbres, les sombres forêts, les cavernes, les solitudes, sur la tombe des chefs, il est aussi dans vos villages, près de vos maisons. Vous lui bâtissez une petite case en paille près de son arbre favori, le cactus candélabre, et vous semez sur le sol des tessons de pots, des bûchettes, des crottes de chèvres et des calabasses. Malheur à l'étranger qui renverserait la cabane ! on le regarderait comme un sacrilège et nul ne lui dirait son chemin ! C'est bien, hommes ! vous aimez vos ancêtres, mais vous poussez trop loin votre affection et votre

respect. Ils ne sont pas des dieux. Dieu seul est Dieu !

Vous invoquez le *Mzimou*, vous le sollicitez pour le succès de vos entreprises, vous l'initiez à toutes vos querelles, vos rivalités, vos vengeances. Dieu seul est Dieu ! Entendez-vous ?

— Nous entendons !

Qu'est-ce aussi que ces pieux fichés en terre dont l'extrémité représente la figure d'un homme ? Des idoles, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que ces statues d'argile qui sont tout près d'ici ?

Qu'est-ce que vous voulez en recouvrant d'une poignée de sable l'endroit où un porteur est tombé ? en jetant une branche ou une touffe d'herbe sur le cadavre d'un léopard ou d'un éléphant ? en répandant le soir de la farine en forme de cercles, de carrés ou de triangles sur la route que vous prendrez le lendemain matin ?

Qu'est-ce que ces cornes et ces sachets que vous portez au cou ? Qui vous les a donnés ? Le *myunga* (sorcier), contre la pluie ou les

bêtes. Allez ! si Dieu veut que la pluie tombe, elle tombera ; si Dieu veut que le buffle vous tue, il vous tuera. Mais ayez donc confiance en lui et non en votre *mganga*, qui donne ses amulettes et ses poisons d'épreuve à qui il veut et comme il veut dans son unique intérêt.

A ce moment du discours, deux ou trois hommes qui se tenaient au dernier rang et qui avaient la figure et le corps teints en rouge, avec des colliers formés de dents et de griffes de bêtes sauvages, se séparèrent de la foule en disant à leurs voisins :

— Si vous croyez tout ce que vous raconte le Blanc, vous êtes des sots ; vous ne voyez donc pas qu'il veut tout remuer, tout changer. Les Blancs sont comme les Arabes, ils convoitent ce que vous possédez, et vous par-dessus le marché, vous, vos femmes, vos enfants. Pourquoi seraient-ils venus ici ?

— Allons, mes amis, conclut le P. Charles, il est temps de finir pour aujourd'hui ; mais je reviendrai vous parler et vous dire le reste. Pour vous, pensez bien à tout ce que vous

avez entendu et répétez-le partout : à la case, dans les champs, sur la route. Adieu !

— Père, dit un vieux noir qui était tout près de lui et dans lequel nous reconnaissons le brave Taka, que nous avons vu du côté du lac, je me suis adressé souvent, en voyage, aux Arabes, j'ai causé avec eux. Ils m'ont, eux aussi, parlé de Dieu et des ablutions qui lavent les péchés; mais je n'ai jamais trouvé la paix après leurs discours. Pour toi, c'est bien différent : en t'écoutant, il me semblait qu'une rosée rafraîchissante descendait dans mon cœur. Reviens encore, le vieux Taka a besoin de t'entendre : ce que tu dis est bon et les blancs sont nos amis.

.... Pendant tout le temps du sermon, une femme était restée derrière le sycamore, la figure enveloppée d'un voile de cotonnade; elle paraissait ne rien voir, ne rien entendre même. Entendre, non! elle n'entendait pas! Mais à travers les interstices des morceaux d'étoffe, elle voyait, elle avait les yeux rivés sur Batarata. Quand le Père eut fini, elle partit d'un pied léger et regagna une case assez élé-

gante située dans le milieu du village. La case était vide; seule une vieille négresse était occupée à battre du beurre dans un coin de la cour.

— Ntaouka, lui dit la femme, va, cours au marché, tu y trouveras près de l'arbre un blanc et à côté de lui, Batara, le fils du chef de Kissimbika. Dis-lui que mon père le demande; mon père, tu entends, ne parle pas de moi!

— Bien! mattresse, j'y cours.

La vieille partit; Opoudo, car c'était elle, s'accroupit sur une natte, lasse, épuisée.

— Oh! disait-elle en se tordant les bras, il va venir! il va venir! Je me rappellerai toujours la première fois que je l'ai vu, quand, à la chasse, il est venu au secours de Kiloussou. L'oncle Kiloussou avait été mordu par le léopard, traîtreusement, par derrière; il râlait, il mourait. Tout à coup, lui, il a bondi sur la bête, avec sa lance, seul; il s'est avancé, laissant tous les autres. Qu'il était beau! qu'il est brave! Il s'est jeté à la gorge du monstre, il l'a percé, puis il l'a étranglé de ses mains

fortes et puissantes, et j'ai dit : Il n'y en a point comme lui ! Ah ! s'il voulait ! Mon père est un grand chef comme son père ; nous sommes de race noble tous les deux.

... Combien de fois les filles de Karoungou ont chanté : « Batara viendra chercher la fille du chef. »

Hélas ! hélas ! il a donné son cœur à une misérable créature... Capéo ! je te hais ! tu me l'as pris ! Non ! non ! tu ne l'auras pas ! il est à moi ! Chrétienne, tu l'as ensorcelé avec tes maléfices, mais j'ai pour moi le grand *mganga* ! il m'a promis le succès... Et je le reverrai et les *Mzimou* me seront favorables.

... Chrétiens, prenez garde ! vous avez détourné de moi celui que j'aime... Je me vengerai... Il va venir, lui ! Mon père est occupé au marché, il boit du *pombè* avec les guerriers... il ne reviendra pas avant ce soir... Quel bonheur !... Ah ! malédiction, si Batara ne m'écoute pas !

La porte s'ouvrit à ce moment ; le jeune homme était dans la case ; il ne distingua rien d'abord à cause de l'obscurité, et, en voyant

une forme humaine acroupie, il crut avoir affaire au chef de Karoungou :

— Kalero, salut! dit-il, je suis venu à ton appel.

Soudain, il se sentit enlacé par deux bras entourés de bracelets et une douce voix murmurait à son oreille :

— Batara, pardonne, pardonne!

— Quoi! qu'y a-t-il? dit le jeune homme, n'est-ce point Kalero?..... Opondo! femme, que signifie ceci?

— Pardonne! j'ai voulu te parler..... et moi aussi je t'aime!

— Femme, tais-toi! ne prononce jamais ce mot.

— Je t'aime! te dis-je, je veux te le dire. Maître, par pitié, ne me repousse pas! Tu dois chérir tes semblables, ton Père Blanc te l'a dit tout à l'heure encore; j'étais là, derrière le sycamore, et tu y étais. Ne me repousse pas, écoute! Je te connais depuis si longtemps; tu as essayé de sauver mon oncle Kiloussou; le chef t'est reconnaissant, il t'aime aussi. Tu ne me regardes pas, parce que je ne suis pas de



la nouvelle religion... mais, si tu veux, dis ? si tu veux d'Opoudo, elle se fera chrétienne, elle demandera l'eau aux blancs. Tu ne seras pas chef de Kissimbika. Ici, après mon père, c'est moi qui commanderai. Batara, tu seras mon époux et tu seras chef des guerriers de Karoungou, Opoudo sera ton esclave.

Et la malheureuse prenait de force le pied du jeune homme et le posait sur sa tête, et elle pleurait d'amour et de rage...

— Opoudo, Opoudo, pauvre enfant ! calme-toi ! Je suis engagé, j'ai donné ma parole ; tu le sais, on te l'a dit.

— Ah ! prends-moi donc comme seconde épouse ! Je veux bien, même à ce prix !

— Non, Opoudo, cela ne se peut, notre religion s'y oppose, cela est un crime parmi nous. Va, je t'aime bien, mais pas de cette façon. Je serai ton frère si tu veux ; je t'instruirai ; je te conduirai à l'évêque ; il te dira de douces et consolantes paroles, et Capéo aussi saura bien sécher tes larmes.

Elle se releva farouche.

— Non, non, non ! va-t'en ! encore ce nom !

Je le maudis, je l'exècre, je ne veux plus l'entendre ! Ah ! que le monde périsse ! que la terre nous engloutisse tous ! que la foudre nous écrase ! Va-t'en ! mais Opoudo est maintenant une hyène altérée de sang ; elle te le jure par les esprits, elle te poursuivra de sa haine et elle se vengera...

— Femme ! s'écria le jeune chef, blessé dans sa dignité d'homme, tu t'oublies ! tu ne penses plus à qui tu parles ! Prends garde toi-même ! A Kissimbika, nous n'avons pas peur. J'ai pitié de toi, car tu n'as plus de mère qui puisse te retenir dans ta colère et te consoler dans tes peines. Mais ton père répond de toi.

— Va-t'en, va-t'en, ou je te mords !

Elle l'eût fait comme elle le disait. Il n'y avait rien à obtenir d'une pareille furie ; le jeune homme sortit. Opoudo resta debout un moment ; elle songeait. Soudain, elle frappa du pied le sol et dit :

— C'en est fait ! ils l'ont voulu !

Elle s'enveloppa du voile qui la protégeait contre les regards indiscrets et elle prit un chemin derrière les cases pour aller à

l'extrémité du village. Arrivée devant la dernière maison, elle poussa la porte et entra.

Sur une sorte de divan, un homme était assis; il avait le turban en tête, un turban blanc qui faisait ressortir son visage sombre où brillaient comme deux escarboucles deux grands yeux, vifs et ardents; il roulait entre ses doigts un long chapelet de grains d'ambre et d'ivoire.

En voyant entrer la jeune fille :

— *La illah illâ llah*, fit-il, c'est bien elle!

Comment va la fille du chef?

Elle dit précipitamment :

— Bien, maître. Je viens en courant; il ne faut pas qu'on nous voie longtemps ensemble. Je t'avais promis de t'apporter des nouvelles; en voici.

— Opoudo est une bonne fille, je le sais; parle, parle donc.

— J'ai été toute seule, l'autre jour, à Kismibika; je me suis cachée dans la bananeraie, derrière les grandes feuilles; j'étais contre les palissades du village. Ils ont fait le *palabre*; c'était Alcalá qui parlait; sa voix vibrait

comme la trompe de guerre ; il était terrible. Ils se doutent que vous voulez les attaquer, un jour ou l'autre... Que crois-tu qu'ils ont trouvé pour vous en empêcher ?

— Est-ce que je sais, femme ? Les noirs sont si singuliers, ceux de Kissimbika surtout ! Dis vite.

La belle fille fronça les sourcils ; mais elle ne pouvait discuter et sa haine primait tout.

— Ils ont trouvé ceci : ils envoient l'évêque blanc à Nyangoué, pour voir votre chef Abdallah sans doute. L'évêque ira avec des hommes armés de fusils ; retiens bien ceci : ce sont des guerriers et des armes en moins contre toi. L'évêque, de plus, est un habile négociateur, et puis il est blanc, on ne peut rien contre lui ; les blancs qui sont campés là-bas, vers le lac, le soutiendraient et le vengeraient au besoin. Si tu n'agis pas et ne fonce pas sur eux, rapide comme le crocodile sur sa proie, tu arriveras trop tard. O Suliman ! Suliman ! il faut te lever et aller chercher tes hommes !

— Par Allah ! tu as raison, dit l'Arabe, je...

— Attends donc, interrompit violemment la

négresse, je n'ai pas tout dit. J'ai appris autre chose : à Kissimbika, sur les routes, au marché, on ne parle que d'une fête qu'ils vont avoir là-bas. L'évêque sera parti demain sans doute, mais dans trois jours, l'autre blanc, leur prêtre, présidera une grande procession à travers les champs et les plantations. C'est pour la première fois... Tous seront là, sans armes probablement, priant et chantant... Ah! ce sera leur chant de mort, Suliman! D'un seul coup de filet, tu les prendras tous, tous! Ne manque pas les jeunes gens, Batara est le plus beau! ne manque pas les jeunes filles, Capéo est la plus belle!...

— Ah! fit l'Arabe en caressant sa longue barbe et en regardant curieusement son interlocutrice, c'est bien! Merci! Attends!

Il alla vers un coffre, en tira un collier de perles blanches, de véritables perles. C'était un cadeau extraordinaire, inusité, et qui valait un grand prix, un cadeau princier.

— Tiens! prends! dit-il à la jeune fille en le lui tendant, tu le mérites.

Il croyait connaître les noirs, ce traitant,

mais il se trompait. La fille du chef avait à peine reçu les précieux bijoux qu'elle saisissait un bâton qui se trouvait là, et, d'un coup furieusement asséné, les faisait voler en éclats, puis elle cracha au visage de Suliman terrifié. Quand il revint de sa surprise, elle avait disparu...

... La nuit est venue. Sur la grande place du marché, on ne voit plus guère que quelques buveurs de *pombé*. Le *pombé* est cette boisson si connue et si hautement estimée dans toute l'Afrique équatoriale.

On l'obtient en faisant germer le *mtama*, espèce de sorgho ; après avoir ôté le germe et l'avoir fait griller, on le met dans des jarres et on le laisse bouillir et fermenter. Avant la fermentation, il est doux et très enivrant : c'est la bière nègre. Après, il a une saveur aigrelette. Les noirs en boivent plus que de raison, surtout les jours de marché : il s'ensuit alors des rixes, des batailles abominables, où l'on s'assomme à coups de pierres, puisqu'au marché on n'a pas d'autres armes sous la main.

Les missionnaires font à leurs ouailles de justes observations sur l'abus de cette boisson traîtresse. Ils répondent :

— *Wio, Bonana, pombé mbaya!* C'est vrai, maître, le pombé est mauvais!

Et ils s'efforcent de se corriger.

Les païens, qui ne sont retenus par rien ni personne, s'en donnent à cœur joie. Kaléro, le chef de Karoungou, était un grand buveur de *pombé*.

Néanmoins, comme il voulait faire sa cour aux Arabes que nous avons rencontrés sur la place et ailleurs, et qui étaient ses hôtes, il courut rassembler l'élite de ses guerriers à la chute du jour et prévint Suliman qu'il allait exécuter en son honneur la danse des adieux.

Kaléro aligne sur le terrain deux ou trois cents hommes, tenant à la main leurs lances et leurs boucliers. Lui, surpassant les autres de toute la tête, a sur le front un cercle de cuivre d'où s'échappent en montant de magnifiques plumes de coq blanc. Une dizaine de tambours se mettent à rouler. Il faut dire que les noirs sont très habiles à jouer de ces

broyants instruments. Avertissez-vous de leur donner une leçon, tout le monde éclate de rire et s'écrie : « Tu n'y entends rien ! » Eux gardent bien la mesure ; on les entend clairement à plusieurs kilomètres de distance.

Et puis, à la clarté des étoiles, au tonnerre des tambours, viennent se mêler des chants, de beaux chants en partie, qui ne manquent pas d'harmonie et les assistants battent des mains en cadence.

Les corps des guerriers s'agitent et se balancent lentement d'abord, puis, suivant le mouvement du coryphée qui dit les couplets, l'allure de la danse rapide se précipite de plus en plus. Et comme au *palabre*, les hommes répètent en refrain le dernier mot :

- Oh! oh! oh! l'Arabe s'en va à Nyangoué.
- Oh! oh! oh! à Nyangoué, oh! oh! oh!
- Sur les bords du grand fleuve, du grand fleuve aux eaux vertes.
- Oh! oh! oh! aux eaux vertes.
- Il va revoir le chef Abdallah qui commande à dix contrées.
- Oh! oh! oh! à dix contrées.

- Et nous sommes les amis d'Abdallah!
- Oh! oh! oh! les amis d'Abdallah!
- Les Arabes reviendront avec des perles et des *hanngas*.
- Oh! oh! oh! des *hanngas*.
- Et les guerriers de Karoungou leur donneront beaucoup de dents d'éléphants.
- Oh! oh! oh! des dents d'éléphants.
- A Karoungou, on combat vaillamment les hommes et les bêtes.
- Oh! oh! oh! les hommes et les bêtes.
- Oh! oh! oh!

Le chant sauvage du coryphée s'élevait graduellement vers les notes les plus aiguës. Les pieds frappaient le sol d'un même coup, la hampe des lances tournait entre les mains, les hommes s'avançaient, reculaient en bon ordre et symétrie. Tantôt, ils levaient la tête vers le ciel, tantôt ils l'abaissaient. Le rythme était parfait; bientôt il s'accélère et cela devient un galop infernal, jusqu'à ce que tous, à bout de forces, roulent à terre, pour se relever et s'enfuir dans leurs cases, où ils vont goûter le repos de la nuit.

Kaléro, en revenant vers la sienne, se jeta épuisé sur sa couche sans plus songer à sa fille. Celle-ci, du reste, n'était pas là. Quelle journée pour elle ! Et ce n'était pas fini ! Après son entrevue avec Batara, après sa visite à l'Arabe, elle en avait une autre à faire. Opoudo était partie pour la forêt voisine. C'est là que nous allons la retrouver...

Toutes les pentes de ces montagnes du Manyéma sont boisées. Grands et beaux arbres se profilant en colonnades interminables, s'arrondissant en coupoles épaisses, arbustes de tout bois et de tout feuillage, lianes s'élançant de la base des arbres au sommet et reliant les branches par mille croisements, mille entrelacements ; terre qui ploie sous une végétation luxuriante, folle, incessante ; vieux troncs affaissés sous le poids des ans ou déracinés par l'ouragan, d'où sortent des pousses vigoureuses, de l'humus qui s'accumule, des herbes qui s'amoncellent, affreux repaires d'énormes reptiles et de bêtes féroces. En haut, des singes qui gambadent, des perroquets qui jaccassent, des ibis immobiles sur le fond noir

des brousses, des aigles qui inspectent l'horizon.

Ce soir, aucun bruit, aucun écho. Seulement, si on prête l'oreille, il y a là, au fond des choses sombres, comme une palpitation étouffée. Une feuille qui tombe peut-être, ou un oiseau qui secoue ses ailes ou un fauve qui marche à pas assourdis. C'est la forêt qui respire...

Au milieu d'une clairière, il y a trois créatures étranges, vêtues de jupons d'herbes, avec, au cou, d'énormes colliers composés de petites calabasses, de crânes d'oiseaux, de petites idoles à forme humaine, de dents d'hommes et d'animaux. Sur la tête, une calotte d'écorce surmontée d'un plumet très haut; sur les reins, un trousseau de clochettes de fer; la figure, les bras, les jambes, sont teints en rouge.

Devant eux, des débris de poterie, des cornes, des herbes magiques, des chiffons rouges et blancs étendus sur des branches d'arbustes. Nous avons devant nous les trois hommes qui ont quitté la place du marché à

la fin du sermon du P. Charles. Ce sont les *mgangus* ou sorciers de Karoungou, et Opoudo est près d'eux ; elle vient les consulter pour connaître l'issue de la terrible aventure dans laquelle elle s'est engagée.

Les trois sorciers sont assis sur leurs talons ; Opoudo s'approche de l'un d'eux, le grand *mganga*, et bat des mains en s'inclinant, puis elle offre un panier rempli de volailles avec quelques perles et morceaux de cuivre.

L'incantation commence. Les magiciens jettent à terre quelques grains de riz, puis ils tirent une poule du panier et lui coupent le cou ; ils placent le cadavre du côté du nord, se lavent la figure avec le sang de la victime mêlé d'eau et de poudre prise dans une des cornes placées là, puis ils jettent un peu de ce sang sur Opoudo et enterrent la poule avec des herbes dans la fosse.

Ce n'est pas fini ; le grand sorcier dit à la jeune fille :

— Il y a ici quatre cornes remplies de poudre blanche, quatre de poudre jaune, une

de poudre noire. Je les mêle ; prends une corne, femme ; si c'est la noire que tu retires, tes vœux seront accomplis.

Et, en effet, la négresse amène la corne indiquée.

Le grand *mganga* bat des mains et manifeste une grande agitation.

— Écoute bien, Opoudo, dit-il encore, j'ai, la nuit dernière, consulté *les pepos*, et j'ai vu que tout arriverait comme tu le désires. Ces blancs sont odieux ; ils jettent leur mépris sur nos personnes et notre ministère ; ils nous insultent ; ils veulent tout détruire. Nous sommes les mattres chez nous et nous n'avons pas besoin d'eux. Avec l'aide des Arabes, nous nous en débarrasserons, et quand les chrétiens maudits de Kissimbika seront mis à la fourche et emmenés au loin, les blancs seront bien forcés de partir. Femme, tu es du Manyéma, toi ! tu as du sang pur dans tes veines, du sang de guerrier. Ce que tu as fait est bien ; tu seras grande et honorée un jour, et tous nos gens t'acclameront !

La fille du chef l'écoutait à peine ; elle branlait la tête d'un air de doute ; ses yeux erraient çà et là, cherchant quelque chose sans savoir quoi..... ; des larmes y montaient sans pouvoir couler ; des soupirs fréquents s'échappaient de sa poitrine. Ah ! malheureuse, malheureuse Opoudo !.....

...Et, maintenant, là-bas, plus loin, au centre du village, vers la case de Kaléro, dans la nuit profonde, une voix brisée s'élève et elle chante :

— Dors, dors, si tu peux, pauvre Opoudo, dors, jusqu'au matin.....

— Tu l'as donc vu le jeune chef à la tête si belle, aux yeux si doux, aux mains puissantes ; tu l'as vu et il a pris ton cœur !.....

— Dors, dors, si tu peux, Opoudo, jusqu'au matin !.....

— Et tu lui as dit : « Je t'aime ! » Lui a refusé ton amour pour une autre, une autre à qui il est engagé pour la vie !

— Dors, dors, si tu peux, Opoudo, jusqu'au matin !.....

— Et je ne verrai pas chaque soir, pendant

dix jours, la danse organisée pour la nuit, ni le *pombé* préparé par grandes cuves, ni la marche triomphale du long cortège qui accompagne partout la jeune fiancée, et je n'entendrai pas le héraut qui invite à se réjouir parce qu'une femme de plus est donnée à Kissimbika !

— Dors, dors, si tu peux, Opoudo, jusqu'au matin !.....

— Et jamais Opoudo, parée de ses plus beaux atours, n'arrivera portée sur les épaules des guerriers, au milieu du peuple qui danse en battant du tambour. Et jamais, jamais, elle ne jettera, sans compter, les perles à la foule en signe de joie !

— Dors, dors, si tu peux, Opoudo, jusqu'au matin !.....

— O mon Père, adieu ! Un jour on viendra te dire : La nouvelle, c'est qu'Opoudo est morte, morte de chagrin et d'amour !.....

— Dors, dors, si tu peux, jusqu'au matin !.....

— Elle est morte, elle s'est tuée pour aller chez les *Mzimou* voir le jeune chef que les

Arabes ont voulu prendre et qui est mort, lui,  
en défendant sa liberté!.....

— Dors, dors, si tu peux!.....

— C'est fini, fini, fini!!!

— Dors, dors, jusqu'au matin!.....

---



## CHAPITRE IV

### L'attaque.

---

Défrichements et plantations. — La flore africaine. — Scénérie  
La procession des Rogations. — L'incendie. — Massacre. —  
L'absolution aux mourants. — Le chef venge l'honneur de  
Kissimbika. — Les esclaves à la fourche. — Coup de théâtre  
inattendu, — Où Taka réapparaît.

Bien au loin, dans tout le pays, on citait les magnifiques plantations de Kissimbika. Ici, c'était Abel et le village des pasteurs et des agriculteurs ; à côté, à Karoungou, c'était Caïn, ou le village des chasseurs. Le Père Charles n'était pas seulement un vieux soldat, c'était aussi un agronome distingué. Il s'était rappelé qu'autrefois à Erlange, il avait manié la charrue et l'aiguillon ; il avait transformé ce

coin d'Afrique à l'instar des plaines de la Lorraine, son pays aimé.

Il avait suffi d'exprimer un désir, et le chef Liohoua lui avait cédé un terrain qui, s'il eût été complètement cultivé, pouvait nourrir dix fois les habitants de Kissimbika, une grande plaine d'une contenance de dix hectares qui s'étendait le long de la rivière et qui renfermait de nombreuses sources et de nombreux ruisseaux.

Le nègre est indolent ; il se contente d'une maigre pitance, et, pour cela, il cultivera bien vingt mètres carrés de terre ; mais là se borne son ambition, et après il ira volontiers jouer, fumer, se livrer à d'interminables causeries, ou, plus simplement, bailler au soleil dans un doux *far niente*.

Mais l'énergie du missionnaire avait stimulé nos gens ; le chef avait commandé, et on avait d'abord mis le feu aux grandes herbes. Elles ne demandent qu'à flamber... Une étincelle suffit à la saison sèche. La flamme, activée par le vent, file, roule, embrasse des surfaces immenses, pénètre dans la forêt, s'enlace

aux arbres; les branches craquent, se tordent comme les bras d'un géant; parfois, un colosse de quaranté mètres de haut brule pendant des journées entières comme une cheminée d'usine, puis s'écroute avec fracas.

Tout est noir, calciné, affreux à voir; mais la pluie tombe; tout est lavé, approprié. Le noir verdit; les pousses, les tiges apparaissent, grandissent, s'étalent sous le plus beau ciel et font la joie du laboureur.

Il n'y a qu'un coup de pioche à donner dans la friche, dans la brousse noircie, et des champs apparaissent à perte de vue, couverts de riz, de manioc, de maïs, de sorgho, de patates et d'arachides.

Le *sorgho* est une graminée dont les tiges, hautes de deux à trois mètres, portent des panicules chargées de grains semblables au gros millet; on le pile dans un mortier de bois, pour en faire une farine qui, réduite en bouillie, forme la nourriture habituelle de l'indigène. Elle sert aussi à la confection du *pombé*.

Le *manioc* est un arbrisseau dont la racine

tuberculeuse fournit aussi une très bonne farine qu'on mange en bouillie. C'est surtout la nourriture des peuplades de l'Afrique occidentale, tandis que dans l'Est on mange le *sorgho*.

L'*arachide* est une légumineuse traînante, dont la fleur ressemble à celle des petits pois. Son fruit est connu en Europe sous le nom de pistache; on la mange crue ou cuite.

Il était nécessaire de donner une idée de ces plantes, sans prétention scientifique aucune, car leur nom revient continuellement dans le récit des choses africaines.

De plus, les missionnaires ont fait planter d'immenses vergers, et les larges allées qui les découpent sont ornées d'arbres fruitiers et d'arbustes fleuris.

Voici l'*élaïs*, ou palmier à huile, la grande culture de l'avenir, le *borassus*, le cocotier. Leurs superbes touffes de verdure, qui dominent orgueilleusement les productions d'alentour, étalent au plein soleil du jour leurs grandes feuilles d'un vert sombre que le vent

du soir agite languissamment comme des éventails.

Voici l'arbre à pain, l'arbre à beurre. Voici le géant des végétaux, le baobab, le plus ancien et le plus colossal des monuments organiques de notre planète. Il tient parmi les arbres, la place de l'éléphant parmi les animaux ; il a été le témoin antique des déluges et des révolutions du globe ; il atteint quelquefois un développement circulaire d'une vingtaine de mètres.

Voici le bananier surtout ! le bananier avec ses grandes feuilles ployées en forme de voiles de navire, souvent déchiquetées et pendant en lambeaux gracieux ; l'arbre de la science du bien et du mal, a-t-on dit, la providence nourricière des tribus équatoriales.

Au-dessous de ces feuilles magnifiques pend le régime, ou grappe chargée de fruits : les bananes.

Il y a là plusieurs espèces de bananes. Les unes se mangent vertes ; d'autres, plus longues, ayant la forme d'un croissant, sont conservées pendant quelques jours en attendant

qu'elles jaunissent; grillées sous la cendre, elles ont un goût exquis; d'autres, enfin, servent à fabriquer le vin de bananes qui ressemble à de l'eau sucrée, aromatisée, ou, s'il est fermenté, à une sorte de cidre.

Le régime de fruits étant cueilli, la tige est inutile, et il faut la couper; mais, de la souche, des drageons sortent déjà; ils grandissent et produisent à leur tour des fruits.

C'est une merveille que cet arbre! Et l'indigène n'en tire pas seulement sa nourriture et sa boisson, mais il lui fournit ses feuilles qui lui servent d'assiette et de coupe; son écorce, pour envelopper les provisions de café, de tabac, de beurre et de légumes, et en en fait aussi des liens; enfin, les racines sont une dernière ressource en cas de disette.

Voici encore l'arbre acajou, le *kola* à la noix précieuse, le papayer qui est comme un énorme cierge, l'arbre copal qui donne la gomme, le cotonnier, la canne à sucre, le manguier au port majestueux, à la tête puissante, aux fruits si beaux et si frais; le caféier, la plante à tabac, le muscadier *sebifera*.

Celui-ci est un arbre de quinze mètres de haut, vulgairement appelé porte-suif ou arbre à chandelles. Ses fruits, gros comme une prune, contiennent une huile grasse et abondante que l'on extrait par l'eau bouillante, après avoir pilé les graines, et qui brule avec une jolie flamme.

Tout cela s'agite silencieusement, vit, croît, monte avec une fécondité prodigieuse. Le riz rapporte cent pour un; le maïs de cent cinquante à deux cents et dans la même terre, il donne jusqu'à trois récoltes en huit mois, avec le même rendement.

La saison des travaux dure d'octobre à mai; on commence à semer en novembre.

Et quel décor pour encadrer ces plaines grasses et fertiles! Au nord, le monticule de Kitomba et une chaîne de côtes s'étageant sur la rive gauche de la rivière jusqu'aux lointains sommets de Koïhivi. Aux pieds du village, comme un gigantesque serpent, la Louama se déroulant entre les replis du sol, fuyant sous une forêt de roseaux et de papyrus, miroitant au soleil. A l'ouest et au sud,

un pays mamelonné, de fraîches et gracieuses collines aux sommets (tantôt arrondis, tantôt s'effilant en cônes ou en aiguilles. Et, dans cette oasis, une végétation sans pareille, de gras pâturages, des arbres à haute futaie au travers desquels on voit bondir des troupes de zèbres et d'antilopes.

Des fleurs et des fleurs dans les bouquets de bois surtout, des soucis, des jonquilles, des orchidées en masse, des asclépias, des clématites, des glaïeuls, une herbe à capsules étoilées et à barbes rougeâtres, des plantes bulbeuses à corolles bleues, des balsamines, des ombellifères jaunes et rouges, des aloès, des papilionacées. Malheureusement elles n'ont pas de parfum. Le parfum est une qualité réservée à nos terres d'Europe; les terres africaines n'ont ni leur délicatesse, ni leur culture, ni les caresses d'un soleil tempéré; le sol enfante brusquement et tout d'un coup sous le choc des ardents rayons. Les produits sont magnifiques; mais il y manque je ne sais quelle grâce.....

C'est comme pour la population ailée qui

remplit la campagne. Ici les oiseaux sont dépourvus de chant, et pourtant quelle variété infinie ! La nature les a vêtus de robes éclatantes ; le hengali de bleu, le touracco de pourpre, le perroquet de gris et de rouge, le martin-pêcheur de blanc et de rose. Et il y a encore la tourterelle, la veuve, l'oiseau-mouche, l'amarante, le foliotocole, le colibri, l'oiseau-cardinal, avec leurs plumages prismatiques et chatoyants... Une incroyable quantité de papillons anime aussi et embellit le paysage. C'est le pays de la vie. Oiseaux et papillons sont des fleurs qui volent....

Par delà ces ondes verdoyantes se perdant au loin comme les flots mouvants de la mer, se déroule le rideau des montagnes du Manyéma vers Kabambarré ; leurs sommets sont couronnés de nuages flottants ; leurs flancs ont des tons bleuâtres qui accusent la riche végétation. Et çà et là on aperçoit des rubans argentés qui descendent entre les rochers gris pour disparaître dans des fouillis de verdure : ce sont les torrents qui bondissent pour courir vers le Congo ou le Tanganika.

En voyant ces merveilles jaillir sous la baguette du Créateur, les Européens vraiment chrétiens et vraiment croyants — comment ne pas l'être ici? — se sentent émus jusqu'au fond des entrailles et ils s'écrient : « Que cela est beau ! Que cela est beau, ô Dieu ! quelle terre ! quelle richesse ! quel avenir ! » Ainsi ont parlé les explorateurs qui sont passés dans ces contrées : les missionnaires eux ont dit de même, et de plus, ils ont ajouté : « Nous prendrons nos chrétiens et nous les conduirons à travers ces champs et ces plantations, et nous rendrons grâce au Seigneur, en lui demandant de nous continuer ses bontés. »

Donc, la procession des Rogations se déroulait par les vertes campagnes, un matin du mois d'avril. Depuis quelque temps c'était l'idée du P. Charles, cette procession, et il y préparait ses fidèles paroissiens. Ceux-ci avaient été ravis à l'annonce de cette manifestation nouvelle. Ils accueillent avec enthousiasme tout ce qui ressemble de près ou de loin à une démonstration, ces enfants ! Mais le Père avait dû leur expliquer que le mot

« procession » signifie non pas seulement une marche ordinaire, mais une marche grave et solennelle. Ici pas de bruit, ni de cris ni de danses d'aucune sorte. On devait laisser les armes au râtelier ; on viendrait les mains jointes et la prière sur les lèvres : c'était tout.

Les gens de Kissimbika s'étaient inclinés devant l'ordre transmis par Liohoua : ils étaient trop heureux de pouvoir assister à une nouvelle fête, et à cinq heures du matin, un peu avant le lever du jour, tout le village était réuni dans la grande rue centrale, devant l'église.

L'évêque n'était pas là ; accompagné d'une cinquantaine de guerriers, il était parti l'avant-veille pour Nyangoué. On sait pourquoi.

Un noir, attaché au service de l'église, s'avancait d'abord, le premier en tête, portant une croix de bois, puis venaient les enfants de l'orphelinat, puis un groupe chantant les litanies en *kissahouhili*. Le Père, en surplis et en étole, suivait ; Liohoua et Alcalá se tenaient immédiatement derrière lui ; enfin venaient tous les hommes du village, deux à deux, bien en rang ; les femmes fermaient la marche.

- Saint Michel.....
- Saint Pierre.....
- Saint Étienne..... prie pour nous, prie pour nous !.....
- De tout mal, délivre-nous Seigneur !.....
- De la colère et de la haine, délivre-nous Seigneur !.....
- Daigne Seigneur, donner la paix à tout le peuple chrétien ; nous t'en prions, écoute-nous !.....
- Daigne nous donner et nous conserver les fruits de la terre ; nous t'en prions, écoute nous !.....
- Sauve de la damnation éternelle nos âmes et celles de nos frères ; nous t'en prions, écoute-nous !

. . . . .

Pauvres, pauvres noirs ! Dieu vous écoute, sans doute ; mais pas toujours de la manière que vous croyez. Là est l'éternel secret de sa volonté et de sa Providence. Et puis si votre terre a besoin de soleil et de pluie pour faire germer les plantes et remplir vos greniers, la chrétienté a besoin d'une autre pluie pour

faire germer les chrétiens ! Allons ! Courage ! courage et force ! vous accomplissez la volonté de celui qui dirige tout, qui dispose de tout ; vous êtes dans le plan providentiel ; courage ! pauvres noirs ! vous êtes toujours sûrs de la récompense, et vous aurez la paix et le repos un jour qui viendra sûrement.....

. . . . .  
— Daigne Seigneur accorder le repos éternel aux fidèles défunts ; nous t'en supplions, écoute nous !.....

Tout à coup, un bruit effroyable retentit, le bruit de la fusillade qui hache les feuilles des arbres, casse les branches et vient aussi trouer les poitrines les hommes. La procession se débande, et fuit à travers les hautes herbes ; on n'entend qu'un cri : « Les Arabes ! les *Rougarouga* ! » Eux ! en effet, ce sont eux ! ils se sont avancés en rampant à travers les plantations de sorgho, où ils s'étaient cachés pendant la nuit, d'après les renseignements donnés par la fille du chef de Karoungou. Suliman les commande et les dirige dans l'œuvre néfaste ; on l'aperçoit au loin, et on

reconnait son turban et son blanc vêtement.

Mais Liohoua et Alcalá se sont jetés devant le Père Charles et lui font un rempart de leur corps.

— Mes amis, crie, celui-ci, laissez-moi! courez au village, ralliez vos hommes, allez chercher vos armes; les fusils! les fusils! Ah! si nous avions des fusils! miséricorde!

— J'y cours, Père, répond Liohoua; mais mon frère va rester près de toi, pour te protéger, il le faut absolument.

— Rien! pas d'armes! rugit Alcalá, oh! mon Dieu! c'est trop de malheur! hommes! courez avec le chef, faites la trouée. Quelques-uns arriveront sans doute. Allez! allez! mais allez donc! Pauvres femmes! vite à terre! dans les herbes!.....

— Alcalá, regarde! s'écrie le Père Charles, le chef et les hommes sont arrêtés par les brigands, et le feu est aux cases, c'est fini! Que Dieu aie pitié de nous!

Mais la fusillade continuait soutenue, régulière, meurtrière, arrêtant les pauvres gens

dans leur fuite, fouillant les herbes et les massifs. Les blessés et les mourants faisaient entendre des cris déchirants. Seul le groupe formé, par le Père blanc, Alcalá et quelques autres semblait épargné.

A la première alerte, Batara, qui marchait derrière son père, avait jeté un regard en arrière ; il avait aperçu Capéo qui se trouvait au milieu des orphelines et il avait voulu courir à elle ; mais l'ordre du Père Charles l'avait retenu, et il s'était élancé sur les traces de Liohoua, vers le village. On avait du reste crié aux femmes de se coucher à terre.

Le spectacle était navrant et Alcalá se tortait les bras d'impuissance et de désespoir. Maintenant l'incendie éclatait partout, en vingt endroits différents. Ils étaient bien deux cents noirs, des hommes de la côte dits *Vouangouanas* ou *Rouga-rouga* (brigands), au service des traitants Arabes. Depuis longtemps ils savaient Kissimbika parfaitement organisé pour la défense par les soins des missionnaires et des chefs du village ; on ne pouvait donc opérer là que par surprise. Le départ de

l'évêque, la procession et la trahison d'Opounda étaient venus à point. Heureux concours de circonstances pour les misérables !

Et maintenant, ils travaillaient à l'œuvre de mort. Il fallait à tout prix empêcher les guerriers de retrouver leurs armes et surtout leurs fusils : on avait incendié le village ; il fallait *rabattre* le gibier : on avait incendié les grandes herbes autour des plantations...

L'incendie est vite allumé dans les pays du soleil. On entend bientôt de tous côtés des cris de terreur ; les malheureux, pour fuir la flamme et n'être pas étouffés par la fumée, sortent du foyer ardent et tombent entre les mains des bourreaux.

Le cercle des bourreaux se resserre. Suliman marche à leur tête, le fusil à la main ; il est noir de poudre.

— Rendez-vous ! crie-t-il, — et s'adressant au Père Charles : — Toi *Moussongou* (blanc), tu n'as rien à craindre ; mais sépare toi des autres. N'aie pas peur, il ne te sera fait aucun mal ; tu es sous la protection du sultan et des blancs ; on ne te touchera pas.

— Suliman ! tu es un misérable, tu paieras cher la journée d'aujourd'hui. Je te le prédis, et si j'avais eu un fusil.....

— *Inchallah* (c'est bien), dit l'Arabe ; mais sépare toi des noirs, vite, *Moussongou*, tu entends ?

— Non, non ! je reste avec eux ; ce sont mes enfants ; je ne les quitterai pas.

— C'est bon, mattre, tu ne veux pas céder à la douceur ! allons, vous autres, marchez !

Quelques *Rouga-rouga* se jetèrent sur le Père ; l'un d'eux se trouvait près d'Alcala qui lui saisit les poignets et les tordit. Son arme tomba à terre ; Alcala se précipita pour la ramasser et la tourner contre les bourreaux ; mais au même instant ses mouvements furent paralysés par d'autres brigands qui lui arrachaient le fusil et lui liaient les bras avec une forte corde.

— Esclave ! tiens toi en repos ! dit Suliman.

Pendant ce temps-là, on attachait solidement le missionnaire à un arbre voisin, sur une petite éminence, d'où l'on pouvait découvrir presque tout le champ du carnage.

Le Père alors en voyant tous ces blessés se tordant dans les affres de la mort, et levant les yeux et les bras vers lui, cria :

— Enfants, mes enfants ! je ne puis dégager mes mains ; mais au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je vous absous !

Puis il baissa la tête sur la poitrine et cet ancien soldat, ce héros pleura.....

Cependant le massacre continue du côté de la rivière où une partie de la foule a couru aux pirogues amarrées là, pressées les unes contre les autres. Les malheureux n'ont pas même de pagaies pour gagner le large ; et puis, hélas ! les canots se gênent mutuellement, ils ne peuvent sortir de la crique où on les a mis à l'abri. Les hommes, les femmes, les enfants affolés, s'entassent dans les embarcations sous la pluie des balles....., ils n'y peuvent tenir ; beaucoup sautent à l'eau..... Horreur ! les crocodiles se mettent de la partie : les monstres, réfugiés dans les profondeurs de leur humide royaume, en proie à la terreur, eux aussi, au milieu de tout ce vacarme, croient qu'on les poursuit sous l'eau. Ils se

vengent en donnant d'effroyables coups de queue aux noirs inoffensifs ; d'autres, comme excités par le démon qui a suscité les bourreaux, sentent venir l'heure du grand festin ; de ci, de là, ils happent un membre au passage, et au milieu de larges traînées de sang entraînent les corps au fond du gouffre ; des femmes se noient.....

Il y a là une petite île au milieu de la rivière. Des files de nageurs se dirigent de ce côté ; mais elle est gardée par les brigands. Un feu roulant accueille les fugitifs ; les têtes qui émergent au-dessus de l'eau disparaissent une à une ; des bras se tendent vers le ciel et disparaissent encore. Une autre barque presque aussi chargée, court prêter assistance à la première ; mais un choc a lieu et les deux canots sombrent en même temps.....

Les Arabes comprennent que le carnage est inutile et ne sert pas leurs desseins ; ils envoient une grande pirogue au secours des malheureux. Beaucoup de ceux-ci refusent d'y monter ; ils préfèrent une chance presque impossible de salut, à la perspective d'être esclaves.

Du côté du village, l'incendie fait rage. Heureusement que le tabernacle de l'église est vide ; mais les coffres contenant les vases sacrés et les ornements sont là : il y a aussi les croix, les chandeliers, les livres, tout le mobilier religieux et les effets des missionnaires. Tout cela va devenir la proie des flammes. Il y a le magasin qui contient quelques barils de poudre... Les *Vouangouanas* ont reçu des instructions précises, ils savaient où trouver cette poudre, plus précieuse pour eux que tout le reste, et ils se sont précipités vers le magasin avant d'allumer le feu. Mais, les malades, les enfants en bas âges, les vieillards, les blessés, incapables de fuir ? Eh ! qu'importe ! ils trouveront dans leurs propres maisons une mort horrible. C'est un détail insignifiant.

Kissimbika est un immense brasier ; les flammes bondissantes sont attisées par une brise venant de l'ouest ; la rue centrale est tout en feu et complètement impraticable. Néanmoins, on voit un homme de haute taille s'élançer à travers les tourbillons de fumée

rougeâtre. Il lui semble parfois à cet homme que l'intérieur de son corps s'enbrase ; mais, tête baissée, il se rue vers les palissades où les brigands sont postés, le dos tourné, tirant sans cesse, tirant toujours, du côté de la campagne.

L'homme tient à la main une longue lance, la lance du Manyéma, son arme chérie. Quand il arrive près de l'ennemi, tous l'ont reconnu, c'est Liououa, le chef !

Et lui aussi a reconnu Hamis, l'Arabe Hamis, le frère de Suliman, et terrible, il crie :

— Monstre, tu vas mourir et expier ton forfait !

— A moi ! crie Hamis, à moi !

Une dizaine de *Rouga-rouga*, couchent le chef en joue ; mais celui-ci fait tournoyer l'énorme lance comme une massue et, décrivant un gigantesque moulinet, il fauche ces hommes, comme le moissonneur fauche l'herbe des champs.

Suliman, de l'endroit élevé où il est, a tout vu, il accourt avec une nombreuse escorte et dit :

Ne le tuez pas, oh! ne le tuez pas; il me le faut vivant!

Il épaula son fusil et vise : la balle frappe Liohoua à l'épaule et le force à lâcher sa lance. On se précipite sur lui pour le garrotter et on veut relever Hamis. Peine inutile! une profonde entaille part de l'œil gauche pour se rendre à l'oreille droite; la figure est littéralement fendue. L'Arabe Hamis est mort.

— Ah! chien! hurle Suliman, tu m'as tué mon frère; mais, dent pour dent, œil pour œil; je te réserve quelque chose!

Et il vient au chef, couché à terre, lui meurtrit le visage de sa botte et commande :

— Emportez cet esclave, gardez-le bien! oh! gardez-le bien, guérissez-le même... qu'il soit fort, très fort... pour le supplice! vous m'en répondez sur votre tête!...

Liohoua... esclave! Alcalá esclave! et Batará... aussi l'est; des ordres précis avaient été donnés pour le prendre vivant, toutefois sans le blesser. C'était un magnifique jeune homme; il devait rapporter un bon prix; aussi comme il n'avait pu suivre son père emporté par son

élan impétueux, lorsque celui-ci avait forcé les lignes des assaillants pour pénétrer dans le village à la recherche d'une arme, il avait été vite entouré et forcé de se rendre.

Et on avait aussi pris sans coup férir Halimah et sa fille; celle-ci surtout désignée à la convoitise des assassins... Halimah esclave!... Capéo esclave!...

« J'ai vu toutes les oppressions qui se font sous le soleil! J'ai vu les larmes des innocents qui n'ont personne pour les consoler. Du côté de leurs oppresseurs est la puissance; mais, eux, personne ne vient à leur secours (1) »

Allons! c'est fini! comme disait le P. Charles, c'est fini! Les *Vouanyouanas* ont déposé leur drapeau rouge, essuyé le canon de leurs fusils, entassé les objets et les animaux volés à la hâte dans leurs cases : poules, chèvres, paquets de poisson séché, provisions de bouche, ballots d'étoffes et *hanngas*.

Ils campent près des ruines fumantes de ce qui fut Kissimbika. Sous le soleil ardent, les

(1) *Eccles.*, iv, 1.

morts sont déjà couverts de mouches et de fourmis qui commencent leur œuvre de destruction; les blessés ralent; quelques-uns se traînent vers la rivière pour boire une gorgée d'eau si possible. Les valides, mornes, hébétés, sont assis dans les champs, les yeux fixés à terre, la tête entre les mains...

Les brigands parcourent le champ de bataille, dressant le bilan de l'affreuse journée. Sur plus de trois mille nègres qui formaient la population du village, ils n'en auront que deux cents de valides. Cinq cents étaient absents au moment du massacre, ou voyageant aux environs, ou restés dans les cases, mille ont fui dans les bois ou par la rivière, mille ont été tués, trois cents blessés plus ou moins grièvement. La femme et la fille d'Alcala sont parmi les morts. Les bourreaux apportent les chaînes, les manilles et les cangues fabriquées par les charpentiers et les forgerons de Nyangué, à l'usage du bétail humain. On appelle les esclaves, hommes ou femmes, un peu au hasard et on les attache ensemble deux par deux, à l'aide d'une pièce de bois terminée à

chaque extrémité par une fourche qui enserre le cou; pour maintenir celui-ci solidement, les deux extrémités de la fourche sont reliées par une barre de fer.

Ce n'est pas tout; les négriers lient à leurs victimes les mains derrière le dos, entravent leurs pieds au moyen de liens étroits qui les forceront à marcher d'un pas toujours uniforme. Il en est qui sont attachés les uns aux autres par une chaîne pendant au carcan qu'ils portent au cou. Les enfants qui peuvent marcher ont les mouvements libres, sans aucun lien; les plus petits sont portés sur le dos de leur mère au moyen d'un pagne enroulé autour du corps.

Nos amis avaient été séparés dans la mêlée comme aussi pendant cette lugubre cérémonie de la mise aux fers; seules Halimah et Capéo se trouvaient réunies; la jeune fille prodiguait les soins les plus touchants à sa mère et s'efforçait de la consoler.

— Mère, disait-elle, ne perdons pas l'espoir; il est impossible que Dieu n'ait pas pitié de nous! et vois comme il est bon de ne pas nous

avoir séparées ! Et puis nous aurions pu être tuées toutes les deux ou au moins l'une de nous... Remettons-nous-en à la Providence !

— O Capéo ! répondait Halimah, les desseins du Seigneur sont impénétrables ; mais quel malheur et comme il a été soudain ! Je tremble, ma fille, je tremble pour Liouhou le chef, qui a été épargné par Suliman. Je n'ose pas en deviner le motif. Je tremble pour Batara qui, là-bas, s'efforce de nous encourager par les gestes qu'il peut encore faire. Je tremble pour toi, ma pauvre enfant, si jeune, si belle !

— Mère, oublies-tu aussi que Monseigneur ne peut être loin et qu'il sera vite averti de cette abominable agression ? Il ne peut tarder à nous rejoindre avec des renforts...

La jeune fille parlait encore quand le chef arabe arriva près d'elle ; il la considéra longtemps en silence, puis, s'adressant à elle :

— C'est bien toi qui t'appelles Capéo, tu es la fille de Kanndara ?

— Oui, répondit l'enfant.

- Quel âge as-tu ?
- Seize ans.
- Tu me promets de ne pas fuir ?
- Voici ma mère : partout où elle ira, je dois l'accompagner.
- Ah ! ta mère... bien ! Aimes-tu les bracelets et les colliers, Capéo ?
- Les bijoux n'ont pour moi nul attrait, et, je dois le dire, je les considère comme de vains ornements...
- Oh ! oh ! qui t'a appris cela ? Serais-tu chrétienne ?
- Chrétienne de cœur, certes ! oui.
- Allons ! qu'on délie cette esclave... Écoute, femme, je te veux du bien à toi ; si tu es gentille et soumise, tu n'auras pas à te plaindre de Suliman. Tu entends ?.....
- . . . . .
- L'Arabe s'approcha de plus près. Elle baissa les yeux, la pauvre fille ; il la força à relever la tête et il la regarda de nouveau longuement. La jeune négresse frissonnait sous ce regard, et la mère, à deux pas, murmurait à mi-voix :
- Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

Suliman finit par s'éloigner; il appela un noir, un de ses brigands qui avait déjà le fouet à la main et en lui désignant le groupe formé par les deux femmes, il lui parla à l'oreille.....

Il passait devant Alcalá à qui, en ce moment, on rivait la fourche et qui pleurait sa femme et son enfant massacrés par les bandits.

— Nous serons doux comme un mouton, je pense?

Pas de réponse...

— Comment! chien! tu ne daignes pas ouvrir la bouche?...

— Cela ne servirait à rien...

— Tu es esclave, tu dois répondre au maître.

— Je ne suis pas esclave.

— Misérable! et qu'es-tu donc en ce moment?

— Je suis un homme libre!

— Tu n'es ni homme ni libre, je te le dis; un nègre n'est pas un homme. Cela te va bien de raisonner, museau noir! Mais aussi, puisque tu raisonnes, retiens bien ceci, car tes blancs

ne te l'ont pas appris : l'Islam, qui est la véritable religion, enseigne que l'humanité forme deux races distinctes : l'une, celle des croyants, destinée à commander; l'autre, celle des maudits, destinée à servir et dans celle-ci les noirs tiennent le dernier rang, le rang des animaux.

— Suliman, Dieu m'a créé libre; libre je suis et je resterai malgré toi.

— Bétail, destiné au joug, voilà ce que tu es; tu porteras de l'ivoire.

— Je te plains plus que je ne me plains. As-tu donc oublié ta mère? et si ton père était blanc, celle qui t'a porté dans ses flancs et mis au monde n'appartenait-elle pas à notre race? Ta mère était noire, malheureux!

— Tu parles trop, esclave, tu parles trop! J'ai pris la peine de te donner une leçon; tu en recevras d'autres.

— Dieu nous voit et nous jugera. Il te jugera un jour; prends garde!

— Le nom d'Allah est un blasphème dans ta bouche! Pourceau! je sais bien qu'à la première occasion tu tenteras de t'évader et que

tu favoriseras l'évasion des autres... mais, je veille... on t'attachera comme une bête féroce!

A ce moment, on entendit deux ou trois coups de fusil du côté du bois qu'on traversait pour aller de Kissimbika à Karoungou et on vit presque immédiatement déboucher la longue file d'un convoi d'esclaves conduit par d'autres Arabes et d'autres Vouangouanas.

— *Bismillah!* (Gloire à Dieu) s'écrièrent-ils.

Nos chrétiens levèrent la tête et reconnurent avec stupeur dans les nouveaux arrivants les gens de Karoungou.

Voici ce qui s'était passé :

Les bruits alarmants qui circulaient depuis quelque temps au Manyéma avaient leur raison d'être. Les Arabes de Nyangoué et autres lieux, maîtres depuis vingt ans de la moitié des villages de la province, sentaient leur autorité chanceler depuis l'arrivée des missionnaires; en outre, ils ne recrutaient plus d'esclaves; or, plus d'esclaves, plus de commerce possible. Le grand commerce dans le

centre africain, c'est celui de l'ivoire qui, il y a vingt ans, était d'une extrême abondance. Au Manyéma, on en trouvait une quantité si grande qu'on se servait de défenses d'éléphants pour clôturer les jardins et dresser les montants des cases. Le principe de l'esclavagisme est, nous l'avons vu, dans le Coran; la raison de l'esclavage est dans l'ivoire, dans le commerce de l'ivoire. Pour le transporter à la côte, après l'avoir acheté à vil prix, il fallait des hommes, car les sentiers d'Afrique ne sont praticables que pour les hommes et non pour les animaux domestiques qui ne peuvent supporter la terrible morsure de la mouche *tsétsé*. Il fallait des porteurs de bonne volonté. Cela ne se trouve pas facilement en Afrique! Le nègre est en général si indolent! On fit des esclaves, des porteurs esclaves. Et quand l'ivoire fut abondant sur les marchés du centre et de la côte, on laissa les hommes pour rechercher les femmes et les enfants, car on les écoulait facilement à la côte et on pouvait les transporter par les navires ou *daous* arabes à Zanzibar d'abord, puis

en Arabie, en Égypte, en Turquie, en Perse, au Maroc, partout où flotte l'étendard du Prophète.

Les Arabes du Manyéma avaient beau jeu, puisque le noir ne peut résister aux armes à feu dont sont munies les bandes esclavagistes. Seulement, l'Europe veillait. Conformément aux décisions du congrès de Bruxelles, des croisières arrêtaient la traite occulte sur les côtes ; un peu plus tard, les gouvernements agissant chacun dans leur sphère, leur pays d'influence, envoyaient quelques bandes de volontaires dans l'intérieur. Ces volontaires, qui avaient une mission officielle, étaient reliés aux postes de la côte par des postes échelonnés de distance en distance.

A l'époque où nous sommes et dans l'État libre où nous nous trouvons, telle était la situation.

Les Arabes supposaient qu'un petit bataillon de volontaires devait camper entre le Nyanza et le Tanganika ; mais c'était tout ce qui était arrivé à leur connaissance. Dans leur inquié-

tude, poussés du reste par les nécessités commerciales, ils avaient résolu de frapper un grand coup. Depuis longtemps, ils avaient jeté les yeux sur Karoungou, avec lequel ils se trouvaient en constantes relations, achetant des défenses aux chasseurs d'éléphants. Ils feraient là une razzia et en dirigeraient le produit sur le marché d'Oudjidji, où les soldats allemands n'étaient pas encore établis. Si, par impossible, les blancs les attaquaient, on était en nombre, et on avait des fusils ; on se défendrait. Subitement poussée par la jalousie, la fille du chef de Karoungou était venue livrer les chrétiens de Kissimbika et indiquer une nouvelle affaire à Suliman. Celui-ci n'avait eu garde de la laisser échapper. Le lendemain du marché et de la danse des adieux, il avait laissé un de ses lieutenants opérer à Karoungou, et lui s'était chargé de Kissimbika.

Kaléro était mort en combattant pour son indépendance. A côté de lui, mille de ses guerriers étaient tombés ; on en avait pris deux cents, des hommes surtout et quelques

femmes destinées aux harems des maîtres. Opoudo était de celles-là...

Elle arrivait en tête du convoi, le carcan au cou, les mains liées derrière le dos, mais toujours belle, remarquable par ses yeux aux prunelles ardentes par la finesse et la rectitude d'un nez aux narines mobiles, surmontant l'arc fier de deux lèvres de pourpre, faisant mieux ressortir la blancheur nacrée des dents.

Altière, elle passa devant le chef arabe :

— *Sabbalkéri!* (bonjour) dit-elle. Suliman, je suis réconciliée avec toi. Tu as bien travaillé; je te félicite.

L'autre se souvenait de l'insulte, là-bas; il répliqua :

— Oui. Je ne suis pas encore réconcilié avec toi, moi... Cela viendra peut-être, ajouta-t-il d'un air rêveur.

— Oh! dit Opoudo en voyant Liohoua et Alcalá, les chefs à la fourche!... Bien! Votre Dieu ne vous a pas défendus! Qu'il vienne donc maintenant! Qu'il vous délivre.... Batara, *Sabbalkéri*..... Capéo, je suis contente de t'avoir

pour compagne. Nous nous amuserons bien ensemble.....

Et elle éclata d'un rire sauvage. Elle parlait comme une femme de haute condition; ses manières étaient aisées; elle était bien mise et portait au cou un collier de beaux grains de verre, qui n'était pas celui de Suliman, mais le sien.

Il y avait dans son accent une autorité si singulière que tous l'écoutaient involontairement. Voyant cela, elle se campa devant le front des prisonniers chrétiens et elle cria avec force :

— Hommes de Kissimbika, vous voilà esclaves, malgré votre Dieu, malgré les blancs ! Vous étiez forts, vous n'êtes plus rien ; vous étiez heureux, et vous pleurez..... Enfants ! qui vous êtes laissé jouer par une femme. C'est moi, Opoudo, le chef de Karoungou, qui vous ai livrés, et je m'en fais gloire, car je vous hais tous ! Une autre fois, vous garderez mieux vos secrets.....

— Allons ! paix ! dit Suliman. Levez-vous tous, et en marche ! Nous n'avons pas de temps à perdre.

Ils étaient quatre cents prisonniers, valides ou légèrement blessés. Les trois cents brigands qui les avaient pris les poussèrent dans le sentier, et la lugubre odyssée commença.

Pendant tout ce temps, le Père Charles, attaché à son arbre, n'avait rien dit ; à peine avait-il ouvert les yeux quand Opoudo parla. Lorsque ses chrétiens défilèrent devant lui, il les bénit des lèvres seulement..... Une demi-heure se passa ; on n'entendait plus rien..... A ce moment de l'ardente après-midi, c'était un silence morne qui pesait sur cette campagne désolée, silence troublé seulement de temps à autre par le cri d'un malheureux qui achevait de mourir..... Alors, dans le bois, le feuillage s'écarta ; un homme parut, un vieux noir ; il inspecta l'horizon, sonda du regard les champs et la brousse ; puis il accourut près du Père, s'agenouilla, lui baisa les pieds et se mit à détacher ses liens.

— O Taka ! Taka ! disait le Père Charles...

Et il ne put en dire davantage. Les deux hommes s'embrassaient convulsivement. Et

c'était une chose bizarre et saisissante, de voir ce blanc et ce noir pleurer aux bras l'un de l'autre...

Puis ils coururent relever les morts et les mourants.

---



## CHAPITRE V

### Le baptême.

---

A travers le *pori*. — La caravane en marche. — Ce que c'est qu'un *Vouangouana*. — Scènes horribles. — Dépopulation. — Routes et marchés esclavagistes. — Ce qu'on voyait dans la fosse. — Histoires de nègres. — Alcalá et Capéo. — Nouvelle dénonciation d'Opoudo. — Un spectacle digne des anges.

« Les routes du Manyéma, dit le capitaine Trivier, sont de beaucoup les plus mauvaises de toutes celles que j'ai parcourues en Afrique ! Toujours la même herbe épaisse, touffue et coupante, toujours les mêmes roseaux insipides et monotones, du milieu desquels émergent çà et là quelques arbres rabougris au rare feuillage. »

C'est qu'en effet, dans la jungle, où l'herbe

a trois mètres de haut, il est impossible de voir le pays ; toute perspective disparaît. On marche comme dans un couloir de verdure, qui finit par fatiguer le voyageur. Et cela dure quelquefois du matin au soir, sans rencontrer un village, sans rencontrer un bouquet de bois un peu important.

Douze jours déjà s'étaient écoulés depuis l'attaque de Kissimbika. La caravane était arrivée dans l'Ouboudjou, la province voisine du Manyéma. On venait de s'engager dans le *pori* ou désert herbeux ; on voyait qu'on y avait mis le feu, il n'y avait pas encore longtemps. Mettre le feu aux herbes n'est qu'un jeu pour le noir ; tantôt, c'est, nous le savons, pour une plantation, tantôt pour se frayer un chemin, tantôt pour éclaircir les abords de sa case.

La flamme, courant au hasard, a tracé des allées sinueuses, droites, circulaires, suivant le caprice du vent. C'est comme un parc à l'anglaise. Ici, un baobab ou un sycomore a été respecté ; il se dresse dans le désert comme un géant aux cent bras barrant la route. Là,

des constructions stratégiques s'élèvent ; c'est très régulier, bien aligné, avec des angles rentrants, des demi-lunes ; on dirait un fort de six à sept mètres de haut : ce sont des termitières, les fameuses termitières d'Afrique. Plus loin, des massifs d'arbustes et de lianes... Mais pas d'eau, pas de rivière, et c'est par ce côté surtout que le désert d'herbe ressemble au désert de sable.

La caravane d'esclaves marchait dans le *pori*. En tête, d'abord le *kirangozi*, le guide à la chemise de coton blanc, à la tête ornée d'un casque surmonté d'une aigrette. C'est le personnage principal de la caravane ; c'est lui qui porte l'étendard rouge du Prophète et marche le premier ; il connaît la route d'Oudjidji et va droit vers le lac.

A côté de lui, deux ou trois négrillons portent au cou des tambours, sur lesquels ils battent une sorte de marche ; deux autres frappent des cymbales. Ils ont sur le dos des perroquets familiers dont ils n'ont pu se séparer.

Derrière la musique s'avancent cinquante

Vouangouanas, vêtus, eux aussi, de la chemise serrée à la taille ; sur la tête, un large chapeau de paille ; sur l'épaule, un fusil, et à la ceinture, la poire à poudre et le sac à balles.

Deux hommes portent l'Arabe Suliman couché dans un hamac suspendu à une longue perche, et, immédiatement après, vient la troupe d'esclaves, hommes et femmes, encadrés par cent Vouangouanas, s'échelonnant à droite et à gauche. Les esclaves, confondus pêle-mêle, gens de Kissimbika ou de Karoungou, sont presque tous chargés : les uns portent les défenses d'éléphant volées dans le village des chasseurs ; les autres ont sur le dos les provisions dérobées parmi les décombres et les ruines ou apportées par leurs persécuteurs avant l'attaque. Une caravane doit être munie de tout ce qui est nécessaire à la vie. Il y a donc des corbeilles remplies de grains, de légumes, de fruits, des pots pleins d'eau ou de *pombé*, des ballots renfermant la literie, les cotonnades, le fil de cuivre et les perles, destinés à faire les achats ou les cadeaux. Des femmes sont chargées des ustensiles de mé-

nage et de la vaisselle nécessaires ; quelques-unes traitent leurs enfants par la main, si elles ne les portent pas roulés dans leurs pagnes.

Une bande de Vouangouanas ferme la marche.

*Les Vouangouanas !*

Des métis, des esclaves libérés, mais vicieux, corrompus ; on les appelle ainsi « les hommes de la côte » par opposition aux *Vouashenzi*, les nègres sauvages de l'intérieur. Les Arabes en ont fait des monstres qui tournent leurs armes contre leurs propres frères et les livrent sans remords à toutes les horreurs de l'esclavage. Car que sont ceux-ci après tout ? De pauvres diables qui n'ont jamais vu les blancs, la grande mer, les beaux navires à vapeur, la civilisation d'Europe... mais les Vouangouanas ! ah ! les anciens esclaves qui ont senti la lanière de cuir sillonner leur chaire noire ! quels hommes ! quels civilisés ! et quel extérieur !

Un chapeau crasseux, troué, bossué, tombant en loques, bon pour la boîte à ordures, un haillon de cotonnade, une figure malpropre,

des yeux éraillés qui racontent l'ivresse et la débauche. Mais ils ont le fusil! Ah! le fusil!... et ils sont mattres! ils sont chefs! ils sont rois!

On demandait un jour à un esclavagiste comment il pouvait se lancer ainsi dans le cœur du pays et s'il ne redoutait pas les représailles des chefs, dont on le priaît de dire les noms.

— Le souverain de l'Afrique intérieure, répondit-il en montrant un fusil, c'est la poudre.

Et autour de ces Vouangouanas, on voit un ramassis de sauvages qui ont commis tous les crimes et sont venus demander aide et protection aux premiers : à leur tour, ils ont pris le nom de Vouangouanas quand ils ont eu en leur possession le bienheureux fusil et la chemise arabe. Ces gens-là ne travaillent jamais; les *Vouashenzi*, les sauvages travaillent pour eux. Les bandits pillent les villages, les champs et les plantations; ils attaquent les petites bandes d'indigènes qu'ils rencontrent et les dépouillent de leurs charges de grains ou de poissons secs. Ce n'est pas tout : pour

s'amuser, tout simplement pour s'amuser, ils arrachent les patates, déracinent les arachides, dévastent les moissons dont les épis ne sont pas mûrs, coupent les bananiers et effeuillent les élaïs..... Qu'est-ce qui raconte ces faits ? Le commandant Cœmeron de la marine britannique qui a traversé l'Afrique et a été témoin de ces devastations sans nom.

Parmi les hommes de la côte, il en est un que l'on voit partout à la fois, à l'avant, à l'arrière, harcelant sans cesse les malheureux enchaînés ; il tient un fouet à la main et souvent le lève en le faisant siffler. Celui-là est un Arabe, il se nomme Mousa, et sa fonction est de surveiller le troupeau humain : c'est le garde-chiourme négrier... Malheur à qui lui déplaît ! Malheur à celui à qui il a voué sa haine ! Celui-là est au pouvoir de l'enfer, car le proverbe africain le dit : « C'est Dieu qui a fait les blancs ; c'est Dieu qui a fait les noirs ; mais c'est le démon qui a créé les métis ! » Or Mousa était un métis et un des pires !

Il était onze heures du matin ; il faisait une chaleur de 35 degrés à l'ombre ; les nègres

s'avançaient péniblement, et, eux si loquaces d'ordinaire, parlaient à peine.

— Oguno ! gémit une pauvre femme, qui pliait sous le double fardeau d'un ballot d'étoffes et de son nourrisson. Je n'en puis plus ; la tête me tourne ; je sens que je vais tomber là... Oguno !

Elle était de Karoungou et païenne ; la veille, on l'avait attachée par hasard à un chrétien de Kissimbika. Celui-ci, ému de pitié, s'arrêta un instant. C'était un fort gaillard, qui pouvait avoir trente ans ; il possédait des bras solides, de larges épaules ; ses jambes étaient nerveuses, sa poitrine puissante.

— Donne ton ballot, dit-il, donne vite.

— Hé ! marchez, vous autres, crièrent les suivants, des païens qui arrivaient sur leurs talons ; marchez donc !

Toute la bande avait été forcée de s'arrêter, et les soldats les poussaient derrière.

Suéma, — c'était le nom de la femme —, avait laissé prendre sa charge à son compagnon ; elle respira un peu, serra son enfant entre ses bras, et recommença à marcher.

— Tu es bon, dit-elle, merci!

Puis, après une pause :

— Oguno, as-tu ta femme ici ?

— Non, Suéma, je ne l'ai pas vue ; elle a dû s'enfuir là-bas, sans doute, et peut-être, peut-être a-t-elle été tuée. J'ai aussi trois enfants, trois fils ; je ne les ai pas rencontrés dans la foule... Pourtant, j'ai bien regardé!...

Et le jeune homme soupira profondément.

— Et toi, dit-il, où est ton mari ?

— Il est mort, répondit à voix basse Suéma.

— Mort, pendant l'attaque ?

— Oui.

. . . . .  
— Oguno, es-tu de la nouvelle religion ? Je te vois prier et faire le signe des chrétiens.

— Je suis chrétien, Suéma, j'ai ce bonheur..... Dis-moi, ne veux-tu pas l'être ?

— Ah ! frère ! les chrétiens sont bons ; ils ne boivent pas de *pombé* ; ils ne se querellent pas... On me l'avait dit ; je ne le croyais pas. Je le crois maintenant que je te connais..... Mais, comment pourrais-je être chrétienne, moi ?

— Je te le dirai quand tu seras mieux. Pour le moment, tais-toi..... Mais veux-tu me faire plaisir? Porte ta main au front, à la poitrine et sur les épaules, comme je fais. Regarde!...

Suéma docile, traça sur elle le signe sacré et ils se turent tous deux. On arrivait au lieu de la halte pour le premier repas : celui de midi.

Cela ne dura pas longtemps ; un homme passa devant les esclaves en leur distribuant quelques poignées de sorgho cru qu'ils mangèrent péniblement, puis on leur fit passer unealebasse qu'il fallut boire sous peine de mourir de soif ; et en route de nouveau, en route sous le soleil ardent ! Ce jour-là, c'était *tirikéza*, ou marche forcée. Il faut précipiter et continuer la marche jusqu'à ce qu'on arrive dans un endroit où l'on retrouve une source. Hélas ! que vont devenir les malades, les faibles, épuisés et fatigués par la fièvre ?

Mousa veille comme un oiseau de proie ; tout à coup, il aperçoit Oguno qui, chargé lourdement, vient de trébucher contre une ra-

cine, au milieu du sentier ; il accourt, furieux.

— Quoi ! qu'est-ce que cela ? Qui t'a permis, brute, de prendre la charge de ta voisine ? Rends-la-lui !

Et il lui arrache le ballot pour le placer sur les épaules de Suéma. Celle-ci lève des regards suppliants ; il hausse les épaules..... La malheureuse essaie de marcher et serre son enfant plus étroitement, comme si elle cherchait à le cacher.

— Ah ! je vois ce que c'est, crie l'Arabe ; bien ! donne-moi ce drôle, donne vite.....

— Oh ! non ! non ! crie la négresse épouvantée.

— Comment ! hurle le monstre, tu résistes ? attends !...

Il saisit l'enfant par les pieds, et, au milieu des cris d'horreur de tous, s'approche d'un arbre qui est là, et, le balançant en l'air un instant..... lui brise la tête contre le tronc !...

— Maintenant, tu marcheras mieux, ta charge ne sera pas si lourde

Mais non ! elle ne marchera pas, la pauvre

créature, elle ne marchera plus ! Elle tombe en s'accrochant en désespérée à Oguno qui pleure à grosses larmes.

— Oh ! la mauvaise bête ! crie l'Arabe, nous n'en sortirons pas. Elle va nous retarder et nous avons besoin d'avancer, de courir...

Armé d'une lanière de cuir d'hippopotame, il la frappe à coups redoublés sur le dos, sur les épaules, sur la tête ;... elle se tord de douleur, elle essaie de se relever. Vains efforts !... Alors l'horrible métis, pour épargner sa poudre, demande à un soldat une barre de bois et assène un coup terrible sur la nuque de l'infortunée victime qui pousse un grand cri et tombe en se tordant dans les convulsions dernières.

Il faudra pourtant quelques minutes pour enlever au cadavre la fourche qu'il porte au cou, et qui, maintenant, paralyse les mouvements du compagnon Oguno. Les minutes sont comptées ; un Vouangouana tire son sabre et coupe la tête tuméfiée de l'esclave.

— Allons ! canaille ! marche, marche, dit-on à Oguno.

Nous pourrions être accusé d'avoir forcé la note et raconté les choses d'Afrique sous un jour sombre pour émouvoir le cœur du lecteur, exciter sa pitié et mieux arriver à nos fins. Nous n'exagérons rien. Qu'on lise les récits de Livingstone, le doux et tendre missionnaire, et ceux du commandant Cameron, un officier fort et vaillant, ou ceux des Pères d'Alger, et on sera convaincu que nous sommes, au contraire, restés très au-dessous de la réalité. Les Arabes ont tout intérêt à bien traiter les explorateurs européens qui voyagent dans le pays où ils se sont arrogé l'autorité, où ils commandent en maîtres, provisoirement du moins. L'Européen, le blanc, est sacré pour eux; il a d'abord été sous la protection forcée des sultans de Zanzibar, puis il appartient à une nation qui le défendrait et le vengerait au besoin. L'explorateur rendra témoignage de ce qu'il a vu, de la façon surtout dont il a été traité, lui, personnellement. Il faut lui faciliter la route, lui donner des vivres, le combler de prévenances. Quant aux noirs, c'est autre chose; s'ils se

laissent faire, bien; sinon, on les réduira. Encore une fois, pour l'Arabe musulman, le noir n'est rien. Les gens d'Europe ont bonne grâce à s'occuper de ces histoires! Que chacun reste chez soi et s'occupe de ses propres affaires et non de celles du voisin...

Malheureusement, pour les Arabes esclavagistes, nous partons d'un autre principe, nous, gens d'Europe, et nous raisonnons autrement. S. E. le cardinal Lavignerie raconte que, parmi les jeunes nègres arrachés par ses fils à cet enfer et rendus à la liberté, il y en a qui se réveillent chaque nuit en poussant des cris affreux; c'est qu'ils revoient, dans des cauchemars sanglants, les scènes abominables dont ils ont été témoins (1).

« Quand j'ai rendu compte de la traite de l'homme dans l'est de l'Afrique, dit Livingstone, je me suis tenu très loin de la vérité, ce qui était nécessaire, pour ne pas être taxé d'exagération; mais, à parler en toute franchise, le sujet ne permet pas qu'on exagère.

(1) Discours de Saint-Sulpice. Juillet 1888.

Amplifier les maux de l'affreux commerce est tout à fait impossible. Le spectacle que j'ai eu sous les yeux, incidents communs de ce trafic, est d'une telle horreur, que je m'efforce sans cesse de le chasser de ma mémoire et sans y arriver. Les souvenirs les plus pénibles s'effacent avec le temps ; mais les scènes atroces que j'ai vues se représentent, et la nuit me font bondir, horrifié par la vivacité du tableau (1). »

« Je suis comme Livingstone, écrivait le nouveau vicaire apostolique du Tanganika, il y a quatre ans, je ne puis supporter l'horreur d'un tel spectacle : — celui des esclaves à bord des boutres arabes —. Oh ! si j'avais eu l'argent nécessaire pour les racheter tous, je les aurais délivrés et emmenés sur l'heure, pour les soigner, pour panser leurs plaies, pour les guérir. C'est le commencement des grandes douleurs de l'apostolat : l'impuissance devant tant d'horreurs (2)! »

(1) *Dernier journal de Livingstone*. Paris. Hachette, t. II, p. 251.

(2) Lettre de Mgr Bridoux du 27 août 1888.

Comme ceux qu'avait vus le vénérable prélat, les malheureux conduits par Suliman vers le lac étaient hâves, maigres comme des squelettes ; ils avaient les yeux enfoncés, respirant la faim, la terreur, le désespoir. Ils étaient malades, brûlants de fièvre ; ils portaient sur leur dos la marque sanglante des lanières de cuir dont l'infâme Mousa les avait déchirés pendant la route ; ils étaient presque hébétés par les privations et les douleurs.

Ah ! pauvres nègres ! pauvre Afrique, qui perd son sang par tous les pores !

Par tous les pores, oui !

Stanley dit qu'un pays de cinquante-cinq mille kilomètres carrés, où il y avait cent dix-huit villages, où vivaient un million de noirs, a été complètement dévasté. Tout cela pour faire deux mille trois cents esclaves et pour deux mille défenses d'ivoire !..... Là, où l'Allemand Wissmann rencontrait à son premier passage une série de villages, s'étendant sur une longueur de dix-sept kilomètres, il ne retrouvait plus une case à son deuxième voyage. Les villages avaient cédé la place aux jungles du

*pori*. « Partout où passe l'ombre d'un Arabe, l'herbe ne pousse plus de cent ans. »

« Pour obtenir, dit Cameron, les cinquante femmes dont le métis portugais Alvez se disait propriétaire, dix villages, ayant chacun de cent à deux cents âmes avaient été détruits ; un total de mille cinq cents habitants (1). »

Les missionnaires d'Alger évaluent à quatre cent mille le nombre des noirs que chaque année la traite arrache à leurs foyers. Cameron élève ce chiffre à un minimum de cinq cent mille victimes annuelles.

A ce compte cela ferait deux millions de noirs mis à mort ou vendus chaque année, et en cinquante ans la dépopulation complète du centre africain.

On appelle cela, dans la langue du pays *katengueneza*, « arranger un pays ! y mettre l'ordre ! »

Mais comment peut-on vendre cinq cent mille esclaves chaque année, sur les marchés

(1) *A travers l'Afrique.*

d'Afrique, puisque la traite coloniale ne se fait plus par mer ?

Les marchés à esclaves ne sont plus sur le littoral ; mais on les trouve partout dans l'intérieur des terres.

Les esclaves sont amenés des régions du Niger et du lac Tchad et vendus publiquement au Maroc.

Ils le sont aussi dans les oasis du Sahara, situés au sud des possessions françaises de l'Algérie et de la Tunisie. Tombouctou, est un grand marché central pour ce commerce odieux.

Le même commerce a lieu au sud de l'Égypte, dans les pays qui bordent la mer Rouge, depuis Souakim jusqu'à Aden. Là, les caravanes d'esclaves viennent du nord du Nyanza. Des côtes de l'Arabie, où ils arrivent, malgré les croisières, on les envoie dans toute l'Asie musulmane. On ne les vend plus sur les marchés publics, mais dans certaines maisons connues des acheteurs.

Les caravanes du centre suivent donc quatre ou cinq routes bien connues.

La route qui va du Tanganika vers le nord suivant le Victoria Nyanza et l'Albert Nyanza pour pénétrer au sud du Darfour et du Kordofan.

La route qui va dans les contrées situées à l'est des possessions portugaises sur la frontière du Benguela. Cette route part de Nyangoué. C'est celle qu'a suivie, bien malgré lui, le commandant Cameron, forcé d'accompagner le traitant Alvez.

La route du lac Nyassa, signalée par plusieurs explorateurs, entre autres le lieutenant de vaisseau Victor Giraud. Elle part du pays situé au sud de Bandawé, à l'ouest du lac qu'on traverse pour aller à Quiloa, sur la côte de l'Océan Indien. « Bien que moins considérable qu'au Tanganika, dit notre compatriote, la traite se pratique encore là sur une grande échelle, et si les Anglais voulaient essayer d'y mettre leur *veto*, ils seraient massacrés (1). »

Enfin et surtout, la grande route esclava-

(1) Relation de M. Giraud à la société de géographie, 7 avril 1885.

giste qui part de Nyangoué pour venir au Tanganika et à Oudjidji, à l'est du lac, et à Tabora dans l'Ounyanimbé, se dirigeant vers Zanzibar.

Cette route, c'est la nôtre, celle que suivaient nos gens de Kissimbika et de Karoungou ; on les conduisait pour les vendre au marché d'Oudjidji

Une lettre du Père Guillemé, missionnaire du Tanganika, va faire connaître au lecteur ce que c'est que le marché d'Oudjidji :

« Je me sens incapable de décrire cette ville et la plume se refuse à raconter toutes les horreurs qui s'y commettent.

« Oudjidji est le centre Arabe le plus peuplé du Tanganika. C'est là qu'aboutissent toutes les caravanes d'esclaves pris dans l'intérieur et dirigés vers Zanzibar. C'est là que se réunissent tous les vauriens Vouangouanas, pour concerter entre eux de quel côté et dans quel pays ils feront leurs raz-zias ; c'est de là que partent toutes les bandes de pillards qui inondent maintenant le Manyéma, et qui achèvent d'anéantir ce

pays autrefois si peuplé. Véritable Sodome, elle est le théâtre de tous les crimes, de toutes les débauches, de toutes les horreurs et de tous les vices !

« Quel malheur pour l'Afrique, le jour où les musulmans ont mis le pied dans l'intérieur ! Car avec eux ont pénétré et leur religion immorale et leur mépris du nègre, et leurs vices et leurs maladies infâmes, inconnues jusque-là chez les nègres.

« Je n'avais jamais vu l'odieux trafic dans toute son horreur. La ville venait d'être inondée, dans toute la force du terme, par des caravanes d'esclaves venus du Manyéma, du Maroungou, de l'Ouvira et de l'Oubouari. Les esclaves, en raison du nombre, étaient à bon marché et l'on venait me proposer d'en racheter à vil prix, mais presque tous exténués de fatigue, de misère et mourants de faim ; quelques-uns auraient été même incapables de faire la traversée du lac.

« La place était couverte d'esclaves en vente, attachés en longue file, hommes, femmes et enfants, dans un désordre af-

freux ; les uns avec des cordes, les autres avec des chaînes. A quelques-uns, venant du Manyéma, on avait percé les oreilles, pour y passer une petite corde qui les retenait unis.

« Dans les rues, on rencontrait à chaque pas des squelettes vivants, se traînant péniblement à l'aide d'un bâton ; ils n'étaient plus enchaînés, puisqu'ils ne pouvaient plus se sauver. La souffrance et les privations de toute sorte étaient peintes sur leurs visages décharnés, et tout indiquait qu'ils se mouraient bien plus de faim que de maladie. Aux larges cicatrices qu'ils portaient sur le dos, on voyait de suite ce qu'ils avaient souffert de la part de leurs maîtres. D'autres, couchés dans les rues à côté de la maison du maître qui ne leur donnait plus de nourriture parce qu'il prévoyait leur mort prochaine, attendaient la fin de leur misérable existence.

« Mais c'est surtout du côté du Tanganika, dans l'espace inculte couvert de hautes herbes qui sépare les marchés des bords du lac, que nous devons voir les horribles conséquences

de cet abominable trafic. Cet espace est le cimetière d'Oudjidji, ou pour mieux dire la voirie où sont jetés tous les cadavres des esclaves morts ou agonisants. Les hyènes, très abondantes, dans le pays, sont chargées de leur sépulture. Un jeune chrétien, qui ne connaissait point encore la ville, voulut s'avancer jusqu'aux bords du lac ; mais à la vue des nombreux cadavres, semés le long du sentier, à moitié dévorés par les hyènes et les oiseaux de proie, il recula épouventé, ne pouvant supporter un spectacle aussi affreux.

« Ayant demandé à un Arabe pourquoi les cadavres étaient aussi nombreux aux environs d'Oudjidji, et pourquoi on les laissait aussi près de la ville, il me répondit sur un ton naturel, et comme s'il se fût agi de la chose la plus simple du monde :

— Autrefois, nous étions habitués à jeter en cet endroit les cadavres de nos esclaves morts, et chaque nuit des hyènes venaient les emporter ; mais cette année, le nombre des morts est si considérable que ces animaux ne

suffisent plus à les dévorer; ils se sont dégoûtés de la chair humaine (1). »

Et voilà Liououa, Alcalá, Batara, Halimah, Capéo, nobles caractères, rendus plus nobles encore par le christianisme et l'atouchement de Dieu, voilà, hommes libres, femmes vertueuses, le sort qui vous attendait !.....

Et l'on vous conduira au marché et vous serez exposés en vente comme un bétail, si si vous n'êtes pas réservés pour les débauches honteuses et sans limites du maître ! Et l'on inspectera tour à tour vos pieds, vos mains, vos dents, tous les membres de votre corps, pour s'assurer des services que l'on en peut attendre. On vous fera lever, marcher, courir comme on le fait pour l'achat d'un cheval. On discutera votre prix devant vous comme celui d'une bête de somme, et quand le prix sera réglé, vous appartiendrez corps et âme à celui qui l'aura payé. Et rien ne sera respecté en vous : ni les liens du sang, car on séparera

(1) Lettre du P. Guillemé des missionnaires d'Alger au P. Deguerry, supérieur général. Décembre 1887.

sans pitié le père du fils, la mère de la fille, l'époux de l'épouse, s'ils ne sont déjà séparés par le meurtre et l'assassinat; ni la pudeur même, car des esclaves doivent se soumettre aux plus abominables exigences! Vous aurez beau crier, vous aurez beau pleurer! Des cris et des larmes... allons donc! Votre vie est à la discrétion de ceux qui vous possèdent. « Nul n'est tenu, dans l'Afrique centrale, de rendre compte ni des supplices ni de la mort de ses esclaves (1). »

Cependant le soir est arrivé, et la caravane épuisée a fait halte. Quelques esclaves, détachés de la chaîne, mais bien surveillés, aident les Vouangouanas à construire les abris et les huttes en paille pour les mattres. Pour eux-mêmes, Mousa a fait creuser une grande fosse dans le fond de laquelle on jette quelques poignées de roseaux et d'herbes cueillies à côté. Les ballots ont été mis en tas; on a distribué aux misérables la même triste nourriture qu'à

(1) *Discours du cardinal Lavignerie à Saint-Sulpice. Juillet 1888.*

midi ; ils ont pu s'approcher un instant d'une source qu'on a enfin trouvée dans ces parages. La tente de Suliman est dressée tout auprès.

Oh ! la fosse ! quel horrible supplice ! Mousa, mécontent de plusieurs, a imaginé une nouvelle torture ; il les empêchera de causer entre eux. Pour cela, il leur a mis un baillon dans la bouche, un baillon en forme de croix. On passe un des bouts pointus entre les lèvres, ce bout s'applique sur la langue. Si le baillon serre trop fort, le patient a bientôt les yeux hors de la tête. Il y en a qui sont baillonnés et ficelés, les genoux repliés sous le menton, les bras attachés au bas des jambes, ou bien encore, les jambes sont serrées dans des traverses qui leur interdisent tout mouvement, et l'esclave ne peut dormir, malgré la fatigue...

Et puis, les écorchures des pieds se sont changées en ulcères qui rongent les chairs, les muscles, les tendons, les os même, et quand on pose les pieds à terre, des flots de sérosités sanguinolentes s'échappent des plaies. La douleur est si vive qu'elle empêche encore de

fermer les yeux, et les esclaves gémissent jusqu'au matin.

Alcala était un de ceux qui souffraient le plus ; le métis ne l'avait pas ménagé, et obligé qu'il était de garder le chef pour une vengeance plus raffinée, il avait réservé toutes ses duretés pour son frère.

Alcala demandait à boire ; mais nul ne pouvait le satisfaire ; on n'avait pas d'eau à portée de la main. Ses voisins dans la fosse, des païens, des chasseurs de Karoungou, plus robustes, causaient entre eux, et les pauvres gens, pour se distraire, se racontaient de ces histoires nègres où le merveilleux domine toujours.

L'un d'eux disait :

— Frères, ne connaissez-vous pas l'histoire des lions de l'Oukaraunga ? elle m'a été dite par un porteur d'ivoire de ce pays. Il y a là-bas, dans un certain village, des hommes qui vivent dans les meilleurs termes avec les lions. Ces animaux se promènent parmi les cases, sans jamais faire de mal aux habitants. Les jours de fête, on les régale de miel, de chèvre, de mouton. Quel-

quelquefois, pendant que l'on danse, en battant le tambour, on voit deux cents lions rassemblés. Chacun d'eux a un nom connu des habitants et répond quand on l'appelle. Enfin, lorsqu'un de ces lions vient à mourir, les villageois pleurent sa perte et se lamentent comme pour un des membres de leur famille (1).

Ceci se passe sur les bords du lac ; mais de l'autre côté du Tanganika dans l'Ougourou, les Mounyamouezi disent qu'il y a trois grands arbres dont les feuilles, larges et lisses, sont d'un vert foncé. Pas un oiseau ne perche sur leurs branches, pas un brin d'herbe ne croît à leur ombre. Une caravane, composée de gens du pays, pensa qu'on devait être bien sous leur voûte pour dormir ; et le camp y fut établi. Le lendemain, tous étaient morts. Leurs squelettes et l'ivoire qu'ils portaient sont toujours là pour témoigner que l'événement est certain (2).... A ton tour, Loukili !  
— Oh ! moi, dit le noir interpellé ainsi, je

(1) *A travers l'Afrique. Cameron.*

(2) *Ibid.*

ne connais que des histoires de *mzimou*. Tenez! Je suis sûr que vous ne savez pas comment le Grand-Esprit s'y est pris pour faire des blancs et des noirs?

— Non! conte-nous ça, criaient les autres.

— Eh bien! voici: il a construit un grand four qu'il a rempli de fagots; il y a mis le feu et quand il a eu de la braise en assez grande quantité, il y a introduit des hommes. Il avait mal calculé son affaire, et probablement que son four n'était pas assez chaud, car en retirant les premiers, ceux-ci étaient tout noirs. Il les a pourtant gardés tels quels, et ces gens-là sont nos pères, les premiers noirs; mais le Grand-Esprit s'est dit: « Je vais chauffer à « blanc ». Quand il a retiré les autres hommes; ceux-ci avaient passé du noir au blanc, et ce sont les ancêtres des *moussongou*.

— Bien! bien! disait l'auditoire, seulement ton histoire est trop courte; encore une autre, dis?

— Encore une autre! eh bien! je continue toujours la même, et je vous dirai ce qu'il advint de nos premiers parents.

Il y avait, autrefois, à la place du Tanganika, un grand peuple, une grande ville, de nombreux troupeaux. On y remarquait aussi une source profonde qu'alimentait un petit cours d'eau, et dans la source se trouvaient de beaux poissons à la chair exquise et savoureuse, dont les propriétaires, un homme et sa femme, nos premiers parents, se régalaient souvent en ayant bien soin de n'en parler à personne.

Or, il arriva qu'un jour, cet homme eût affaire dans le pays voisin d'Ouvinzora. Il partit en voyage en recommandant bien à sa femme de ne laisser voir la fontaine ni les poissons à âme qui vive. Celle-ci jura de garder le secret et pourtant... pourtant à peine son mari était-il parti, qu'elle fit signe à un ami de venir dans son jardin et qu'elle lui montra les fameux poissons. Pendant que tous deux les regardaient avec ravissement étinceler au soleil, se poursuivre, sauter, plonger, un craquement horrible se fit entendre, la terre s'ouvrit et tout s'enfonça dans l'abîme. La source coulait, coulait toujours,

et elle coula tant qu'elle remplit le gouffre tout entier. C'est maintenant le lac que nous allons voir ces jours-ci.

Quand le mari revint et qu'il trouva des montagnes et un lac qu'il ne connaissait point, il sût que la source et les poissons avaient été regardés, et que tout un peuple avait péri par suite de la désobéissance de sa malheureuse épouse !...

— A boire ! à boire ! gémissait Alcalá dans un coin de la fosse.

Son cri d'angoisse avait-il retenti plus fort dans la nuit ? A quelques mètres de là, une forme humaine appuyée contre une pile de ballots se leva ; à la lueur des feux allumés, une femme se dirigea vers la source, emplit une gourde et vint du côté de la fosse.

— Oh ! mattre, disait-elle, mon bon Alcalá, mon cher seigneur, bois, bois vite, et garde le vase près de toi.

— Merci, Capéo ; comment es-tu mon enfant ? comment va ta mère ?

— Bien ! bien ! nous sommes trop bien, nous ! et nous nous désespérons de voir tant

d'atrocités commises sous nos yeux et torturer nos frères, et vous les chefs, et toi, maître ! Oh ! maître, dit la jeune fille, en éclatant en sanglots, permets-moi de voir tes pieds...

Elle y allait à tâtons, la compatissante et douce enfant ; elle déchira pourtant son pagne, et s'agenouillant près du malade, elle pansa ses plaies du mieux qu'elle pût.

— Où est le chef ? où est Batara ? demandait-elle, toujours pleurant.

— On m'a dit qu'ils sont à l'autre bout du camp, mais séparés l'un de l'autre. Je les ai à peine entrevus depuis huit jours. Évite toi-même de les approcher Capéo ; cela pourrait justifier les doutes de l'Arabe et exciter sa colère. Pauvre petite ! Suliman te parle-t-il ? Est-ce que... ?

— Non ! rassure toi, chef ! Il n'y a rien jusqu'ici de ce que tu peux craindre. Il m'a laissé la liberté d'aller et de venir au milieu de la caravane, voilà tout... et bien malgré moi. Je voudrais être dans les mêmes conditions que vous et souffrir avec vous. L'Arabe est pressé d'arriver ; il ne me regarde guère, mais

que Dieu me prenne en pitié en arrivant là-bas !

— Qu'est-ce que ce bruit à côté ? regarde, enfant !

— Ah ! je me sauve ! c'est cette femme... Opoudo ! Je crois qu'elle nous a vus... Adieu !

L'enfant s'enfuit, mais pas assez vite pour qu'elle ne pût entendre une sorte de ricane-ment sauvage qui prouvait qu'on l'avait surprise dans sa conversation avec le frère du chef.... Elle eût peur. Et pourtant, Capéo, ce n'est pas ce sentiment qui devait dominer en ce moment dans ton âme. C'était celui de la joie. La Providence nous ménage de ces coups là. Tu étais à la veille d'obtenir le plus grand bonheur de ta vie !

.....Opoudo avait fait appeler Mousa et d'un ton insolent, elle avait exigé qu'on la conduisit sous la tente de l'Arabe Suliman. Le métis avait obéi en rugissant ; il eût éprouvé une si douce satisfaction à labourer les épaules de la belle négresse ; mais celle-ci, lui avait-on dit était sacrée. Suliman, qui connaissait bien son monde et qui se doutait qu'on voulait lui

faire une communication importante, avait donné ordre d'introduire la solliciteuse.

— Salut ! dit celle-ci, salut ! Suliman ! je te croyais plus clairvoyant, mon cher mattre. Je t'ai vu autrefois hausser les épaules quand tu parlais des noirs et des idées qu'ils peuvent avoir. Les Arabes sont peut être moins intelligents que les noirs.

— Que veux-tu dire ? femme, cria l'Arabe, avec quelque rudesse ; prends bien garde à tes paroles, tu es esclave, tu sais ?

— C'est bien ! en ce cas, je ne dirai rien. C'est le meilleur moyen de ne point dire de sottises.

— Voyons, Opoudo, tu es si étrange ! je suis moi-même un peu vif parfois. N'y fais pas attention !

— Ah ! ah ! il veut savoir, pensa la négresse.

Et tout haut :

— Suliman, on te joue, on te berne. Voilà ce que c'est que de ne point se fier à ses amis. Si tu m'avais consultée, il y a longtemps que je t'eusse donné un bon conseil.

— Lequel? ma petite Opondo.

— Celui de surveiller les femmes de ton harem.

— Que veux-tu dire?

— Ceci : la jolie Capéo, la fille de Kanndara de Kissimbika, ne doit-elle pas être comptée désormais parmi les femmes de Suliman?

— Qui a pu te dire?

— Je m'entends. Eh bien ! Suliman a un rival parmi ses propres esclaves. Voilà qui est beau!

— Qui? tonna l'Arabe en s'avancant les poings levés sur la négresse.

Celle-ci ne sourcilla pas, elle continua :

— J'ai touché juste. Que le chef interroge le fils de Liohoua : il pourra apprendre des choses qui l'intéressent. Mais insensé que tu es ! je te l'avais déjà assez fait entendre. Et dire qu'on laisse à cette créature, les mains libres ! Aussi elle en profite pour aller panser les plaies de son oncle... futur ; elle ira sans doute bientôt consoler son fiancé !... Pour moi, j'ai toujours le carcan au cou ; j'aime mieux cela, on ne peut nous confondre.

— Oh ! sois tranquille, répondit Suliman,

je ne l'enlèverai pas le carcan, ni la chaîne, et même on l'attachera solidement à tes compagnons. Sans cela, tu me la tuerais, tu Capéo, je le sais !

Cependant, séance tenante, en pleine nuit, quoiqu'il fût tard, l'Arabe ordonna qu'on lui amena Capéo et Batara, — ce dernier, libre de tous ses liens. — Il voulait, selon leur attitude, juger de la situation et prendre un parti. Suliman était mordu au cœur par le serpent de la jalousie.

Le jeune homme et la jeune fille arrivèrent presque en même temps devant la tente, auprès d'un grand feu de bivouac ; le feu avait été allumé sur les bords de la source dont il a été parlé... On ne saisissait plus aucun bruit dans le camp ; seul, le petit ruisseau qui s'échappait de cette source faisait entendre un doux clapotement. Les deux enfants échangèrent un long regard, sans traduire par une parole leurs sentiments ; ils étaient prudents. Ce n'était point ce que voulait l'Arabe.

— Esclaves, vous vous connaissez depuis longtemps ?

Ils baissèrent la tête en signe d'assentiment.

— Vous vous aimez ?

Les jeunes gens ne répondirent point.

— C'est bien ! avouez donc ! Pourquoi ne répondez-vous pas ? Vous êtes fiancés, vous deviez vous marier. Maintenant vous êtes esclaves ; la volonté du maître est tout autre ; il ne permettra jamais cette union. Vous vous voyez pour la dernière fois ; j'y veillerai... Si vous avez quelque chose à vous dire, faites vite, je le permets.

Batara regardait depuis un moment le filet d'eau qui coulait à ses pieds, et une idée sublime germait dans son cerveau.

— Ma sœur, dit-il à la jeune fille, nous ne pourrions probablement jamais nous donner un autre nom. Puisque je ne puis te procurer le bonheur que j'eusse voulu, je veux au moins t'offrir une autre consolation.

Et plus bas, d'une voix presque imperceptible :

— Capéo ! Marie ! veux-tu être baptisée ?

— Oh ! oui ! fit l'enfant avec ferveur.

Le jeune noir se baissa rapidement, prit de

L'eau au ruisseau dans le creux de sa main, et la versant sur le front de sa fiancée, il dit :

— Marie, je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !

. . . . .

Ni l'Arabe, ni Opoudo, qui était encore là n'avaient pu se douter de ce qui allait se passer. Quand ils comprirent tous deux, ils poussèrent une clameur de démon. Mais il était trop tard. On emmena les esclaves et Suliman rentra sous la tente.

Et là-haut, au-dessus de cette nuit étoilée et du ciel africain, les anges chantaient sur leurs harpes d'or :

— *Alleluia ! Alleluia !*

---

## CHAPITRE VI

### Le supplice.

---

Le téléphone africain. — L'industrie chez les nègres. — Pastorale. — Au village de Mouenô-Kamba. — Le pacte du sang. — Prière du pontife. — Le chant des esclaves. — L'évêque vient au camp des négriers. — Le *salam*. — Honte aux Arabes — Le tigre et l'agneau. — Le bûcher. — Rage infernale de Suliman. — La battue des éléphants. — Mort d'Opondo.

On ne comprendra jamais comment dans des pays si fort en dehors de toute civilisation et de tout progrès moderne, comme la Chine centrale, par exemple, ou l'Afrique équatoriale, les nouvelles marchent, courent, volent, avec une rapidité et même une sûreté étonnante. Dieu, semble-t-il, y a pourvu. Sans avoir ni télégraphes, ni téléphones, ni appareils où l'électricité joue aucun rôle, les indigènes

ont d'autres moyens ingénieux pour communiquer entre eux à de très grandes distances.

Taka, après avoir délivré le P. Charles, avait couru à deux lieues de là, dans un village appelé Oussoumbiri. Il avait jeté le cri d'alarme et immédiatement les gens du pays étaient montés sur le sommet d'un pic voisin. Là, sous un petit hangar, se trouvait un tronc d'arbre long d'un mètre et creusé dans toute son étendue. Un homme avait pris un marteau et avait frappé d'une certaine manière sur cette sorte de tambour. Les sons étaient forts, éclatants, lugubres, comme un tocsin qui vibre aux grands jours de deuil. L'homme s'était reposé un instant, et puis il avait recommencé avec une énergie nouvelle pendant une dizaine de minutes. Il était sûr que la sonnerie était parfaitement perceptible au loin. Maintenant, les bras croisés, il prêtait l'oreille...

Tout à coup, du côté de Vouyofou, dans la direction du sud-ouest, il entendit un bruit sourd et bientôt des coups précipités; alors les deux tambours parlèrent, engageant le dialogue :

- Que se passe-t-il ?
- Les Arabes ont attaqué.
- Les Arabes ? où ?
- A Kissimbika ! à Karoungou !
- Des morts ? des esclaves ?
- 2,000 morts ! 400 esclaves !
- Où sont-ils allés ?
- Sur la route d'Oudjidji. Au secours ! au secours ! Prévenez à Mpoungou ; prévenez à Mkouannga !

Et l'instrument d'alarme battait la générale par-dessus les dômes verts de l'immense forêt, dont les branches et les feuilles semblaient frissonner de terreur à l'annonce des grandes catastrophes. Et maintenant, sur les hauteurs, quatre ou cinq tambours appelaient les guerriers à la défense de leurs foyers et de leur liberté.

L'évêque était arrivé à Mana Mammba, quand il entendit les signaux descendant des monts Kammporia. Les hommes qui l'accompagnaient les eurent vite traduits et tous se regardèrent avec stupeur. Certes, on ne pensait pas que le péril fût si proche ; on pouvait

même espérer qu'il eût été conjuré à temps. Désormais, il devenait inutile de continuer jusqu'à Nyangoué; il fallait à tout prix revenir du côté de Kissimbika et se mettre à la poursuite des ravisseurs. Mais cinquante hommes contre une armée!... Il fallait retourner sur ses pas d'abord, on verrait ensuite.....

M<sup>re</sup> de la Vigne, obligé de suivre la route des caravanes, arriva le soir même à Mkouannga. C'était un grand et beau village sous la domination des Arabes, comme tant d'autres du Manyéma. Pour le moment, le chef arabe avait jugé bon de se réfugier à Nyangoué avec les quelques Vouangouanas à sa solde: il avait compris qu'il pouvait courir un grand danger après l'attaque de Kissimbika qu'il connaissait depuis quelque temps.

Ah! si les Arabes n'en voulaient pas à la liberté des noirs; s'ils ne faisaient pas la traite; s'il ne leur fallait point d'esclaves; s'ils ne répandaient point de sang; s'ils n'amoncelaient point les ruines; s'ils ne jetaient point un voile de deuil sur ces magnifiques contrées;

quelle paix, quel bonheur ne règneraient point là ! C'est un pays qui ne demande qu'à vivre et qu'à prospérer. Les indigènes y travaillent et s'y livrent, non seulement à l'agriculture, mais aux travaux de l'industrie. De tous les côtés, c'est une activité surprenante en pays nègre ; c'est un labeur incessant.

Vous entrez dans le village un matin. Voici les fabricants du *loubougo*, étoffe faite avec l'écorce d'une espèce de *fecus* très commun dans le pays. On pratique des incisions dans l'arbre ; on l'enlève d'une seule pièce et elle renait bientôt sous une enveloppe d'écorce de bananiers que les ouvriers ont soin de lui substituer. L'écorce détachée est alors trempée dans l'eau, puis battue avec un maillet sur une sorte d'établi à petites rainures. On obtient ainsi des pièces d'étoffe rougeâtre d'environ quatre mètres de long sur deux de large, d'assez belle apparence et qu'on prendrait pour de véritables tissus, mais qui n'en ont naturellement pas la solidité. La moitié d'une pièce suffit pour un habit.

Voici les corroyeurs et les fourreurs. On

remplace assez souvent le *loubougo* par des peaux de buffle, d'antilope, de chèvre et de léopard. La finesse et la souplesse sont les qualités recherchées ici, et il y a des manteaux composés de plusieurs peaux de chèvres cousues ensemble, qu'on prendrait pour des manteaux de mousseline blanche (1).

Voici les tisseurs. Le coton pousse à l'état sauvage dans le pays. Les ouvriers sont assis filant le coton, tandis que leurs femmes et leurs filles enlèvent les graines des capsules nouvellement récoltées. Les fibres sont mises en tas à côté des fileurs qui les emploient activement au moyen de fuseaux de bois d'environ quarante centimètres de long sur deux centimètres de diamètre et surmontés d'un petit crochet de fer.

Le coton est d'abord filé grossièrement, puis, accroché au fuseau qu'on roule vivement le long de la cuisse droite; tenu de la main gauche, le fil est travaillé par la main droite

(1) *Le Nyanza*. M<sup>re</sup> Livinhac, *Les Missions catholiques*, 1885.

qui le régularise; enfin, il est remis au fuseau. Pour le tisser, on l'enroule sur de longs bâtons qui servent de navettes (1).

Plus loin, vous voyez des potières. Elles commencent par battre avec un pilon de la terre et de l'eau mélangées. Puis elles posent le bloc d'argile sur une pierre plate et d'un seul coup de poing en creusent le centre et modèlent le vase. Cela fait, on polit avec un morceau de calebasse et on décore l'extérieur avec la pointe d'une baguette bien aiguisée. On fait sécher, on met au four; en trois quarts d'heure, un beau vase, de lignes gracieuses, est sorti des mains de l'ouvrière.

A côté, ce sont des tourneurs qui, sans avoir de tours, abattent un arbre, le débitent et, avec un petit outil tranchant à deux poignées comme la plane de nos charrons, creusent et unissent merveilleusement le bois et le transforment en écuelles. Ils n'ont pas d'émeri pour polir leur ouvrage; mais ils y

(1) *A travers l'Afrique, Cameron.*

suppléent au moyen d'une feuille rude et dure (1).

Mais que font ceux-ci perchés sur des monceaux de noix répandus à terre? Ils les broient. D'autres jettent les olives du *mpafou* dans des fosses remplies d'eau; au bout de quelques jours, l'huile surnage et il est facile de la recueillir; elle sert pour la cuisine et pour l'éclairage.

Et si nous allions dans la forêt voisine, nous verrions encore, perchés au sommet des arbres, des noirs qui, courbés sur des lianes, y opèrent avec un instrument tranchant des incisions longitudinales et obliques disposées les unes au-dessous des autres. Au bas de la dernière, ils fixent, au moyen de terre glaise, une feuille assez large et recourbée qui conduit dans un vase, placé au pied de l'arbre, tout le suc qui découle en mince filets blancs des incisions supérieures.

C'est le suc du *landolphia* ou caoutchouc. Les ouvriers l'étendent d'un certain volume

(1) A travers l'Afrique, Cameron.

d'eau et la précieuse sève se rassemble à la surface ; ils la versent dans des vases de bois et la laissent à l'air quelques heures. La solidification se fait et de petits morceaux ou de grosses boules épaisses apparaissent, on les enterre pendant de longs mois, jusqu'à ce que l'occasion se présente de les envoyer aux factoreries côtières.

Quelquefois l'ouvrier emploiera un moyen plus simple et plus original. Il pratiquera les incisions sur la précieuse liane et au fur et à mesure que le suc en découlera, il recueillera celui-ci des deux mains et se l'appliquera sur le corps tout entier. Puis, transformé ainsi en homme *caoutchouté*, il retournera au village et enlèvera son enveloppe.

Si vous entrez dans le village, vers le soir, la scène change. Les ouvriers ont quitté les instruments de travail et se reposent sur les bancs placés devant les cases ou encore dans les jardins publics, dont bon nombre existent au Manyéma. Les vieux, appuyés sur un bâton, regardent les enfants qui se vautrent joyeusement dans la poussière, roulant sur

leurs têtes crépues et sur leurs ventres rebondis. Les plus âgés jouent au soldat avec des lances et des fusils en miniatures ; ils jettent des grains de maïs dans des trous où les oiseaux, venus pour picorer, se sentent subitement pris sous un morceau de pagne jeté rapidement. Les petites filles vont chercher de l'eau, concassent le *mtama* et le sorgho ou jouent avec une poupée. Oui ! une poupée faite d'unealebasse emmaillotée dans quelques chiffons ; ce qui n'empêche pas la petite négresse de la chérir, de la dorloter et au besoin de la gronder tout aussi bien que si elle sortait d'un des grands ateliers de Paris. Et le père et la mère regardent en souriant...

C'était là le spectacle que M<sup>re</sup> de la Vigne eût, en d'autres circonstances, contemplé avec plaisir en arrivant dans le grand village où il comptait passer la nuit. Ici, les gens étaient tous païens, mais ils connaissaient le prélat. Le chef noir Mouené-Kamba (1) avait repris en mains l'autorité depuis le départ du

(1) *Mouéné, maître.*

gouverneur arabe ; il vint saluer Monseigneur :

— *Yambo* ? Comment vas-tu ?

— *Yambo sana*, répondit l'évêque, cela va bien pour moi ; mais cela ne va pas ailleurs ; tu connais les nouvelles ?

— O ma mère ! dit le chef, Suliman est un très mauvais homme, *mtou mbaya sana* ; mais je ne l'eusse point supposé aussi cruel.

— Quoiqu'il en soit, chef, il n'en est pas moins vrai que Kissimbika et Kàroungou sont ruinés ; et le plus grave, c'est le massacre : deux mille morts ! entends-tu ? Mouéné, deux mille morts ! et il y a des esclaves, quatre cents esclaves ! Je suis leur père, et je pleure sur la mort et sur la perte de la liberté de mes enfants. Ah ! chef, j'aime les noirs, vois-tu !

— Je le sais, mattre, tu es bon ; j'ai appris à connaître les vrais blancs ; entre eux et les Arabes, quelle différence !

— Voyons ! hommes qui m'écoutez, reprit Monseigneur en s'adressant au cercle d'auditeurs qui l'entourait, vous ne pouvez attendre tranquillement qu'on vous égorge comme une

chèvre ; vous allez faire quelque chose ! Les Arabes reviendront, je vous en avertis, et ils ont des fusils et de la poudre ; vous, vous n'en avez pas. Hommes, il faut garder vos demeures avec vigilance, pendant que demain cinquante d'entre vous se joindront à moi pour se mettre à la poursuite des ravisseurs.

— Oui ! oui ! cria la foule, il a raison, le blanc, il a raison !

En ce moment, on vit poindre au bout de la rue, un homme, qui, courant de toutes ses forces, arriva haletant, près de l'évêque, se précipita vers lui et fit un nœud à un des bouts de sa ceinture.

— Grâce ! maître, grâce ! Kissimbika et Karoungou se mettent sous la protection du chef blanc. Taka est envoyé par ceux qui restent ! Taka est envoyé par le Père Charles !

L'évêque venait, en effet, de reconnaître le vieux *pagazzi* ; il l'interrogeait avidement sur l'horrible massacre, sur les survivants, les captifs...

— Dieu soit loué ! Le Père est sauf ! mais le chef ? son frère... ?

— Maître, le chef est esclave ! son frère esclave, son fils esclave, la fiancée de Datura sa mère Halimah, sont aussi esclaves ! Kalôro a été tué, sa fille survit et a été emmenée ! La femme et la fille d'Alcala sont mortes comme tant d'autres...

— Entendez-vous, hommes ? cria l'évêque ; ah ! que ne pouvons-nous partir sur l'heure ! Taka, je te prends toi et tous tes compatriotes, sous ma protection ; tu resteras avec moi.

Mouéné-Kamba s'approcha alors et dit :

— Je donnerai demain cinquante guerriers, si l'évêque veut être mon frère de sang.

— J'y consens, répondit le prélat ; veux-tu que Kassalaba réponde pour moi ?

Kassalaba était le catéchiste de Kissimbika accompagnant M<sup>gr</sup> de la Vigne.

En tout autre temps, on ne se fut guère pressé d'agir, car la cérémonie de l'échange du sang est toujours précédée de certains préliminaires.... On cause, on rit, on fume avec l'étranger, on lui dit : « Attends donc qu'on te regarde un peu ! »

Aujourd'hui, il n'en allait pas de même ; le

moment était trop grave, les minutes étaient trop précieuses.

Les guerriers sont là tous en costume de guerre, c'est-à-dire qu'ils sont peinturlurés en rouge des pieds à la tête ; ils ont aussi pris un pinceau trempé dans de l'ocre et ont ajouté au rouge les ornements suivants : deux coups de pinceau sur les tempes ; un coup sur le front, deux sur la poitrine ; deux sur les omoplates, deux dans le haut et au milieu des bras, trois aux mains ; enfin, ils ont pratiqué six incisions sur les jones.

Le *mouéné* s'adressant à ces hommes, dit :

— C'est aujourd'hui que nous faisons amitié de sang avec les blancs : notre but est surtout de leur donner notre appui contre les Arabes et les *Vouangouanas*. Ils sauront par la fermeté que nous mettrons à les défendre et à les assister que nous sommes des hommes de cœur. Admettez-vous l'échange du sang ?

— Oui, oui, qu'ils échangent !...

... Mouéné-Kamba et le catéchiste Kassalaba sont assis en face l'un de l'autre, les jambes entre-croisées et les pieds appuyés sur une

lance; à leur droite, une autre lance est plantée en terre; à leur gauche, un fusil, le canon en terre, la crosse en l'air. On pratique une légère entaille sur chacun des deux frères, du côté de la poitrine, à la hauteur du cœur; on recueille les gouttes de sang qui en découlent, on les met dans un vase et on les mélange à deux cuillerées de miel.

Alors deux parrains se présentent: le premier place sur la tête du chef la pointe d'un sabre; le second promène lentement un couteau sur la lame du sabre comme pour l'aiguiser.

— Kamba, disent-ils, le blanc demande ton alliance contre les Arabes qui font la traite et ont pris ses fils de Kissimbika.

— Hé! répondent les deux frères.

— Kamba l'aidera et l'aimera.

— Hé!

— Kamba ne lui nuira pas et il empêchera de lui nuire.

— Hé!

— Le blanc sera l'ami de Kamba.

— Hé!

— Il sera son frère.

— Hé !

— Si Kamba n'agit pas comme il dit, Kamba en répondra.

— Hé !

— Si le blanc n'agit pas comme il dit, le blanc en répondra.

— Hé !

Les parrains aiguisent plus rapidement le poignard sur le sabre, élèvent la voix et continuent selon la formule ordinaire, toujours la même :

— Kamba se fait frère avec le blanc.

— Hé !

— Ne nous faisons pas frères pour nous tromper.

— Hé !

— Des frères s'aiment.

— Hé !

— Si ton frère te donne de la nourriture, mange-la.

— Hé !

— S'il cache son bien, ne le dis pas.

— Hé !

— Si nous recevons des richesses, réunissons-les.

— Hé !

— Si tu vois un ennemi qui doit offenser ton frère, ne dis pas où est ton frère.

— Hé !

— Si tu vois un endroit mauvais, dis à ton frère : Ne va pas là !

— Hé !

— Si tu vois un endroit bon, dis à ton frère : Va !

— Hé !

— Si un étranger vient, mangeons-le !

— Hé !

Le poignard vole sur la lame de fer, le ton s'élève, les voix deviennent terribles, dans la nuit, au milieu du silence général. C'est le moment des malédictions les plus affreuses, si jamais il arrive aux deux frères de briser, soit en actions, soit en paroles ou en pensée, le lien qui les unit désormais.

— Maudit soit celui qui viole son serment !

— Oui ! répondent les frères.

— Maudit soit celui qui garde en son cœur,  
une haine secrète !

— Oui !

— Maudit soit celui qui tourne le dos à son  
frère !

— Oui !

— Maudit celui qui renie son frère le jour  
de la bataille !

— Oui !

— Maudit celui qui trame de mauvais des-  
seins contre le frère dont le sang est devenu le  
sien !

— Oui !

— Que le lion l'avale !

— Oui !

— Que le léopard guette sa case et dévore  
sa femme allant puiser de l'eau !

— Oui !

— Que le serpent le morde sur le chemin !

— Oui !

— Que le buffle l'écrase !

— Oui !

— Que la lance acérée se teigne en rouge  
dans ses poumons !

- Oui !
- Que ses boyaux se tordent et qu'il meure !
- Oui !
- Qu'il soit aveugle et qu'il ne voie pas !
- Oui !
- Que son pied se casse et qu'il ne marche plus !
- Oui !
- Que sa main se dessèche et qu'il ne puisse rien saisir !
- Oui !
- Que son corps pourrisse !
- Oui !
- Que la gale fasse de lui un objet de dégoût !
- Oui !
- Que la teigne ronge sa chevelure !
- Oui !
- Qu'il sorte du monde !
- Oui !
- Qu'on ne le voie plus !
- Oui !
- Que tous les maux fondent sur lui !

— Oui!

— Sur celui qui n'aimerait pas son frère.

— Oui!

— Assez! s'écrient les parrains.

— Assez! disent les frères.

Et aussitôt, ceux-ci boivent, moitié par moitié, le sang mélangé dans le vase. Ils sont vraiment frères. Les chrétiens déchargent leurs fusils devant l'assemblée en signe de réjouissance, et l'évêque se retire alors dans la hutte qu'on lui avait préparée.

Il ne dort guère, hélas! mais combien sa prière fut fervente!

— O Dieu, disait-elle, ah! écoutez votre serviteur, il vous en supplie. Pitié pour vos enfants! Vous le savez, Seigneur, vos missionnaires sont partis bravement, sans regarder en arrière. Et pourtant la voix de la nature criait dans leur cœur et dans leur chair. O mon Dieu! ne savez-vous pas vous-même ce que c'est que d'aimer? N'avez-vous pas eu de mère? Et nous avons abandonné notre mère, notre père, notre frère, nos amis très tendres, notre cher pays de France où il eût fait si bon

vivre, nos usages, notre bien-être ; nous avons changé notre vie. Nous avons été joyeusement à travers mille difficultés, mille dangers : le climat, la brousse, les cours d'eau à traverser, les exigences des tribus riveraines de la route, l'abandon des porteurs de caravane ; nous allions ; nous allions quand même... Adieu le foyer aimé ! adieu le regard ému des nôtres ! adieu les belles cathédrales ! adieu les splendides cérémonies de notre culte ! adieu toutes les consolations ! La patrie désormais, c'est cette terre enflammée, ce soleil de feu, cette nature farouche ; ces hommes parfois égoïstes, toujours grossiers, à l'aspect repoussant, aux instincts souvent cruels. Et nous, apôtres, nous venons à eux pour les serrer dans nos bras, pour leur donner le doux nom de frères. Et nous resterons ici et nous y mourrons : car plus de cinquante y sont morts, depuis les jours de la première caravane.

Mon Dieu ! nous ne cessons d'arroser le sol d'Afrique de nos sueurs, de nos larmes et de notre sang ! L'oublierez-vous ? Vous semblez ne plus vous en souvenir, Seigneur ! Ah !

pitié ! pitié ! et si nous avons quelques mérites à vos yeux, assez, mon Dieu ! assez et sauvez-nous ! »

. . . . .  
Le lendemain, l'évêque partait, accompagné des cinquante guerriers promis par Mouéné-Kamba ; ce qui élevait à cent le chiffre de la petite troupe. En arrivant à Kissimbika, le cœur de l'évêque saigna bien fort à la vue de tant de ruines et de désastres, et ce fut avec des larmes amères qu'il se jeta dans les bras de son collaborateur venu à sa rencontre pour lui présenter encore cinquante défenseurs prêts à se joindre à lui. Tous étaient pleins d'ardeur ; mais, si on en excepte les chrétiens de la première escorte, ils n'avaient point d'armes à feu et devaient se trouver en face des Arabes dans un état évident d'infériorité.

Sans retard, ils se mirent en route, et, grâce à des marches forcées, atteignirent la troupe esclavagiste avant qu'elle ne fût arrivée au lac.

. . . . .  
Pour des raisons que nous allons connaître,

Suliman avait quitté un instant le sentier des caravanes et s'était dirigé vers le nord, du côté des montagnes du Goma. On avait traversé la jungle et on était arrivé dans un emplacement couvert de grands blocs de granit dispersés parmi les arbres. Ces blocs de forme bizarre, entassés de la manière la plus confuse, formaient parfois des chaînes, avec çà et là, des brèches pour passer et des cercles tracés comme à dessein ; on eût dit des amphithéâtres ou des monuments sacrés, comme ceux qu'élevaient autrefois les vieux Druides dans leurs forêts celtiques.

Les esclaves campaient au milieu des piles de rochers et des blocs solitaires. Ils étaient plus misérables que jamais. A l'heure du crépuscule, nous nous trouvons tout près d'une bande d'hommes de Karoungou. Chacun a au cou un carcan de fer rivé avec des clous chauffés à rouge et roulant dans une chaîne fermée à l'extrémité par un seul cadenas. Chaque chaîne compte douze esclaves ; ils sont presque obligés de faire tous les mêmes mouvements. Si un Vouangsuana veut une cruche

d'eau, il faut que tous les esclaves de la même chaîne aillent la puiser. Ils sont parqués sur le même véritable fumier. Ils chantent, pourtant :

— Tu nous envoies au lac; mais quand nous serons morts, nous n'aurons plus de jong et nous reviendrons te hanter et te tuer.

— Suliman! Suliman!

— Et nous reviendrons te tuer.

— Mousa! Mousa!

Tous reprenaient le refrain qui était formé du nom d'un marchand arabe.

Le métis Mousa qui passait par là ne pût probablement supporter cette allusion à un événement qu'il désirait fort peu; il se précipita, et, frappant au hasard sur toute cette masse noire, il cria :

— Chiens, je vous défends de chanter ainsi, chantez autre chose.

Et comme ils se taisaient tous.

— Chantez, vous dis-je!

Ainsi les Babyloniens disaient-ils aux fils de Sion, réduits en captivité comme les pauvres Africains et les fils de Sion répondaient :

— Nous nous sommes assis sur le bord du

fleuve de Babylone, et là nous avons pleuré en nous souvenant de Sion.

— Nous avons suspendu nos instruments de musique aux saules qui sont au milieu de Babylone.

— Car là, ceux qui nous avaient emmenés captifs nous demandaient de chanter...

— Comment chanterons-nous... dans une terre étrangère ?

— Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma main droite soit mise en oubli !

— Que ma langue s'attache à mon palais si je ne me souviens point de toi !

— N'oublie pas, Seigneur, les enfants d'Edom et ce qu'ils ont fait au jour de la ruine de Jérusalem, lorsqu'ils disaient : Détruisez-la, détruisez-la jusqu'aux fondements !

— Malheur à toi, fille de Babylone ! heureux celui qui te rendra tous les maux que tu nous a faits !

— Heureux celui qui prendra à son tour les petits enfants et les brisera contre la pierre...

Au camp des négriers, c'était un jeune enfant qui, élevant la voix, traduisait à peu près

les sentiments des Israélites sur la terre d'exil :

— Il était beau notre Manyéma avec ses bois, ses ombrages, son ciel, ses cours d'eau, ses vallons, ses vertes montagnes !

— Il était beau, notre Manyéma !

— Et quand Nossi allait puiser de l'eau à la fontaine, tous les voisins disaient : Voilà l'heureux enfant qui mange tous les jours du gibier et du sel.

— Il était beau notre Manyéma !

— Et l'on disait encore : Voilà Nossi aux cheveux bien tressés, Nossi avec ses beaux habits de coton bleu.

— Il était beau notre Manyéma !

— Et ma mère me gardait dans ses bras et je posais ma tête sur ses genoux !

— Il était beau notre Manyéma !

— Ah ! quand nous avons porté dans la forêt le cadavre de mon frère, j'ai pleuré ; pourtant, mon frère est heureux dans la mort ; sous le tertre et les poteries cassées, il dort.

— Il était beau notre Manyéma !

— Il dort ; et moi, je pleure encore, je pleure

sur moi et j'arrose ma nourriture de mes larmes.

— Il était beau notre Manyéma!

— Le voyage de l'esclave est rude, ses pieds sont ensanglantés, la charge est lourde, le *pori* est brûlant. J'ai faim, j'ai soif, et mon corps est criblé de blessures.

— Il était beau notre Manyéma!

— Ah! reverrai-je la case où je suis né et ma mère qui m'appelle? Reverrai-je nos champs de bananiers et mon Manyéma? Il était beau! il était beau!

Des païens avaient commencé à mêler leur voix à celle de l'enfant. A côté, des chrétiens parlaient à voix basse entre eux. L'un d'eux disait :

— Frères, il semble que nous soyons abandonnés de Dieu et des hommes! Et notre évêque, où est-il? Je l'ai attendu tous les jours, j'espérais....

Il n'acheva pas; au même moment, on entendit un grand tumulte à l'entrée du cirque de rochers; des Vouangouanas passaient en courant dans la direction de la tente de Suliman et l'on criait :

— Le blanc ! le blanc !

Où :

— Monseigneur ! Monseigneur !

C'était lui en effet qui apparaissait à la lueur des feux qu'on venait d'allumer. Il était pâle, défait, brisé, fatigué ; il n'avait en main qu'un bâton ; sa croix d'or rayonnait dans l'ombre sur sa poitrine. Il arriva escorté d'une vingtaine d'hommes devant l'Arabe qui se disposait à faire la prière de tous les soirs ; on avait déjà étendu devant la tente le tapis pour le *salam*.

— Suliman ! salut !

— Salut ! *Moussongou* ! que me veux-tu ?

— Tu le sais, tu dois m'attendre ! Tu n'as certes pas pensé qu'un père abandonnerait ses enfants ; je viens les chercher.

— *Allah Akbar* ! Tu perds ton temps, *Moussongou* ! crois-moi : il n'y a rien de commun entre toi et moi ; il eût mieux valu que tu ne vinsses pas.

— Comment peux-tu parler ainsi ? Où est le temps où tu disais : « Que l'ombre des missionnaires arrête les Vouangouanas et les fasse même reculer ! »

— En campagne, je ne suis pas maître de mes hommes. Ce sont des sauvages qui ne comprennent rien, surtout quand la faim les pousse.

— Ah! non! ils n'ont rien compris et ils ont tout dévoré; tu dis vrai, malheureux!

*Moussongou*, j'ai respecté la vie et la liberté du blanc qui est à Kissimbika....

— Comment! votre amitié ne s'adresserait qu'à nous autres blancs! Et la protection des sultans de Zanzibar et de Nyangoué ne s'étendrait qu'à nous et non à nos chrétiens noirs! Mais alors il ne nous reste qu'à retourner dans notre patrie! nos enfants n'ayant pas de fusils ou presque point, seront toujours exposés à l'attaque de vos bandes, et il nous faudra sans cesse recommencer notre œuvre en pleurant sur les ruines de nos travaux de la veille. Ainsi nous n'aurons jamais un instant de repos et de sécurité! Tu n'y songes point!

— J'ai exécuté les ordres du sultan Abdallah; que puis-je dire de plus?...

— C'est bien! je le saurai désormais... Mais tu peux, en tous cas, me céder des esclaves.

Je paierai le prix d'un bon nombre; le reste du paiement s'effectuera plus tard...

— Qui veux-tu racheter?

— D'abord le chef Liohoua, ensuite...

— Dieu me coupe la tête, si je n'ai la sienne à celui-là ! il a tué mon frère Hamis !

— Ensuite Alcala et Batara.

— Par Dieu ! non ! je me les réserve aussi !

— Et je voudrais la jeune Capéo...

— Celle-là sera ma femme ! entends-tu ? blanc !

L'évêque tressaillit douloureusement ; il se heurtait à une volonté inébranlable ; il le savait, il le sentait.

— Veux-tu que je fasse quelque chose ? continua l'Arabe en ricanant, prends la mère de la jeune fille et j'en ajouterai aussi quelques autres...

— Tu sais bien que je ne séparerai pas la mère de la fille ; elles ne seront que trop tôt séparées, hélas ! Ah ! Suliman, tu te repentiras peut-être amèrement un jour ! alors, il ne sera plus temps !

— *Moussongou*, je t'ai dit ma volonté.

L'heure du *salam* est venue ; tu ne m'empêcheras pas d'invoquer Allah, je suppose ?

C'était un congé. M<sup>re</sup> de la Vigne, s'en alla lentement ; ses jambes se dérobaient sous lui ; il avait peine à retenir ses larmes. Dans le camp, un grand silence s'était fait. Vouan-gouanas et esclaves formaient la haie sur le passage de l'évêque, qui voyait les mains enchaînées se tendre vers lui, et qui entendait les sanglots déchirer les poitrines. Malgré l'obscurité, il en reconnaissait plusieurs. Il les appelait par leurs noms :

— Kabulé (la petite graine) !... Namsalo (la mère de la perle) !... Kileva ! Kiziala ! Nakabezia ! Oh ! mes enfants ! mes enfants !

C'étaient des jeunes filles de l'orphelinat. Deux négresses, libres de leurs mouvements, vinrent se jeter à ses pieds ; il reconnut Halimah et Capéo. Il les bénit, en pleurant vraiment cette fois. Un instant après, il était hors du campement.....

Quand il fut parti, Suliman, tourné vers le couchant, fit le *salam*. Debout, les bras étendus, il cria :

— *La illa, illa Allah we Muhamed Resul Allah ! Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète !*

Puis il s'agenouilla sur les talons, étendit les bras et frappa trois fois la terre avec le front...

Honte aux Arabes qui partout sont les mêmes, quoiqu'on en ait dit ! Graves dans les circonstances où ils doivent figurer ; flegmatiques en tout temps ; toujours paresseux, menteurs et flatteurs, jusqu'à la bassesse, envers ceux dont ils attendent quelque chose ; fanatiques, violents, cruels et barbares vis-à-vis des faibles ; fourbes, déflants, contre qui-conque n'appartient pas à leur religion.

Leur religion ! Honte à l'Arabe dont on parle la langue aux lieux où le Christ a voulu naître, vivre, souffrir et mourir ! Honte à ceux qui sont là, qui vivent là, et qui, ayant des yeux, ne voient point, des oreilles, n'entendent point ! L'Arabe musulman est maudit comme un démon !

Suliman se releva et fit appeler Mousa son âme damnée ; il lui donna quelques brèves instructions :

— Nous n'avons pas de temps à perdre, lui dit-il ; ce blanc va nous jouer quelque mauvais tour, s'il le peut. Va, fais tout préparer au fond du cirque de rochers ; il y a là un endroit que je t'ai déjà indiqué, fais-y porter des fagots, élever un bûcher, et qu'à minuit tout soit prêt. Tu enverras cent Vouangouanas aux environs pour surveiller les abords du camp, et nous préserver de toute surprise. Tu en mettras cent autres autour des rochers comme un cordon de sentinelles ; tu placeras le reste près du bûcher...

Opoudo est attachée à un homme de Kissimbika ; c'est bien ! Celui-là l'empêchera de rien tenter contre les chrétiens ; mais en même temps elle peut les surveiller : tu le lui recommanderas. Au premier signe de rébellion ou de fuite, elle devra pousser un cri connu de nous et nous prévenir ; nous accourrons. Fais vite et fais bien ! A minuit, va chercher le meurtrier de mon frère et amène-le où je t'ai dit.

... Il est minuit. Au fond du cirque, dans un endroit qui forme comme un réduit fermé, lui

aussi, par un cercle de grosses pierres, on a réuni une grande quantité de roseaux placés sur le sommet d'un rocher ressemblant par sa forme à une table longue. Devant le rocher, à une petite distance, Suliman prend place, assis sur un tabouret ; tout autour de lui, dans l'ombre, on aperçoit çà et là, les silhouettes de ses brigands à gages. Le décor est sinistre ; les étoiles même ne brillent plus là-haut dans la voûte céleste. Nous sommes arrivés à la fin de la saison des pluies. La *massika*, parfois alors, redouble de violence ; c'est le moment des grandes tempêtes tropicales.

Hélas ! la tempête qui couvait dans le cœur de ce musulman va se déchaîner avec fureur sur la tête du chef noir. Il est nègre et il est chrétien : c'est une âme élevée, un cœur noble, une belle intelligence, un homme qui a conscience de sa dignité et de sa valeur ; il est brave : il a défendu sa vie et sa liberté, la vie et la liberté des siens. C'est un crime ; il mourra,

On l'amène enchaîné. Par une contradiction étrange et voulue, il a conservé son aspect

superbe, plein de vigueur et de santé, on l'a soigné pendant la route : c'était l'ordre. La vie surabonde en lui. Tel son frère Alcalá nous est apparu au commencement de cette histoire, tel Liohoua, le chef, nous apparaît aujourd'hui à la lueur de deux ou trois torches tenues en main par quelques soldats.....

— Esclave! le moment est venu d'expier ton crime! Approche, approche donc, brute!

Et d'un coup de fouet appliqué avec rage, l'Arabe déchire le visage du noir, qui ne pousse même pas un cri...

— Dent pour dent! œil pour œil! tu as fendu la tête à Hamis, chien! Tu as vu ton ami, le blanc, l'évêque, venir tout à l'heure au camp. Oh! tu l'as vu! c'est sûr; il te réclamait, il voulait te racheter, et avec toi, ton frère, cette autre brute et ton fils et sa fiancée; que sais-je? Par Allah! ce blanc est d'une outrecuidance!... Et sans doute il t'eût reconduit dans ton beau village, maintenant noir comme ta peau, et vous en eussiez relevé les décombres, reconstruit les cases, replanté les jardins et recommencé votre douce vie, fen-

dant de temps à autre le crâne d'un fidèle croyant, en guise de passe-temps. Fous ! fous ! vous êtes tous fous ! hurla l'Arabe. Approche !

Et un nouveau coup de fouet zébra d'une raie sanglante le front du chef.

— Parle ! misérable idiot, parle ! je le veux ! Réponds !

— Je n'ai rien à répondre, Suliman, tu ne me comprendrais pas.

— Voyez-vous ! le bel animal ! nous ne sommes pas à sa hauteur ; nous ne saisirions pas ce qui sortirait de son esprit supérieur. Oh ! j'ai bien envie de mettre ta cervelle à nu, pour contempler ce chef-d'œuvre.

— Fais-le, Suliman, mon Sauveur Dieu a été souffleté, déchiré, brisé ; je ne suis pas plus grand que le mattre, et c'est une joie pour moi de pouvoir l'imiter même de loin.

— J'en étais sûr ! voilà qu'il parle d'Issa ! Issa se moque bien de toi, bête immonde ! et du reste, si Issa est au paradis, il y est avec Mohammed, et Mohammed ne veut pas de nègres avec lui. Donc, tu n'iras pas au paradis, sois tranquille. Sathani te guette et

t'attend. D'ailleurs, j'ai trop parlé, je veux te donner, dès ici bas, un avant-gout de l'enfer. Holà ! hommes, prenez-moi ce corbeau, coupez-lui les pattes ; enlevez-lui aussi quelques plumes sur le dos ; vous les ferez griller sous ses yeux.

— Et souriant méchamment :

— Dieu le délivrera !

Mais Liohoua est blessé au vif par l'outrage qu'il fait à son Dieu, en lui portant un défi, et il réplique avec fierté :

— Oui, Dieu me délivrera ; mais vous ne verrez pas comment il le fera, car il prendra avec lui mon être raisonnable, et ne vous laissera entre les mains que l'enveloppe mortelle (1).

— C'est bien ! faites ! crie Suliman aux bourreaux.

Ceux-ci saisissent le chef, lui enlèvent ses chaînes et le renversent à terre. Quatre hommes lui tiennent les bras et les jambes clouées au sol, et un autre, un monstre à

(1) Réponse de Mathias Mouroumba à ses bourreaux. Lettre de M<sup>r</sup> Livinhac sur les martyrs nègres de l'Ouganda.

figure humaine, le véritable bourreau, Mousa, s'approchant, avec une hache très effilée, abat les deux mains et les deux pieds du patient, qui se tord de douleur au milieu d'une mare de sang. On le retourne alors, et le couchant sur le ventre avec une dextérité effroyable qu'on ne trouve que dans ces pays de mœurs sauvages, on lui enlève sur le dos des lanières de chair, puis on jette le tout sur un brasier qu'on vient d'allumer.

Le supplice n'est pas fini. Les bourreaux ont usé de tout leur art pour empêcher l'écoulement du sang, et ménager ainsi au martyr une longue et cruelle agonie. Il est fort du reste ; ces horribles tourments ne lui arrachent aucune plainte. On le reprend, on le porte sur le rocher en forme de table ; là, on l'enferme dans un gros fagot de roseaux secs, et on attache le fagot à un poteau fiché dans un trou du roc. Le feu est mis au bûcher du côté des jambes de la victime, afin de la faire souffrir, le plus longtemps possible.

— Allons ! que ton Dieu vienne et te retire du brasier ! criait Suliman.

— Pauvre insensé, répondit avec calme du milieu des flammes l'héroïque chrétien, tu ne sais pas ce que tu dis. En ce moment, c'est comme de l'eau que tu verses sur mon corps ; mais, pour toi, le Dieu que tu insultes, te plongera un jour dans le véritable feu. Repens-toi, Suliman, car si tu ne te repens pas, tu auras à plaider avec moi au tribunal de Dieu (1) !

On ne parlait pas mieux dans la primitive Église, au temps des Laurent et des Sébastien.

On entendit encore le martyr qui murmurait comme dans une prière :

— Je leur pardonne... O Père, ne m'abandonne pas ! n'abandonne pas mon enfant, ni mon frère, ni l'évêque blanc que j'aime ; n'abandonne pas mes frères les chrétiens... ! Mourir ! je vais mourir ! Et j'irai par dessus les nuages, par dessus les étoiles, par dessus le grand soleil, et je verrai la terre où le jour ne finit pas, où les anges chantent les cantiques

(1) *Les martyrs de l'Ouganda*. Lieu cité.

éternels... Encore quelques instants, ô mon Dieu! et je verrai ces merveilles... O Dieu! ô Jésus! merci... merci! Ayez pitié du pauvre Liououa; il remet son âme entre vos mains...

.....  
Il était une heure du matin; les roseaux étaient consumés, et l'on n'apercevait plus que des os calcinés qui blanchissaient sur un fond noir et charbonneux...

.....  
Suliman revenait à sa tente; son front était soucieux. Il avait assouvi sa vengeance; mais il n'était point satisfait..... Ce nègre lui avait tenu tête, il l'avait bravé, il était mort avec un courage à nul autre pareil. Il y avait donc quelque chose dans ces noires enveloppes?..... Où donc était le temps, où toute cette marchandise humaine obéissait passivement, où le troupeau marchait docilement sous le bâton du berger escorté de ses bons chiens, les métis et les nègres de la côte? Cela allait tout seul; on n'avait jamais entendu un noir raisonner. Raisonner! allons donc! Là où il n'y a pas de raison, on ne raisonne pas..... Ah!

ces maudits blancs avaient tout changé ! ils avaient dressé ces noirs comme on dresse un chien savant ; ils leur avaient fait la leçon : Tu diras ceci, tu penseras cela, tu agiras comme un homme..... Et puis les misérables infidèles veulent abolir la traite et abolir les traitants ; ils ont un but : s'emparer de l'Afrique qui est aux Arabes et empêcher le nom du prophète d'y pénétrer. Chiens de chrétiens !..... Et pour ce faire, ils séduisent les noirs, les baptisent, leur enseignent qu'ils sont des hommes..... C'est un bouleversement complet, et ces blancs sont partout ; depuis quelques années on n'entend plus parler que d'eux ; on dit même qu'ils forment une troupe armée quelque part, près d'ici, aux environs du lac... Malédiction ! O mon cimetière, mon cimetière ! tu n'as goûté jusqu'ici que du sang d'esclave ; peut-être te ferai-je boire du sang de blanc !.....

En monologuant ainsi, il était arrivé au centre du campement, quand subitement Opoudo se dressa devant lui. Elle, d'ordinaire si fière, si superbe, et qui affectait un calme dédaigneux, semblait hors d'elle-même. Elle

traînait son compagnon de chaîne et vint à l'Arabe en criant :

— Suliman, prends ton sabre et tue-moi ! Tue-moi vite, te dis-je ! Le plus tôt sera le mieux. Je veux que tu me tues !

Et elle se précipita sur le poignard qui pendait à la ceinture du maître.

Celui-ci n'eut que le temps de faire un saut en arrière.

— Mais qu'y a-t-il donc ? Que se passe-t-il de nouveau dans cette folle tête ? Arrêtez-la, soldats ! Arrêtez-la !

— Ce qu'il y a ! Ce qu'il y a ! Ah ! ce qu'il y a ! vomit la négresse avec un blasphème, il y a ceci : le fils de Liouhoua s'est échappé, et il a emmené sa fiancée. Batara et Capéo ne sont plus dans le camp. Tue-moi, tue-moi donc !

— Misérable femelle ! hurla l'Arabe en lui assénant un coup formidable du pommeau de son poignard.

Et il courut du côté où on avait placé les jeunes chrétiens avant le supplice du chef. Ils avaient disparu. Il les fit rechercher dans tout

le camp, et on ne les retrouva pas, ni eux, ni la mère de Capéo, ni quelques autres esclaves encore.

Comment avaient-ils pu s'enfuir ?

On sait qu'Opoudo avait été chargée de la surveillance des chrétiens et de Capéo. C'était une besogne qui lui convenait à merveille. Sulimau était sûr qu'elle s'en acquitterait mieux que tout autre. Les Vouangouanas étaient tous occupés à divers endroits. Le féroce Mousa remplissait les fonctions de bourreau. Au moment où l'on avait conduit le chef au lieu du supplice, la fille de Kaléro n'avait pu tenir en place. Folle de jalousie et de haine, elle avait cherché Batara dans le camp, l'avait trouvé facilement, à quelques mètres de là, et lui avait dit, avec un sourire affreux :

— Batara ! je suis vengée, je suis vengée !  
Ton père va être brûlé vif. Oh ! quelle joie !  
Tu sauras donc qu'on ne résiste jamais impunément à Opoudo !

Et puis, elle n'avait pu se refuser le plaisir de voir l'exécution du chef ; et, ayant obtenu le consentement du chrétien auquel elle était

liée, et qui perdait la tête dans cette nuit terrible, elle avait couru vers le cirque de rochers, et, cachée derrière une énorme pierre, elle avait tout vu, tout entendu, ne songeant plus à Capéo pour l'instant.

Un homme avait été témoin de ces allées et venues : c'était Alcalá. Il avait appelé d'un geste son neveu, lié à une chaîne qui retenait trois ou quatre prisonniers. C'étaient des païens ; mais la communauté du malheur en avait fait des amis fidèles.

— *Enfant, avait dit Alcalá, essaie donc de briser ta chaîne. Vite ! tu n'as pas beaucoup de temps !*

Aidé de ses compagnons, le jeune forgeron avait fini par trouver un quartier de roc, qui lui servit à briser ses liens. Il était libre. Il voulut courir au secours de son père. Alcalá le retint.

— *Non, c'est inutile, mon pauvre ami ; tu ne sauverais pas ton père, et tu te ferais tuer. Va, cours, prends Capéo et sa mère avec toi, et tâchez de franchir l'enceinte du camp sans être vus.*

— Mais toi ! oncle, toi ! Je ne puis te laisser ainsi ; tu es malade, et...

— Laisse-moi, au contraire ; je retarderais votre évasion. Je dois demeurer ici pour consoler et fortifier les autres, les femmes, les enfants. Batara, je vais être chef de Kissimbika ; je me dois aux miens... Vous, vous êtes jeunes ; fuyez, mes enfants. Je vous bénis !... Enfant, si tu peux rejoindre l'évêque, dis-lui que je l'aime...

Batara couvrit de larmes le front de son oncle en l'embrassant. Il alla chercher Capéo et Halimah, les prévint d'un mot, et tous les trois, jetant un regard de douleur du côté des rochers, où l'on voyait luire une flamme rouge et sanglante, s'enfuirent...

. . . . .  
Suliman avait trouvé.

Longtemps, il s'était demandé comment il punirait la négligence de la négresse, qui anéantissait une partie de ses horribles projets.

Batara sauvé ! Capéo enfuie ! Passe encore pour le jeune homme ! quoique, libre, il devint un terrible ennemi, surtout aux mains des

blancs ; car les blancs étaient là, c'était probable. Mais la jeune fille, il la voyait s'échapper au moment où... Elle lui plaisait, cette enfant, si différente des autres femmes, si douce, si belle ! Elle était chrétienne, mais qu'importe ! Dans le harem, on vient à bout de tout ; on lui apprendrait à connaître Allah et le Prophète. De cela, il se chargeait. Oui, elle serait le plus bel ornement de sa maison à Nyangoué..... Mais son rêve courait maintenant dans la jungle.....

Misérable Opoudo ! A qui se fier désormais ? Oh ! celle-là expiera son crime d'une manière épouvantable !..... Mais la chance commencerait-elle à tourner ?..... Suliman se le demandait tout au fond de l'âme, et son visage de bronze cachait mal ses angoisses et ses préoccupations...

L'Arabe avait remarqué la veille, en arrivant au lieu du campement, que la forêt se développait sur une grande étendue à partir du plateau semé de blocs erratiques que nous connaissons. Les Vouangouanas, qui avaient été couper du bois dans la forêt, avaient ra-

conté que des chasseurs d'éléphants étaient occupés là à dresser des pièges pour le gros gibier. On savait qu'une battue était organisée pour le lendemain, vers neuf heures du matin.

On chasse l'éléphant de plusieurs manières en Afrique. Les naturels du Goma avaient, près d'une mare où les éléphants venaient boire, creusé une énorme fosse de dix mètres de profondeur, et, au moyen de troncs d'arbres, on avait fait un rebord qu'aucun animal pris au fond de la fosse ne pouvait escalader. De ce puits partaient, en forme d'avenue, deux palissades de pieux très hauts, courant d'abord parallèlement sur une distance de cinquante mètres, puis s'élargissant à travers les buissons jusqu'à une ouverture qui pouvait avoir une centaine de mètres.

Suliman avait donné ordre à Mousa de séparer Opoudo de son compagnon de chaîne et de la conduire dans ce couloir. La négresse n'y comprenait rien. En vraie fille de Karoungou, elle avait pourtant reconnu le piège des chasseurs ; mais morne, désolée, inconsolable

de la fuite des deux jeunes gens, elle marchait sans avoir conscience de ce qu'on lui voulait. En arrivant devant la fosse des éléphants, ses gardiens, deux Vouangouanas robustes, plantèrent un pieu dans le sol et l'y attachèrent solidement. Les liens étaient si serrés qu'ils arrachèrent à la négresse un cri de douleur.

— Femme, dit Mousa, le moment est venu de payer toutes tes insolences.

Et il lui cracha à la face à son tour; et, levant son fouet, son terrible fouet, il lui en cingla les épaules.

Opoudo ne répondit rien.

— Maintenant, conclut Mousa, nous avons fait ce qui nous regarde. Les éléphants termineront l'ouvrage!.....

La négresse sembla alors se réveiller.

— Les éléphants! Que dis-tu?

— Oui, ils vont venir te caresser, ma belle. On va te les amener tout doucement. Ah! vous ferez bon ménage ensemble. Tu es digne d'eux, Opoudo! Adieu! Bonne fête! Entends-tu le tambour?.....

Le voile se déchira devant les yeux de la malheureuse. Elle comprit.

— Ah! cria-t-elle épouvantée aux hommes qui escaladaient la barrière de pieux en s'enfuyant, pitié! pitié! Ne m'abandonnez pas! Mousa, grâce! grâce! Viens me chercher. Je serai ta servante... ou donne-moi un coup de poignard pour en finir!... Suliman! ah! lâche! lâche!... Maudit soit le Dieu des musulmans et celui des chrétiens! Ah!... ils arrivent!...

On entendait d'abord les sons du tambour; mais un autre bruit domina tout bientôt. C'était comme le grondement d'une mer houleuse, le fracas des flots qui s'engouffrent dans les grottes profondes des falaises. C'était comme une longue plainte de la forêt; le feuillage et les arbres semblaient gémir; des nuées d'oiseaux passaient à tire-d'ailes au-dessus du chemin; les buffles et les antilopes, soufflant bruyamment, à droite et à gauche des palissades, partaient en galopant furieusement; et la terre trembla sous un poids énorme..... Cinquante éléphants, dominant de la tête les grandes herbes, la trompe haute et les défenses en

avant, arrivaient dans le couloir, chassés par les naturels du pays.....

La négresse poussait des clameurs qui n'avaient plus rien d'humain. Sa tête, maintenue droite par un dernier raffinement de barbarie, était hideusement contractée ; elle ferma les yeux.....

Les monstres passèrent sur elle comme une trombe et vinrent tomber dans la fosse, se brisant, s'étouffant, se déchirant, dans une lutte affreuse et gigantesque...

Devant la fosse, il n'y avait plus rien,... rien qu'une bouillie rouge et noire...

---

## CHAPITRE VII

### La délivrance.

---

Une course folle à travers la brousse. — Orage tropical. — En chasse! — Les blancs. — « Les chrétiens au léopard! » — « Comment sont tombés les forts! » — Le châtimeut. — Au camp des Croisés. — Les funérailles du chef. — Conversion des païens. — Déclin d'une puissance. — « *Ubi solitudinem faciunt pacem appellant.* » — Épilogue.

Tous les trois, ils couraient l'un derrière l'autre, sans tourner la tête, sans dire un mot; ils couraient à travers les hautes herbes qui, en certains endroits, avaient plus de douze pieds d'élévation : c'étaient des tiges souvent plus grosses que le pouce et tellement serrées qu'en s'y appuyant on les inclinait à peine, et elles écorchaient cruellement le visage et les mains des fugitifs.

Où allaient-ils ? L'eussent-ils pu dire ? Non, ils fuyaient, voilà tout, marchant droit devant eux, en s'efforçant pourtant de se rapprocher du Nord, guidés par le soleil. A tout prix, il fallait s'éloigner au plus vite des féroces bourreaux qui étaient en nombre, eux. Trois cents, contre quelques esclaves ! Une dizaine d'autres suivaient Batara, Capéo et sa mère en se traînant péniblement et portaient encore aux mains des tronçons de chaînes ; même il y en avait deux qui n'avaient eu ni la force ni le temps de se débarrasser de l'odieux carcan rivé à leur cou.

Le pays à travers lequel ils fuyaient était la région comprise entre la chaîne du Goma et les monts Kalavnannga, la province d'Oubougoué qu'on trouvait au nord de l'Ouboudjoué. Les esclaves savaient vaguement qu'en se dirigeant plus haut, toujours plus haut, ils trouveraient peut-être le Bakommbé ou arriveraient chez les Massansis, à Kibanga, ou dans la presqu'île de l'Oubouari, sur le lac, au-delà du golfe de Burton ; là, il y avait des blancs ; on les protégerait contre les Arabes d'Oudjidji.

C'était un pays peu habité que l'Oubogoué, un pays vraiment sauvage. Pas de chemins, pas de sentiers ; une série de montées et de descentes, des collines et des vallées inconnues, des torrents gonflés par les orages qui éclatent, çà et là ; des forêts ténébreuses ; de longues crêtes boisées moutonnant à perte de vue, s'élevant les unes au-dessus des autres ; des globes, des coupoles, des parasols feuillus, des chaînes parallèles avec des terrasses abruptes et d'énormes gradins vers l'est, cachant les eaux bleues du Tanganika et des pentes moins raides vers la partie occidentale.

Quand les fugitifs passent au milieu des fourrés dominés par les acacias ombrelles ou les *mparamousis* à la tête altière, il semble que tout dort ; mais c'est un calme trompeur. Tout à coup les lianes s'agitent ; un éclair brun passe et toute une bande de singes s'élance d'une cime à l'autre en jetant des cris de surprise à la vue des créatures étranges qui viennent troubler ces solitudes.

Nos gens jettent l'épouvante partout. Les

zèbres et les antilopes détalent. Parfois une tête de reptile dépasse les herbes et paraît à la fois effrayée et menaçante. Le serpent entre dans le fourré et se glisse sous une pierre; un autre, le corps roulé autour d'une branche, balance le cou comme une liane flottante, à la terreur des deux femmes que Batara a peine à rassurer.

Il faut marcher, il faut courir et traverser ces ruisseaux, ces rivières qui se présentent, hélas! trop nombreuses, recélant dans leurs flancs et sur leurs bords d'autres dangers. Près de ces nappes d'eau, de ces étangs charmants, entourés de roseaux et de papyrus, reposent les monstrueux hippopotames qui aiment les bancs de sable recouverts d'un peu d'eau sur lesquels ils étendent leur masse au soleil, et on voit çà et là sur la nappe bleue surgir deux points noirs d'où jaillissent deux jets puissants ou une gueule effroyablement ouverte : les flâneurs bâillent. Les mères portent leurs petits sur le dos. Au demeurant, de bons enfants, ces monstres herbivores et qui n'attaquent l'homme que très rarement; par

exemple, quand ils sont blessés, quand une mère veut défendre son petit; alors, d'un coup violent de la tête, ils broient l'ennemi et piétinent son corps avec rage.

Bien plus sérieux était le danger qui venait des crocodiles. Nos esclaves marrons rencontrèrent une rivière de peu de largeur, mais très profondément encaissée entre deux hautes murailles de grès. Impossible de la traverser; il faut donc s'engager dans cette crevasse noire, ténébreuse, où les branches des arbres qui surplombent les rives forment une voûte impénétrable aux rayons du soleil. Suspendus au-dessus du gouffre, les fugitifs s'accrochent à une pierre, à une racine, à une branche et cherchent longtemps où poser le pied. Tantôt ils descendent à un mètre au-dessus de l'eau, tantôt ils remontent à quinze ou vingt, et toujours à la façon des chèvres. Et là, au-dessous, on aperçoit les sauriens qui, souvent, huit ou dix ensemble, semblables à des soliveaux, dont l'écorce humide reluit dans l'ombre, se promènent lentement sur l'eau. Un faux pas... et la rivière ne rend jamais ce qu'elle prend!

Ils ont franchi ce dangereux passage et les voici de nouveau dans la montagne boisée ; ils ont faim, n'ayant mangé depuis la veille que quelques racines ou des fruits sauvages, et ils ne sont pas au bout de leur dur calvaire !...

L'orage que faisait pressentir la pesante atmosphère de la nuit dernière arrive, accompagné de violentes rafales et d'une pluie torrentielle. Bien qu'on ne soit encore qu'à quatre heures de l'après-midi, il n'y a plus d'autre clarté que celle des éclairs, des flammes bleues et rouges aveuglantes. La foudre éclate dans toutes les directions à la fois, secouant, ployant, tordant, déracinant ou brisant, dans une tourmente effroyable, les arbres de la forêt dont plusieurs craquent sinistrement et tombent près des malheureux, glacés sous ces trombes qui se déversent en déluge, sous ces nappes de pluie, ahuris, hébétés par ce furieux déchaînement des éléments.

Quand l'orage eut duré deux heures environ, deux longues et mortelles heures, il cessa tout à coup ; le soleil, à son déclin, rayonna sur les feuilles et sur l'herbe ruisselantes, pré-

sentant un spectacle magique. C'était comme un globe de cristal rouge se détachant au milieu de nuages violets, roses et vermeils. Les montagnes paraissaient flamber dans un embrasement immense, et, sur les crêtes escarpées, on croyait voir voltiger comme des flammes détachées du vaste incendie.

Batara et les hommes qui l'avaient suivi tentèrent d'organiser un abri quelconque pour la nuit, au moyen de feuilles et de branchages; puis ils firent du feu en frottant rapidement, l'un contre l'autre, deux morceaux de bois sec qu'ils purent découvrir. Triste abri néanmoins et triste nuit, où le froid, la peur, les ronflements des hippopotames de la vallée et les concerts nocturnes des grenouilles les empêchèrent de dormir! En effet, le fracas produit par ces derniers animaux est tel qu'il ressemble à celui produit par un chantier de construction rempli de calfats, menuisiers et forgerons.

Pour être moins bruyants, d'autres animaux n'étaient pas moins hostiles au repos des pauvres gens qui en avaient tant besoin!

Ceux-ci ne pouvaient échapper à un des plus grands fléaux de la campagne africaine, les fourmis. Livingstone nous a initiés aux mœurs de ces féroces névroptères, dont la grosseur n'excède pas un seizième de pouce, et qui sortant de leurs constructions en formes de cônes, de pyramides et de clochetons, hautes de six mètres au moins, remplies de corridors et d'excavations, assaillent en corps nombreux, obéissant à un commandement aigu et strident, les malheureux voyageurs, leurs voisins d'une nuit.

Elles fondent sur la tête, sur la gorge, sur tous les membres, mordent la chair aux endroits sensibles, saisissent la peau et tournent sur elles-mêmes pour emporter la pièce. Veut-on s'en débarrasser, elles tiennent bon et la tête reste prise; on arrache bien l'abdomen et le corselet, mais ce n'est qu'après les avoir tuées, — et elles sont légions, — qu'il sera possible d'extraire les crocs d'acier des mandibules. Il n'y a qu'un seul remède possible, fuir le lit de torture et se jeter à l'eau, si on le peut.

Le lendemain, après avoir traversé la rivière à gué, nos amis se trouvèrent dans la campagne inondée où l'eau leur venait à mi-corps et même jusqu'au visage. C'était le résultat de l'orage. Nouveau tourment, que cette course à travers des étangs profonds, flanqués d'éponges et de vase, de grands roseaux, de marais où l'on butte à chaque instant contre une racine ou un arbrisseau. Et pour comble d'infortune, à droite et à gauche, tout autour des infortunés voyageurs, il y a de grands trous, dus au passage d'une bande d'éléphants qui a pu compter plusieurs centaines de ces énormes animaux.

Batara marche devant les femmes pour courber les herbes, sonder le terrain et assurer la route. Des troncs d'arbres flottent sur le marécage, renversés par l'ouragan ; mais il faut se garder de profiter de cet appui illusoire, car il tourne sur lui-même et précipite l'imprudent qui s'en sert dans une boue putride, dans une fange visqueuse.

Quand donc, mon Dieu ! finira l'épreuve ? Et ces courageux enfants ne seront-ils sortis des

mains du farouche traitant, n'auront-ils échappé à grand'peine aux animaux féroces que pour être dévorés par la terrible terre africaine? La foudre du ciel ne les a pas frappés hier; est-ce qu'aujourd'hui la terre va les engloutir?

Non, Dieu est bon! Toute épreuve est limitée, mais avant de voir la fin de celle-ci, cependant, nos chrétiens de Kissimbika devaient encore passer par une dernière alarme.

Vers midi, ils entendirent, dans le lointain, de grands cris et quelques coups de fusils. Plus de doute, on les poursuivait.... Épuisés, après avoir traversé le marécage, ils vinrent tomber au pied d'un arbre, à la base d'une nouvelle colline qui avait surgi devant eux.

Batara inspecta l'horizon du côté de la route qu'ils avaient suivie, et, aussitôt, joignant les mains et levant les yeux vers le ciel :

— O mon Dieu! dit-il, ce sont eux! les Vouangouanas!... Chères femmes! Capéo! ils vont nous reprendre!...

— Que la volonté de Dieu soit accomplie! répondit Halimah; nous avons tout fait pour

reconquérir notre liberté ; il nous est impossible d'en faire davantage...

— Rendez-vous ! criait-on de l'autre côté du marais, où l'on apercevait maintenant distinctement une vingtaine de noirs armés.

Ceux-ci se mirent à l'eau en portant leurs fusils au-dessus de la tête et s'avancèrent. Ils arrivèrent à mi-chemin. On voyait leurs yeux injectés de sang. Ils étaient furieux, enragés, rendus fous par cette chasse difficile et périlleuse. Les deux femmes frissonnaient d'horreur en les sentant approcher..... Soudain, un coup de fusil, puis cinq, puis dix, partirent derrière eux, venant du sommet de la colline, jetant le désordre et la mort parmi les Vouangouanas. Les chrétiens n'en pouvaient croire leurs oreilles ; on eût dit que ce secours inespéré descendait du ciel. Ah ! était-ce donc l'archange préposé au commandement des milices célestes, qui surgissait avec ses légions ?

Les coups de fusil se succédaient, rapides, dirigés avec une sûreté et une précision étonnantes. Les esclavagistes n'avaient pas même eu le temps de se reconnaître. Ils avaient

essayé de s'enfuir : les balles venaient s'abattre sur ces cibles vivantes, qui tombaient dans l'eau vaseuse, s'enfongaient lentement et disparaissaient pour toujours.....

Quand il ne resta plus un seul Vouangouana, un homme, suivi à distance par une dizaine de compagnons, descendit la colline en courant. Celui-là n'avait pas le visage noir ; il ne portait pas non plus la robe longue des missionnaires. Il était vêtu d'un costume court, coiffé d'un large chapeau, avait une ceinture bourrée de cartouches et tenait à la main un magnifique fusil à tir rapide, de fabrication anglaise. Il était beau comme un habitant de la cour céleste ; aussi, les pauvres fugitifs lui dirent à genoux, les mains tendues vers lui :

— Tu es un ange envoyé par Dieu pour nous sauver !

— Pauvres enfants ! répondit-il en les relevant et en serrant leurs mains meurtries par les épines de la route ; non, je ne suis pas un ange, mais un frère, un ami des noirs, un chrétien comme vous. Voici pour vous restaurer. Mangez et buvez. Voici pour vous

aider à marcher. Nous allons retrouver Monseigneur! il n'est pas loin d'ici. Allons! courage! courage! nous verrons la fin de tant d'horreurs.

Et il leur fit servir à manger; après, on plaça les deux femmes dans des sortes de lières que quatre noirs chargèrent sur leurs épaules, et l'on partit par une route déjà tracée...

Ils étaient donc là, ces blancs, ces sauveurs, ces libérateurs! enfin, ils avaient pénétré jusqu'au cœur du continent noir, et ils n'y étaient pas venus pour une simple exploration géographique, entraînés par l'amour de la science et la curiosité des découvertes. C'était une vocation qui les avait poussés, un appel qu'ils avaient entendu et auquel ils avaient obéi. Ah! eux aussi, ils exerçaient un sacerdoce, un apostolat..... Mahomet! Mahomet! prends garde! la patience de Dieu se lasse à la fin. et si la race de Cham a porté longtemps le poids de la longue expiation, le temps du pardon et de la miséricorde est arrivé!.....

Suliman n'avait que des doutes, comme tout

le monde, il ne possédait aucune certitude; il savait seulement, il sentait qu'il y avait quelque chose dans l'air et que ce quelque chose n'était pas bon pour lui. A tout prix, il fallait maintenant gagner le lac qui était tout près et rallier Oudjidji!..... Oudjidji!... Qui sait si ses bons amis les Arabes en étaient encore les maîtres? Qu'allait-il trouver là? Chacun dans la région était dans l'attente d'évènements nouveaux; on verrait, en arrivant au Tanganika.

Le chef arabe avait donné l'ordre de lever le camp de grand matin, et en même temps il avait détaché de l'escorte vingt Vouangouanas en leur enjoignant de battre la campagne pour tâcher de reprendre les fugitifs. Cette Capéo lui tenait au cœur! Les Vouangouanas avaient d'abord dirigé leur chasse vers l'ouest, du côté de Kabambarré, puis étaient revenus vers le nord-est, où ils avaient retrouvé les traces des chrétiens; heureusement ceux-ci avaient de l'avance; mais, sans l'intervention providentielle des blancs, ils fussent infailliblement retombés aux mains de leurs persécuteurs.

..... Au moment où l'orage sévissait sur leurs

lêtes dans toute sa fureur, les esclaves se traînaient péniblement le long de la route des caravanes entre deux murailles d'herbes gigantesques. Mousa frappait comme un damné sur les pauvres gens, qui tombaient à chaque instant, brisés de fatigue. Le métis voulut faire un exemple : il prit le chrétien qui avait été le compagnon de chaîne d'Opoudo et à qui Suliman en voulait plus qu'à tout autre ; comme son pouvoir était discrétionnaire, il fit arrêter la bande, plaça le malheureux près d'un jeune arbre, ploya une branche de l'arbre jusqu'au carcan de fer du patient en l'y fixant au moyen d'une cordelette. Puis armé d'un sabre, il trancha d'un coup net la tête du malheureux. La branche se redressa violemment, emportant la tête qui décrivit un cercle rouge, inondant de sang les autres esclaves.

— Marchez, maintenant, marchez ! hurlait l'infâme garde-chiourme.

Malgré tous leurs efforts, ils marchaient avec une lenteur désespérante pour leurs bourreaux. Les esclaves, depuis qu'ils étaient sortis du Manyéma, se désolaient ; on les voyait fré-

quemment porter la main sur leur poitrine, à la place du cœur : ils se mouraient de chagrin.

Alcala ne pouvait aller plus loin ; après s'être raidi maintes fois contre la douleur, cet homme au mâle visage, au corps bien découpé, aux membres élégants, au cœur héroïque surtout, s'était affaissé sur le chemin, immobilisant les mouvements de ses compagnons. Les plaies de ses jambes étaient horribles à voir ; il connaissait aussi l'affreuse mort de son frère ; il avait vu mourir sa femme, sa fille ; lui, à son tour, sentait que son heure était venue.

On alla prévenir Suliman.

Le chef fut aussitôt près de l'esclave. Il était environ cinq heures du soir.

— Détachez-le, commanda-t-il.

On le détacha.

— Hommes de Kissimbika et de Karoungou, continua-t-il, vous m'avez donné du mal à vous seuls, comme je n'en ai eu de ma vie. Vous vous révoltez contre le sort et contre nous. Quelques-uns m'ont insulté en face et

j'ai dû les punir; d'autres ont fui; je suis à bout, je vous le déclare; je veux que vous marchiez; vous ne voulez pas avancer, je vais vous y contraindre.

Il s'approcha d'Alcala qui priait à haute voix :

— O Dieu, aidez-moi! soutenez-moi! fortifiez-moi! Faites que je montre à ces hommes ce que c'est qu'un chrétien! Mon Dieu! mon Dieu!

Suliman tira son sabre, et, le faisant tourner en l'air, l'abattit sur sa victime, tranchant un de ses pieds. Alors, prenant ce débris, il le lança sur la lisière de la jungle en criant à la troupe terrifiée :

— Voilà un morceau de charogne pourrie fait pour attirer le léopard. Alcala! Alcala! Alcala! frère de Liohoua! voici la nuit; le léopard viendra tout à l'heure t'apprendre à marcher!.....

..... Galvanisés, fous de terreur, les esclaves craignant d'être exposés au même sort et d'être déchirés tout vivants par les bêtes féroces, partirent en courant jusqu'au lieu du campe-

ment, à une heure de là, laissant étendu au milieu du chemin, les bras en croix, râlant, le chef de Kissimbika.

« Oui ! race africaine, appelée, la dernière entre les nations, appelée à la couronne d'épines, à l'humiliation, à la sueur sanglante et aux agonies de la croix, race africaine, voilà ta victoire ! (1) »

... La nuit s'étendait sur la jungle, et avec elle commença le grand concert des fauves. Quand le jour a disparu, le désert est à eux ; ils sortent de leurs repaires, se mettent en campagne, s'appellent, s'excitent, se ruent sur la proie offerte à leur convoitise : une timide antilope, un zèbre attardé ou surpris, une chèvre oubliée aux abords d'un village. Les indigènes ne marchent pas pendant la nuit, et, au campement, on allume des feux qui éloignent l'ennemi. Malheur à celui qui se trouve seul, abandonné dans la solitude des brousses ! s'il est blessé, s'il se traîne sur le chemin, il est mort.

(1) *La case de l'oncle Tom*. Mistress Becher Stowe.

Une bande de léopards s'échappa d'une caverne voisine ; un des félins renifla fortement, ouvrit une large gueule, passa la langue sur ses babines et poussa un formidable rugissement. Il courut devant lui, vers l'endroit d'où le vent venait, et il arriva sur le membre humain ; il le flaira un instant..., puis il se mit à le dévorer.

Le vent lui apportait d'autres émanations et comme un bruit, un gémissement sourd et répété. D'un bond, le terrible animal s'élança sur le chemin ; il tomba aux côtés d'Alcala.....

— Mon Dieu ! mon Dieu ! disait toujours le chrétien.

Le félin leva une de ses monstrueuses pattes et la laissa retomber sur la poitrine du martyr ; quand il la releva, les griffes acérées étaient rouges de sang et la poitrine était ouverte..... Le léopard se préparait à continuer son affreuse besogne lorsqu'il perçut un autre bruit, il entrevit aussi une clarté. Des hommes accouraient, des torches à la main ; l'un d'eux, un blanc, épaula un fusil, tira, et la bête roula sans vie à côté du blessé.

— Par ici, Monseigneur, criait-on, par ici!

La petite troupe composée de blancs et de nègres s'écarta et l'évêque du Manyéma parut; il se précipita vers le chef noir. On avait jeté le cadavre du léopard dans les herbes.

— Oh! oh! oh! mon ami! mon ami chéri! disait M<sup>re</sup> de la Vigne, en examinant les affreuses blessures et en lui posant la main sur le cœur.

— Alcala! chef! vis-tu?... Oui, il vit encore. Hélas! pas pour longtemps. Ami, ouvre les yeux, entends-moi! Je suis là... je suis venu trop tard!

Aux accents de cette voix aimée, le chef nègre sembla se ranimer un peu; il ouvrit les yeux et les reposant avec amour sur la figure de son ami, il balbutia :

— Père! Père! ils m'ont tué! ils ont tué Liohoua! Je meurs pour Dieu et pour l'Afrique... Le léopard!..... oh!... Père, c'est toi!... Où sont les enfants?

— Mon bien-aimé! Batara, Capéo, sont en sûreté avec les nôtres. Rassure-toi sur leur sort. Prends courage, me voici! Je t'aime et Dieu t'aime!

— Que Dieu soit béni ! dit encore le blessé dont la vie s'en allait. Père chéri, donne-moi vite le pardon.

L'évêque éleva la main droite et prononça la formule de l'absolution sur le vaillant chef. Il s'était agenouillé ; sa robe blanche baignait dans le sang. Avec d'infinies précautions, telles qu'en ont les mères et les sœurs, il avait soulevé la tête du mourant et l'avait appuyée sur sa poitrine sacerdotale. La croix d'or y brillait toujours, et prenant cette croix, le pontife l'avait déposée sur le front et sur les lèvres de son ami et il disait en l'embrassant :

— Alcalá ! c'est la même, la même qu'il y a vingt ans ! celle que je portais quand je t'ai vu pour la première fois, celle que tu as placée sur ton cœur. Monte au ciel ame de héros, et prie Dieu qu'il me donne la force de te survivre !...

Le chef avait les yeux fixés sur l'évêque, des yeux où brillaient la tendresse et l'extase ; il hocha la tête doucement, remua les lèvres, dit faiblement :

— Que Dieu sauve l'Afrique !

Et il mourut.

L'évêque pleurait et les paroles des saints Livres lui revenaient à la mémoire.

— Les plus illustres du Manyéma ont été tués sur les montagnes. Comment les forts sont-ils tombés ?

— Montagnes du Manyéma que la rosée et la pluie ne viennent plus sur vous, parce que c'est là qu'a été jeté le bouclier des vaillants guerriers !

— Liohoua et Alcalá, qui, pendant leur vie, étaient si aimables et d'une si grande majesté, n'ont point été séparés dans leur mort même. Ils allaient plus vite que les aigles ; ils étaient plus courageux que les lions.....

— Comment sont-ils tombés ? Comment Alcalá a-t-il été tué sur les montagnes ?

— Oh ! ta mort me perce le cœur de douleur !, Alcalá, mon fils, le plus beau des chefs !...

— Comment les forts sont-ils tombés (1) ?

..... Des hommes passaient et repassaient à côté de ce groupe navrant. Il y en avait qui étaient blancs, ils étaient nombreux ; plus nom-

(1) II<sup>e</sup> livre des Rois, 1, 19-27.

breux encore les auxiliaires noirs; cela formait une petite armée. Tous avaient fusils et cartouches; ils allaient du côté du campement de Suliman établi entre la rivière Rougoumba et le village appelé Mkassa. Monseigneur, après avoir fermé pieusement les yeux du mort, se décida à les suivre; on portait devant lui le corps du chef.

..... La bataille était commencée quand le prélat arriva aux environs du camp. Suliman les voyait enfin ces blancs qu'il redoutait à juste titre, et il sentait que c'était fini, que l'heure de l'expiation avait sonné!

Sous le ciel étoilé, on se battait avec acharnement. D'abord excités par l'Arabe, les Vouangouanas avaient opposé une certaine résistance; mais mal disciplinés, ayant conscience du nombre, de la valeur et de la supériorité d'armement de leurs adversaires, ils avaient lâché pied et reculé petit à petit. Que faire devant deux cents hommes dont la plupart ont des armes perfectionnées, qu'il n'est pas besoin de recharger et qui permettent de tirer sans relâche? Une bonne moitié des esclava-

gistes était hors de combat; ils gisaient à terre ou tués, ou blessés. Dès le début de la lutte, les esclaves avaient compris que le secours arrivait et entendu les cris des assaillants qui leur conseillaient de s'écarter. Un grand nombre avaient brisé leurs liens et s'étaient joints à l'armée dirigée par les blancs; ceux qui n'avaient pu se débarrasser de leurs fers s'en servaient pour assommer les Vouangouanas blessés ou leur arrachaient leurs fusils et les achevaient...

Les esclavagistes épargnés par les balles jetèrent leurs armes et s'enfuirent vers le lac pour chercher un refuge quelque part.

Quand Suliman se vit seul, abandonné de tous, n'ayant plus que Mousa à côté de lui, il cria en regardant le ciel comme un nouveau Julien l'Apostat :

— Dieu des chrétiens, tu l'emportes!

Puis il se tourna vers son compagnon en disant :

— Ils ne nous feront point de quartier! rends-moi le service de me tuer; je ne veux pas tomber vivant entre leurs mains!

Mousa fit signe qu'il consentait; il le visa au cœur et Suliman tomba; au même instant, une décharge atteignait le métis et le couchait sur le corps du chef arabe. Quand les blancs arrivèrent près d'eux, ils ne vivaient plus. Ce fut le dernier sang versé.

La petite armée libératrice, dont les pertes étaient insignifiantes, continua son chemin pendant la nuit et vint passer la journée du lendemain à Rouannda. On prit ensuite la route de Mtohoua. Arrivés sur le lac, on s'embarqua sur une flottille qui attendait là et qui remonta jusqu'à la presqu'île d'Oubouari. L'évêque, une partie des blancs et le corps d'Alcala, qu'on avait embaumé et roulé dans une écorce d'arbre, avaient pris place sur un petit vapeur. Quelques hommes de Kissimbika et de Karoungou les accompagnaient; mais la plupart avaient repris le chemin du Manyéma pour rentrer dans leurs villages.

. . . . .  
Qu'étaient donc ces blancs qui se dressaient inopinément devant la puissance arabe en plein centre africain ?

C'étaient des Belges. L'illustre primat d'Afrique avait assigné à la Belgique sa part glorieuse dans la répression de l'esclavage, lorsqu'il avait poussé son cri d'alarme, et son appel avait trouvé de l'écho dans tous les cœurs belges. L'esprit d'abnégation et de sacrifice eurent alors l'occasion de se manifester. Il s'était présenté une foule de volontaires pour aller occuper les postes périlleux de sentinelles avancées sur ces territoires inconnus et lointains du continent noir.

Le mot d'ordre était celui de l'appel : « Belges! au Tanganika! chaque jour perdu, c'est le massacre de milliers d'hommes! »

Entre tous les pays où les horreurs de la traite se faisaient le plus sentir, on pouvait citer en première ligne la province du Manyéma; or, la province du Manyéma appartenait à l'État libre du Congo; c'était le champ d'action des Belges.

Les puissances réunies à la conférence de Bruxelles avaient en effet déclaré que, pour combattre la traite, il était nécessaire d'employer la force, la force armée, décidée à user

de ses armes, et en présence des violences d'une cupidité qui ne recule nulle part devant le sang, il était évident que la force armée seule pouvait mettre un terme à tant d'horreurs (1).

Il fallait d'abord arrêter la traite à son lieu d'origine, là où se fait la chasse à l'homme. Les puissances y avaient pourvu dans l'*acte général* de Bruxelles, en ordonnant qu'elles établiraient des stations armées partout où la chasse impie était en vigueur et dans leurs territoires respectifs, de manière que leur action protectrice ou répressive pût se faire sentir avec efficacité.

On devait organiser des expéditions et des colonnes mobiles qui maintiendraient les communications des stations entre elles et avec la côte, en appuyant l'action répressive et en assurant la sécurité des routes de parcours.

Les Belges avaient marché les premiers dans cette voie. Leur plan était de placer des postes armés sur le grand lac, sur ses eaux une croisière, et d'opposer aux marchands

(1) Allocution du cardinal Lavigerie à Saint-Sulpice, 21 septembre 1890 et *Acte général* de Bruxelles.

d'esclaves une barrière infranchissable entre l'intérieur du continent et les marchés de la côte orientale. Mais au lieu de venir au Tanganika par le Congo, en traversant les immenses pays de l'État libre, ce qui eût nécessité des armées nombreuses et occasionné mille difficultés, les Arabes étant fortement installés dans toute la région des Falls; ils étaient venus par le Zambèze avec le consentement du Portugal; ils avaient remonté en bateau le Chiré et la Nyassa, et par la route Stevenson, étaient arrivés au Tanganika sans coup férir. Là, après avoir lancé un petit steamer sur le lac, eux et les noirs qu'ils avaient recrutés, ils avaient opéré leur jonction avec quelques volontaires français déjà établis sur la rive occidentale, dans les missions des Pères blancs. Leur voyage et leur installation avait été si rapides que les Arabes de Nyangoué, tout en ayant des soupçons, n'avaient pu jusque-là être renseignés positivement sur la véritable situation. En quittant le camp de Suliman, M<sup>gr</sup> de la Vigne avait rencontré les volontaires qui, comme

coup d'essai, venaient d'accomplir un coup de maître.

Le camp des nouveaux croisés était établi dans la presqu'île d'Oubouari, d'où ils avaient délogé les Arabes. Là, ils étaient à même de pouvoir repousser une attaque plus facilement, la position ne leur permettant pas d'être cernés.

Les blancs étaient une cinquantaine. Leurs auxiliaires : des Soudanais, des Haoussas, des gens du Chiré, du Nyassa, de l'Ouroungou, avec les chrétiens du lac armés et équipés ; cela faisait un total de deux cents hommes.

Les Européens portaient presque tous un costume uniforme : le feutre à large bord, garni intérieurement d'un bonnet en toile blanche, un paletot de coton recouvrant une flanelle blanche, une ceinture de laine serrée autour des flancs, un pantalon et des chaussettes de coton, des souliers à lacets. Leurs armes, avons-nous dit, étaient supérieures.

Et c'étaient les plus beaux noms de l'armorial, des fils de preux qui, à leur tour comme les vieux aïeux, avaient pris la croix, des

ouvriers, des représentants de la bourgeoisie, d'anciens officiers, des hommes solides et, qui plus est, des croyants, des chrétiens. Ah! la belle besogne, le noble travail, l'œuvre sublime qu'ils allaient accomplir!

D'abord, ils voulurent rendre les derniers devoirs au chef nègre. En Afrique, les funérailles des chefs sont toujours solennelles. On commence par laver le corps, puis il est placé debout dans le creux d'un arbre. Tous les jours, à une certaine heure, les nègres viennent devant le défunt et répandent sur le mort des cendres et du pombé jusqu'à la décomposition du cadavre. On le met alors sur une large pierre exposé au soleil ou à la pluie. Les chairs finissent par disparaître; les os seuls demeurent et on les enfouit sous un tertre.

Funérailles toutes païennes; mais l'évêque du Manyéma tenait à honorer autrement les dépouilles de son meilleur ami. Revêtu des ornements sacerdotaux qu'un missionnaire du lieu lui avait apportés, il célébra le saint sacrifice au centre du camp. Batara, Capéo et Halimah étaient présents, arrivés depuis

quelques jours et versant toutes leurs larmes ; les Européens et la troupe nègre assistaient au service, l'arme au pied. Le corps du chef avait été déposé dans un cercueil, dressé en catafalque devant l'autel élevé dans l'allée centrale, au milieu des tentes surmontées du pavillon bleu à l'étoile d'or, le pavillon de l'État du Congo.

Ah ! quelle émotion agitait le cœur du généreux et du tendre prélat quand il adressa au Seigneur les prières suprêmes pour le repos de l'âme de son ami, et quand les passages de la liturgie sacrée revenaient sur ses lèvres !

« Oh ! nous ne nous attristerons pas comme ceux qui n'ont plus d'espérance.

« Car Jésus est mort et ressuscité et Dieu amènera avec Jésus, notre maître, ceux qui se seront endormis avec lui !

« Et quand le signal aura été donné par la voix de l'Archange et par le son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel et ceux qui sont morts dans le Christ ressusciteront.

« Et nous qui restons sur la terre, notre jour viendra aussi, et nous serons emportés avec

nos chers défunts par-dessus les nuées, pour aller au-devant du Seigneur et pour revoir nos amis.

« Consolons-nous donc, consolons-nous les uns les autres, appuyés sur ces vérités et ces promesses éternelles !

« Oui, nous savons que nous ressusciterons au dernier jour, car le maître l'a dit : « Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi vivra quand même il serait mort. »

« Venez, saints du ciel ; accourez, Anges du Seigneur ; recevez cette âme du juste et présentez-la devant la face de Dieu ! Martyrs, conduisez le martyr dans la sainte Jérusalem !...

M<sup>re</sup> de la Vigne voulut qu'on ensevelit le chef du Manyéma dans cette terre de l'Ouhouari où, désormais, le quartier général des Européens devait être établi, afin que tous les blancs et tous les noirs, en passant devant cette tombe illustre, pussent y laisser une prière et y puiser un exemple.

Et quand il jeta l'eau sainte sur sa dépouille, il tressaillit et sembla prophétiser l'avenir avec le cantique de Zacharie :

« Béni soit le Seigneur qui a visité et racheté son peuple parce qu'il nous a suscité un sauveur, qu'il nous a délivrés de nos ennemis et des mains de ceux qui nous haïssaient.

Maintenant, nous le servirons sans crainte dans la sainteté et la justice, marchant en sa présence tous les jours de notre vie.

« Vous êtes venu, mon Dieu, pour donner à votre peuple d'Afrique la connaissance du salut, afin qu'il obtienne la rémission de ses péchés, et pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort, pour nous conduire désormais dans le chemin de la paix! »

Les fils des preux, les représentants des plus nobles familles de notre Europe, les hommes qui avaient offert leur poitrine aux obus et aux balles, dans les grandes batailles, courbaient la tête en signe de respect et par un insigne hommage, ils déchargèrent leurs fusils sur la tombe de l'humble noir.

. . . . .

Sur la route de Mtohoua à Nyangoué, on ne voyait que des groupes d'hommes ou de femmes qui s'empressaient dans la direction

de l'Ouest. Curieuses étaient les conversations de ces gens entre eux. Le merveilleux y tenait sans doute encore une grande place: cette intervention des blancs paraissait à beaucoup miraculeuse et inexplicable; mais les épreuves avaient mûri les pauvres noirs, et, au milieu des horreurs de l'esclavage, les exemples donnés par les chrétiens avaient produit sur la population païenne de Karoungou une profonde impression. Le sang des martyrs, semence divine, avait germé dans leurs cœurs. Ils étaient prêts pour l'évangélisation. Ils avaient jusqu'ici marché dans l'inconnu, dans la nuit; maintenant ils entrevoyaient une lueur, une aurore qui annonçait le soleil de justice. On leur avait parlé d'un Dieu, d'un Rédempteur; d'un Dieu qui aimait les hommes et qui avait pitié d'eux. Le nom de ce Dieu d'amour revenait sans cesse sur les lèvres des chrétiens; ceux qui allaient mourir ne se lassaient pas de le répéter... et l'imagination de ces grands enfants naïfs en avait été vivement frappée. Ils se rappelaient les enseignements des missionnaires, à cette heure, et ils les

avaient vus mis en pratique. Ils avaient la foi, ils avaient confiance. Le temps allait venir où Karoungou deviendrait un nouveau Kissimbika et ferait la joie des missionnaires. Du reste, plus de mauvaise influence partant d'en haut : la négresse Opoudo était morte, elle aussi, d'une mort horrible, et à ce souvenir ses anciens sujets frissonnaient encore de terreur.

Il circulait aussi d'étranges nouvelles ; les questions et les réponses s'entrecroisaient sur la route entre ceux qui remontaient vers Nyangoué et ceux qui en venaient. On disait Abdallah en fuite, et le Manyéma tout entier rendu à ses maîtres naturels et légitimes, les noirs du pays.

La vérité était qu'une autre troupe belge avait remonté le Congo en nombre considérable, et appuyée fortement par les postes du fleuve, avait chassé les Arabes des Falls, de Nyangoué et des pays circonvoisins. Ceux-ci, séparés par toute l'étendue du Manyéma de leurs congénères d'Oudjidji, et n'en recevant plus de nouvelles depuis quelques temps, s'étaient vus perdus surtout à partir du moment

où les envois de poudre, venant du lac, avaient cessé. Les communications avaient été coupées, nous savons comment.

Mais il y avait une autre cause :

Les gouvernements européens, agissant de concert, avaient opéré à l'aide de bandes de volontaires sur plusieurs points à la fois. Les Allemands étaient eux-mêmes venus de la côte jusqu'à Tabora, avaient livré bataille aux Arabes et aux Vouangouanas d'Oudjidji et les avaient écrasés.

Suliman avait raison : le Dieu des chrétiens l'emportait, et la puissance de Mahomet semblait sur son déclin dans l'Afrique centrale.

Pourtant, en se retirant, les Arabes laissaient accumulées ruines sur ruines. Après s'être établis à Tabora, à Oudjidji, à Nyangoué, sans avoir autre chose que des relations de passage avec les peuplades qui couvrent le pays situé entre Zanzibar et le Tanganika, ils avaient convoité la partie nord du grand lac, la plus fertile et la plus riche, et l'avaient réduite en esclavage, après avoir fait, d'abord, selon leur coutume, des traités d'amitié avec

les chefs. Ils avaient pris l'Ouroundi, l'Ouzighi, l'Ouvira, le Massanzé, l'Oubouari, et de toutes ces contrées, sur une longueur de plus de cinquante lieues, ils avaient fait un vaste désert, où n'apparaissaient plus que quelques huttes perchées comme des nids d'aigle sur le sommet des montagnes ; puis ils étaient descendus vers le sud du lac jusqu'au Maroungou, en procédant toujours de la même façon.

Nous avons vu comment ils opéraient lors de l'attaque d'un village nègre. Un général russe, rendant compte au tzar de sa campagne en Pologne, après avoir saccagé la capitale a prononcé ce mot tristement célèbre : « L'ordre règne à Varsovie ! » Il n'y restait plus personne. Un sultan Arabe, des bords du Tanganika, ayant agi pareillement au Manyéma, fit si bien les choses, que les noirs ne l'appelèrent plus autrement que d'une expression qui signifie : « C'est fini ! »

La paix était dans le silence des pays dépeuplés, comme au temps où Tacite écrivait l'histoire :

*Ubi solitudinem faciunt pacem appellant.*

M<sup>re</sup> de la Vigne était rentré à Kissimbika. Batara était chef du village. Deux mois après les événements que nous avons racontés, l'évêque du Manyéma célébrait une triple cérémonie dans sa cathédrale de roseaux. Il baptisait Halimah et Taka, élu chef de Karoungou, et donnait la bénédiction nuptiale à Batara et à Capéo.

---

## CONCLUSION

---

Voilà le mal. Où est le remède?

Le cardinal Lavigerie, archevêque d'Alger, fondateur de la congrégation des missionnaires, qui évangélisent l'Afrique équatoriale, est venu, ces dernières années, prêcher la croisade, comme un nouveau Pierre l'Ermite. On l'a successivement entendu à Paris, à Bruxelles, à Londres même, où aux applaudissements de tous, il a prononcé un long discours, dans un *meeting* présidé par lord Granville, ancien ministre des affaires étrangères d'Angleterre.

Selon l'éminent orateur, cinq ou six cents soldats européens volontaires, bien dirigés et organisés, suffiraient pour supprimer la chasse et la vente de l'esclave dans les pays qui s'étendent sur les hauts plateaux du continent africain, depuis l'Albert Nyanza, jusqu'au sud du Tanganika. En cela, il se trouve d'accord avec le commandant Cameron, qui, dans une lettre adressée au cardinal, dit que les missionnaires peuvent travailler à ce but, par la force morale, mais que d'autres doivent se servir d'armes matérielles. Une centaine d'hommes pourraient donc dominer, par exemple, le Nyanza ; de même pour les autres grands lacs et quelques lieux placés sur les routes principales. Ainsi on pourrait tenir en respect les trois ou quatre cents démons qui désolent l'Afrique intérieure, et qui ne sont forts que parce qu'ils possèdent des armes à feu.

Donc, le cardinal requiert l'interdiction du port des armes à feu et celui de la poudre, aussi bien du reste pour les noirs que pour les métis arabes.

Ce serait une erreur, en effet, de trop compter sur l'alliance des noirs contre les musulmans ; les malheureux nègres eux-mêmes, hélas ! sont esclavagistes, et les intérêts des traitants se confondront, en cette question, avec ceux des chefs et des hommes libres qui veulent avoir des esclaves.

Le cardinal disait encore : « Vous demandez l'emploi de la force, et par conséquent une nouvelle effusion de sang. Jusqu'ici c'était la main des Arabes ou de leurs auxiliaires qui le répandait ; vous y voulez de plus la main des chrétiens.

« A la vérité, si ce malheur était temporairement nécessaire, je ne reculerais pas devant une si douloureuse nécessité ; car le sang, jusqu'ici répandu à flots, est le sang innocent : le sang des petits et des faibles, et maintenant le sang des bourreaux qu'il faudrait répandre est le sang d'affreux criminels (1). »

(1) Conférence sur l'esclavage dans le Haut-Congo, prononcée à Sainte-Gudule de Bruxelles.

Mais il faut espérer qu'on n'ira pas aussi loin, et qu'on pourra, tout simplement, enlever les armes aux Arabes et aux métis traitants. On ne se livrera pas à une nouvelle effusion de sang, on l'arrêtera. Par contre, ne porteraient des armes, dans le centre africain; que ceux-là seuls qui en auraient reçu la mission ou du moins l'autorisation formelle des puissances européennes. Dans le chapitre I de l'acte général de Bruxelles, article 9 et suivants, tout est prévu, relativement à cette importante question.

Les traitants, désormais, éprouveront une salutaire terreur devant des volontaires européens, déterminés, bien disciplinés et bien armés. Qui ne voit, par exemple, l'effet produit par des armes perfectionnées comme celles qui sortent de nos manufactures françaises ou des carabines Remington, des Winchester à répétition ou encore cette fameuse mitrailleuse automatique Maxim, dont Stanley s'était muni à son dernier voyage, montée avec bouclier sur un affût très léger, mais solide, et qui, portant à 4,000 mètres, peut en-

voyer de trois à quatre cents balles par minute? Devant une telle force, mise au service de la répression de l'esclavage, il n'y a plus qu'à s'incliner. Le désarmement s'impose.

Nous avons cité Stanley. Dans l'ouvrage où précisément il raconte sa dernière expédition à la recherche d'Emin Pacha, le célèbre explorateur indique le moyen proposé par le cardinal et le congrès de Bruxelles. Prohiber formellement l'entrée de la poudre dans toutes les parties du continent, sauf pour l'usage des agents, soldats et employés européens. Il dit « qu'en outre, on devrait se saisir de tout l'ivoire qu'on apporte aux factoreries, car il ne s'en trouve pas aujourd'hui un seul morceau, qui soit légitimement acquis.

« Chaque défense, chaque débris, la moindre parcelle d'ivoire, en possession d'un trafiquant Arabe, est teinte de sang humain ; un demi kilogramme d'ivoire a coûté la vie à un homme, à une femme ou à un enfant ; pour moins de trois kilogrammes, on a brûlé une case ; pour deux défenses, un hameau entier a été détruit ; pour vingt, tout un district avec ses habitants,

ses villages et ses plantations. Et parce qu'on utilise l'ivoire pour fabriquer des objets de luxe et des boules de billard, faut-il transformer le cœur de l'Afrique en un immense désert, et exterminer des populations, des tribus, des nations entières, et cela à la fin d'un siècle signalé par tant de progrès? Et ce trafic de l'ivoire, qui enrichit-il? Quelques douzaines de métis Arabes et nègres, qui, si justice leur était rendue, iraient passer au bagne le reste de leur vie de pirates (1)!»

C'est clair. Pourquoi donc, un peu plus loin, ce même Stanley, parlant de la croisade du cardinal, a-t-il persiflé cette admirable entreprise, se permettant de douter fortement du succès final, lui, l'homme *raisonnable et pratique*? Pourquoi traite-t-il les Gordon et les Lavigerie de purs enthousiastes, et dit-il, que lorsqu'on entend leur voix, c'est « comme un souffle de donquichottisme qui passe sur le monde civilisé? »

(1) *Dans les ténèbres de l'Afrique.*

Il a osé écrire cela ; nous avouons que nous ne comprenons pas.

Et nous ne comprenons pas plus le capitaine Trivier, qui, tout en rendant hommage au caractère du nouveau Pierre l'Ermitte, considère comme une utopie irréalisable, du moins pour le moment, cet élan de charité du prélat algérien. « Que deviendront, ajoute-t-il, les blancs, qui, croyant trouver une porte de sortie à la misère qui les étroit en Europe, devront se contenter pour nourriture de quelques racines de manioc ou d'un peu de farine de millet? »

Le courageux explorateur ne savait pas, sans doute, que le cardinal demande à ceux qui veulent courir en Afrique pour affranchir les esclaves, des qualités particulières ; il ne veut pas d'hommes qui cherchent les aventures ou fuient les conséquences de celles qu'ils ont pu avoir ; mais il veut des hommes dignes, courageux, vigoureux, vertueux, honorables, croyants, et d'une vie sans peur ni reproches. Ceux-là ne redouteront, pas plus que les explorateurs, les difficultés, les dangers, les pri-

vations et les souffrances inséparables d'une pareille campagne. Et Dieu, ajoutons-le, leur viendra en aide!

Question difficile au demeurant, que celle de l'abolition de la traite en Afrique. Le cardinal, en septembre 1890, le disait lui-même : « Le succès ne s'obtiendra pas, sans doute, en un jour, et un tel résultat, impossible dans ce délai, sur une aussi immense échelle, ne serait même pas heureux pour l'Afrique, à qui des traditions tant de fois séculaires, assurent en ce moment, malgré leur barbarie, une forme telle quelle d'état social, dont la suppression subite la jetterait dans le chaos. Le mal serait encore plus grand, qu'il ne l'a été jusqu'à ce jour (1).

Le capitaine Trivier l'a constaté : l'esclavage existe partout, aussi bien dans les possessions anglaises que dans les colonies françaises et allemandes, à plus forte raison chez les Portugais. Ce ne sont pas les blancs qui s'y livrent, certes ! mais les noirs, tous les noirs de

(1) Discours de Saint-Sulpice.

quelque importance. Eh bien ! l'esclavage ne sera supprimé que lorsque l'Afrique sera sillonnée de blancs, de commerçants et de missionnaires qui répandront autour d'eux la civilisation et les idées pacifiques.

Il faudra du temps pour cela. Il faudra aussi faire cesser le blocus de la côte orientale, qui irrite tout le monde là-bas ; il faudra faire la paix, se rendre absolument maître des côtes, en évitant la violence, les procédés hautains et tyranniques, la précipitation, les menaces, les exigences d'une administration tracassière. Il faudra construire des routes, des ponts, creuser des puits, à l'usage des caravanes, établir çà et là des postes militaires, qu'on reliera plus tard par des chemins de fer, comme le transcaucasien.

Et la civilisation, partant de la côte, s'étendra à l'intérieur ; l'influence et l'autorité des Européens seront substituées à celles des sultans arabes de Zanzibar et autres lieux, et les esclavagistes verront peu à peu leur fortune décroître. L'Afrique sera sauvée.

Oui, l'Afrique sera sauvée. Ah ! il nous

platt d'évoquer le tableau de l'Afrique future, de voir ce peuple primitif livré tout d'un coup à la civilisation sur une terre vierge, dans un pays qui peut tout produire. C'est la seule fois que le monde verra un semblable événement.

Depuis vingt ans on découvre un continent peuplé d'une race vitale, robuste, imparfaitement connue. Malgré ses instincts conquérants, l'Europe vient à elle, non pour la subjuguier ni la détruire, non pour l'exploiter comme les traitants arabes, que nous stigmatisons à juste titre, non pour en faire une bête de labour, comme jadis en Amérique, mais pour l'élever jusqu'à la hauteur de notre vieille civilisation, pour la rendre chrétienne et libre.

Cette pensée, pensée de justice et de fraternité humaines renferme peut-être aussi la solution d'un immense problème social. Notre vieux monde épuisé, s'affaisse et craque de toutes parts, les races s'affaiblissent, la population s'amointrit, les arts ont fourni tout ce qu'ils peuvent fournir; il semble qu'on ne puisse plus faire un pas en avant; il est temps qu'un sang nouveau nous régénère.

Imagine-t-on un transsaharien construit par le talent de nos ingénieurs, malgré le sable, le simoun, les solitudes immenses, et reliant l'Europe aux terres de l'Équateur? Toutes les richesses que l'Afrique possède et qu'elle ignore, seront à nous, sa flore et sa faune, ses mines et ses forêts, et cette race prolifique par excellence à qui nous donnerons la science en échange de sa force.

Mais avec la paix, avec le christianisme, nous verrons s'épanouir là une civilisation nouvelle, des monuments nouveaux, des villes nouvelles, des arts inconnus.

« Si l'Afrique doit jamais produire une race cultivée et civilisée, dirons-nous et avec plus de confiance encore que ne l'écrivait l'illustre Mistress Beecher Stowe, — et le temps doit venir où l'Afrique tiendra son rang dans cette marche incessante du progrès humain, — la vie s'éveillera là avec une splendeur et une magnificence inconnues à nos froids pays. Oui, dans cette terre mystique de l'or, des perles, des épices ardentes, des palmiers ondoyants, des fleurs merveilleuses et de la fertilité sans

bornes, l'art produira des formes nouvelles et la magnificence saura revêtir un éclat nouveau. La race nègre, qui ne sera plus alors méprisée et foulée aux pieds, produira sans doute la dernière et la plus superbe manifestation de la vie humaine. Oui, dans leur douceur, dans leur humble docilité de cœur, dans leur aptitude à se confier à un esprit supérieur et à s'en remettre au pouvoir d'en haut, dans la simplicité enfantine de leur affection, dans leur oubli des injures reçues, ils réaliseront, dans sa forme la plus élevée, la véritable vie chrétienne. Dieu châtie ceux qu'il aime; il a choisi la pauvre Afrique, pour la placer au premier rang en ce royaume suprême qu'il établira, quand tout autre royaume aura été jugé... et détruit; car les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers » (1).

(1) *La case de l'oncle Tom.*



# TABLE

|                                                                                         | Pages. |
|-----------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| DÉDICACE . . . . .                                                                      | v      |
| LETTRE-PRÉFACE de M. le V <sup>te</sup> H. DE BORNIER, de l'Académie française. . . . . | vii    |
| EXTRAIT DU Rapport de M. LEFÈVRE-PONTALIS, de l'Institut. . . . .                       | ix     |

## CHAPITRE PREMIER

### SUR LE TANGANIKA.

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 |   |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---|
| Le chant des bateliers. — Les pirogues. — Le jeune chef Batara. — M <sup>r</sup> de la Vigne, vicaire apostolique de Manyema. — Beauté des rives du Tanganika. — On rencontre une caravane de compatriotes. — La messe dans la jungle. — L'Afrique catholique. — Un nègre de grand caractère. — Traverade de Bamarré dans la montagne . . . . . | 1 |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---|

## CHAPITRE II

### CHEZ LES NOIRS CHRÉTIENS.

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      |    |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Le matin au village. — L'art de la coiffure. — Partie de pêche. — Kanndara le chasseur. — Où et comment Batara fit la connaissance de Capéo. — Fiançailles. — Entrée de l'évêque à Kissimbika. — Le chef Liouhoua. — Intérieur africain. — Orphelinats. — Portrait de jeune fille. — Le grand <i>palabre</i> . — Apparition. . . . . | 35 |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

## CHAPITRE III

## CHEZ LES NOIRS PAÏENS.

|                                                         | Pages. |
|---------------------------------------------------------|--------|
| Au marché à Karoungou. — Le Père Charles. —             |        |
| L'évangélisation des noirs. — L'idée de Dieu. —         |        |
| Un sermon sous le aycomore. — Batara chez               |        |
| Opoudo. — Opoudo va trouver l'Arabe Suliman.            |        |
| — La trahison. — Danse des adieux. — La nuit            |        |
| dans la forêt. — Le grand <i>mganga</i> . — Incantation |        |
| magique. — Le chant de l'abandonnée . . . . .           | 77     |

## CHAPITRE IV

## L'ATTAQUE.

|                                                       |     |
|-------------------------------------------------------|-----|
| Défrichements et plantations. — La flore africaine. — |     |
| Scénérie. — La procession des Rogations. — L'in-      |     |
| cendie. — Massacre. — L'absolution aux mourants.      |     |
| — Le chef venge l'honneur de Kissimbika. — Les        |     |
| esclaves à la fourche. — Coup de théâtre inattendu.   |     |
| — Où Taka réapparaît. . . . .                         | 113 |

## CHAPITRE V

## LE BAPTÈME.

|                                                          |     |
|----------------------------------------------------------|-----|
| A travers le <i>povi</i> . — La caravane en marche. — Ce |     |
| que c'est qu'un <i>Vouangouana</i> . — Scènes horribles. |     |
| — Dépopulation. — Routes et marchés esclavagistes.       |     |
| Ce qu'on voyait dans la fosse. — Histoires de nègres.    |     |
| — Alcala et Capéo. — Nouvelle dénonciation               |     |
| d'Opoudo. — Un spectacle digne des anges. . . . .        | 153 |

## CHAPITRE VI

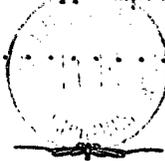
## LE SUPPLICE.

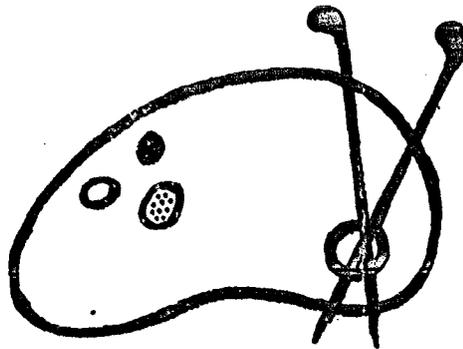
|                                                       | Pages. |
|-------------------------------------------------------|--------|
| Le téléphone africain. — L'industrie chez les nègres. |        |
| — Pastorale. — Au village de Mouend-Kamba. —          |        |
| Le pacte du sang. — Prière du pontife. — Le           |        |
| chant des esclaves. — L'évêque vient au camp des      |        |
| négriers. — Le Salam. — Honte aux Arabes! —           |        |
| Le tigre et l'agneau. — Le bûcher. — Rage infor-      |        |
| nale de Suliman. — La battue des éléphants. —         |        |
| Mort d'Opoudo. . . . .                                | 101    |

## CHAPITRE VII

## LA DÉLIVRANCE.

|                                                          |     |
|----------------------------------------------------------|-----|
| Une course folle à travers la brousse. — Orage tro-      |     |
| pical. — En chasse! — Les blancs. — « Les chré-          |     |
| tians au léopard! » — « Comment sont tombés les          |     |
| forts! » — Le châtiment. — Au camp des Croisés.          |     |
| — Les funérailles du chef. — Conversion des              |     |
| païens. — Déclin d'une puissance. — « <i>Ubi solitu-</i> |     |
| <i>dinem faciunt pacem appellant.</i> » — Épilogue. .    | 241 |
| CONCLUSION. . . . .                                      | 279 |





Original en couleur

NF Z 43-120-8